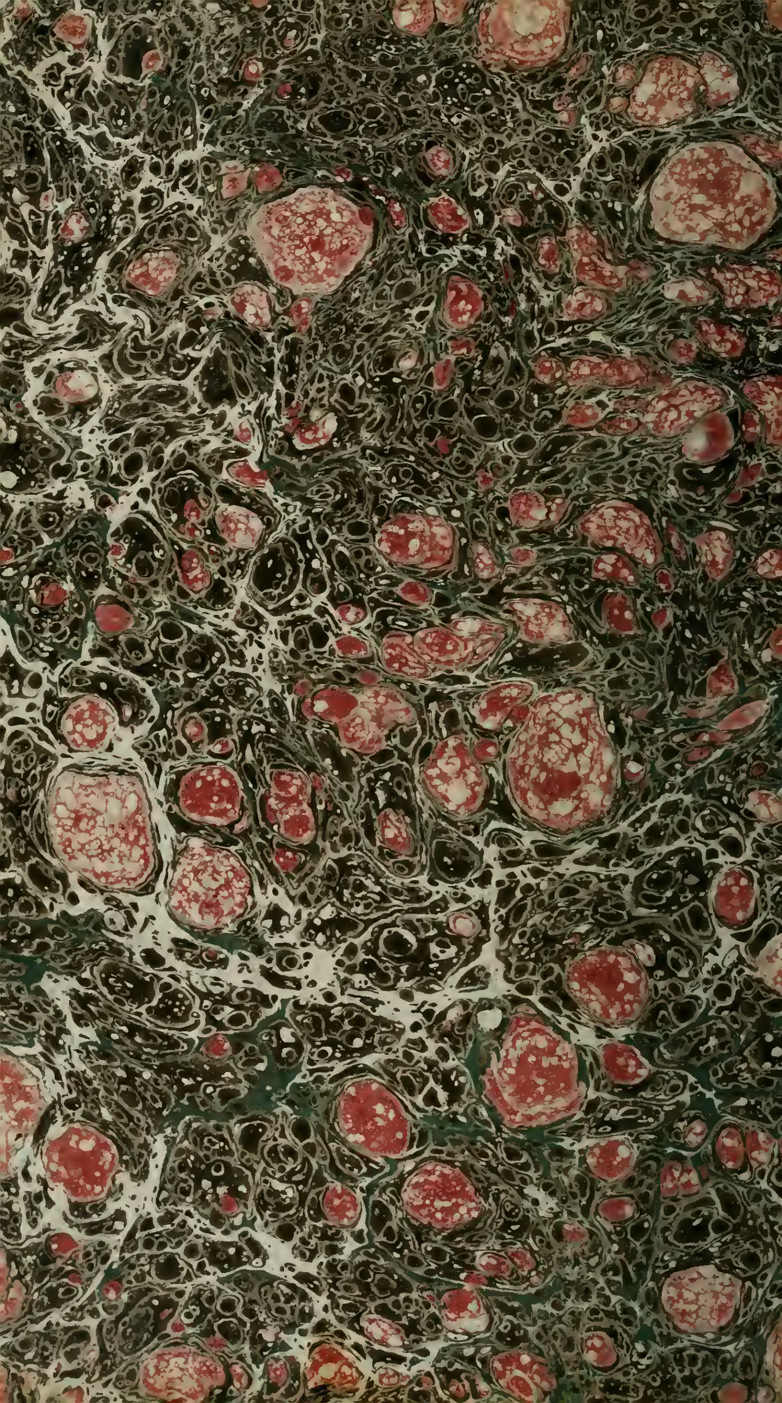
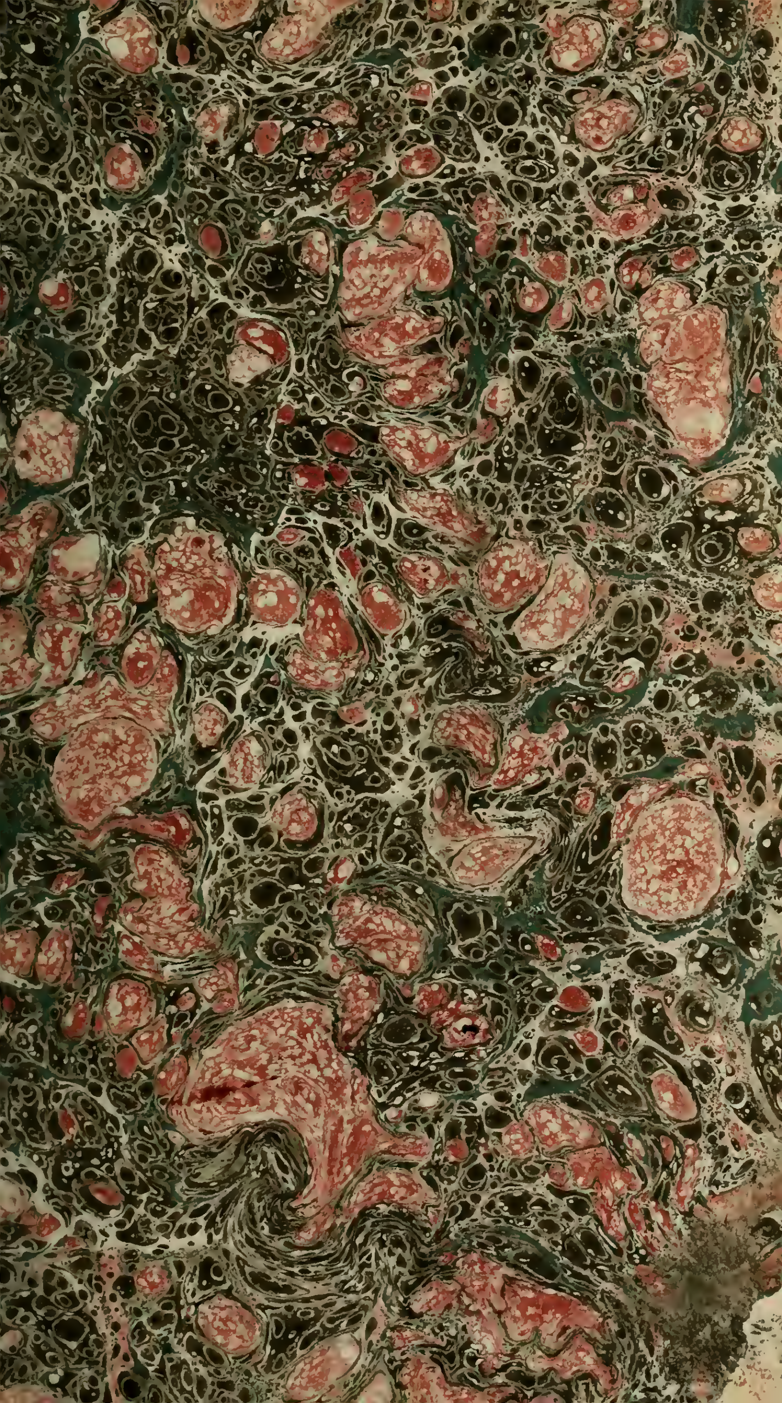








ŒUVRES
COMPLETTES
DE
M. DE BELLOY,

DE L'ACADÉMIE FRANÇOISE,

CITOYEN DE CALAIS.

ÉDITION AVEC FIGURES.

TOME TROISIÈME.

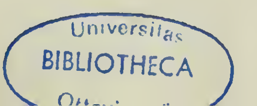


A PARIS,

CHEZ CUSSAC, LIBRAIRE,
rue & carrefour S. Benoît, N° 41.

M. DCC. LXXXVII.

Avec Approbation & Privilége du Roi.



GASTON

ET

BAYARD,

TRAGÉDIE,

ET

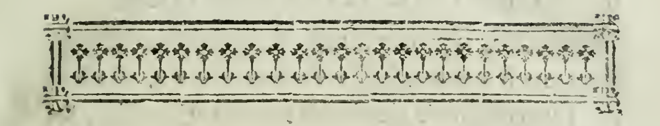
PIECES RELATIVES AU MÊME SUJET.



AVIS.

POUR mettre le Lecteur à portée de juger jusqu'à quel point M. de Belloy, dans la Pièce qu'on va voir, a suivi l'Histoire, & jusqu'à quel point il s'en est écarté, on placera ici deux morceaux de l'Editeur, relatifs au sujet de la Pièce. Le premier, qui est une vie abrégée de Gaston de Foix, Duc de Nemours, l'un des Héros du Poëme, avoit paru dans un Recueil imprimé en 1756, & reparoît avec des changemens : l'autre, qui est un Eloge du Chevalier Bayard, a été composé en 1768, & n'a jamais été imprimé. Le premier de ces deux Ouvrages est purement historique : le second appartient plus au genre oratoire ; on y suppose les faits connus, & on les rappelle, ou on les indique, plutôt qu'on ne les raconte.





LETTRE HISTORIQUE SUR GASTON DE FOIX, DUC DE NEMOURS.

IL eſt peut-être aſſez ſingulier que, parmi tant de Biographes, il ne ſe ſoit pas trouvé un ſeul Auteur connu, qui ait écrit la vie de Gaſton de Foix, Duc de Nemours, neveu de Louis XII, le Héros le plus brillant, & le plus rapide Vainqueur que la France ait produit. Une circonſtance cependant excuſe cette négligence, ou cet oubli; c'eſt la courte durée de ſa vie, qui, cachée, pour ainſi dire, dans un coin de l'Hiſtoire, ſemble ſe dérober aux regards de la poſtérité. Elle offre à peine, en effet, deux années à parcourir. Avant 1511, on ne ſait que très-peu de choſe de Gaſton, qui étoit à peine ſorti de l'enfance, & dès le commencement de 1512, il n'étoit plus.

Jamais on n'a fait tant de grandes choſes dans un ſi petit eſpace de temps (1). Gaſton fut ſurnommé *le foudre de l'Italie.* En effet, les comparaiſons trop uſées de torrens & de foudres pourroient ſeules exprimer cette activité incroyable, qui ſembloit le multiplier & le rendre préſent par-tout dans un même moment. Il fut ſurnommé auſſi *l'Achille François.*

On dit que ſous Charles VII, au milieu des diſcordes fatales de l'Angleterre & de la France, l'obſcur Arondel, pour avoir reçu au talon le coup de la mort, qu'il eût été plus glorieux de recevoir pardevant, obtint le nom d'*Achille Anglois*, nom que l'impétueux Talbot méritoit alors davantage : mais combien le nom d'*Achille François* convenoit-il mieux, ſous Louis XII, au jeune Nemours ! Il eut avec le Héros Grec, tous les traits de conformité que donne l'héroïſme ; il en eut la valeur, l'éclat, l'ardeur pour la gloire, le mépris pour la vie ; il eut de plus que lui la douceur & la prudence, quoiqu'une imprudence lui ait coûté la vie ; il trouva enfin,

(1) » De ſi peu de vie qu'il eut, cette Hiſtoire fera » ample mention : car il mérite bien être chroniqué en » toutes ſortes «, dit de lui l'Hiſtorien du Chevalier Bayard.

comme Achille, la mort à vingt-quatre ans, dans le ſein de la victoire.

GASTON DE FOIX étoit fils de Jean de Foix, Vicomte de Narbonne, & de Marie d'Orléans, ſœur de Louis XII. Il fut élevé à la Cour de ce Prince, qui conçut pour lui une tendreſſe de père, & lui donna le Duché de Nemours, réuni à la Couronne en 1503, par la mort de Louis d'Armagnac, tué à la bataille de Cérignoles. Le génie belliqueux de GASTON éclata dès ſa plus tendre enfance, & ſembloit s'indigner d'être captivé par la foibleſſe de l'âge. Preſque inſenſible aux avantages de la naiſſance, de la fortune, de la faveur, GASTON n'étoit frappé que de l'aſpect d'un camp, du bruit des armes, du ſpectacle des évolutions militaires.

Les circonſtances n'étoient que trop favorables à ces diſpoſitions héroïques. Marguerite d'Autriche, fille de Maximilien, venoit de faire jurer à Cambray la ruine de Veniſe, de cette ambitieuſe Veniſe, qui s'étoit enrichie des dépouilles de tous ſes voiſins, & dont la puiſſance, accrue par mille uſurpations, excitoit depuis long-temps les murmures, la jalouſie & l'inquiétude de l'Europe. Le Pape, l'Empereur, les Rois de France & d'Arragon, tous ennemis irréconciliables les uns des

autres, entrerent dans cette alliance, que les intrigues du Pape rendirent depuis si funeste à la France.

Ce Pape étoit Jules II, homme ambitieux, violent, né pour les affaires, & sur-tout pour la guerre, & qui se regardoit moins comme le Successeur du premier des Apôtres, que du premier des Césars; il avoit eu pour concurrent à la Tiare le vertueux d'Amboise, dont la mémoire est encore adorée des François. D'Amboise avoit vingt-quatre voix; Jules, alors Cardinal de la Rovere, n'en ayant que dix-neuf, saisit les clefs, déclarant avec audace qu'il formeroit plutôt un Schisme, que d'abandonner ses prétentions. L'idée d'un Schisme alarma la piété sincère du Cardinal d'Amboise, qui sacrifia ses droits au bien de la paix. Le nouveau Pape, passant sur le pont du Tibre, jette dans le fleuve les clefs de Saint Pierre, & demande l'épée de Saint Paul: bien-tôt on le vit joindre la fourberie raffinée d'un Politique aux inclinations turbulentes d'un Conquérant. Oppresseur de l'Italie, il en voulut paroître le Libérateur; il n'aspira qu'à l'asservir, en y détruisant tout autre pouvoir que le sien; il divisa, il combattit, il trompa tous les Souverains de l'Europe; il fut surtout l'ennemi éternel de Louis XII, qui le

ménagea trop ; il fit enfin le malheur du Monde Chrétien, d'Amboiſe en eût fait les délices.

Maximilien occupoit alors, ſans éclat, le Trône Impérial : toujours avare & toujours indigent, il vendoit au plus offrant ſes foibles ſecours : il avoit reçu de la France diverſes injures qu'il n'avoit point vengées, par impuiſſance & par irréſolution ; il ſe contentoit de les écrire en lettres rouges ſur un livre, que les bienfaits de Louis XII lui firent brûler dans la ſuite : allié inutile, ennemi peu redoutable, il n'eut qu'une part très-médiocre aux révolutions arrivées dans l'Europe ſous ſon regne.

Si la politique conſiſte à promettre ce qu'on ne veut point exécuter, à tromper ceux mêmes qui s'y attendent, à violer les engagemens les plus ſacrés, à rompre ſans remords tous les liens qui attachent les hommes, Ferdinand, Roi d'Arragon, mari de la célèbre Iſabelle de Caſtille, mérita en effet les éloges que les Hiſtoriens Caſtillans prodiguent à ſa politique, comme il mérita le titre de *Catholique*, ſi ce titre s'acquiert par des égards moitié politiques, moitié ſuperſtitieux pour le Saint Siége.

Louis déployoit en vain dans ſes Traités

avec tous ces Princes, une bonne foi, une droiture héroïque qui n'étoit pas faite pour eux; il ne rougiſſoit point d'être la dupe de Ferdinand, il croyoit que la honte retomboit ſur le trompeur. » *Votre beau-père peut être* » *perfide tant qu'il voudra*, diſoit-il à l'Ar- » chiduc Philippe, *ne craignez pas que je* » *l'imite. Le Royaume* (1) *que ſes artifices* » *m'ont enlevé peut être reconquis; mais l'hon-* » *neur qu'il a perdu ne ſe recouvre jamais.* «

Tels étoient les ſentimens que ce grand Roi inſpiroit au jeune GASTON; tels étoient les exemples qu'il lui donnoit : ſentimens & exemples admirables dans un Monarque, mais néceſſaires à tous les hommes dans quelque rang que la fortune les place.

Si l'incompatibilité des caractères rendoit comme impoſſible l'union de tous ces Princes, l'oppoſition des intérêts étoit encore un obſtacle bien plus puiſſant. Jules aſpiroit à règner ſeul en Italie; il en vouloit écarter & les Impériaux & les Caſtillans, mais ſur-tout les François; il avoit pour leur Roi & ſon ſage Miniſtre, autrefois ſes bienfaiteurs, cette haine envenimée, fille de l'ingratitude & de l'envie, que la vertu inſpire toujours au vice, quand

(1) De Naples.

elle ne le corrige pas. Cependant par la Ligue de Cambray, le Pape alloit contribuer à l'agrandiſſement de ſes Rivaux en Italie, & détruire lui-même ſes vaſtes projets.

Ferdinand qui, après avoir envahi le Royaume de Naples ſur les François, vouloit encore leur arracher le Milanès, ouvroit cependant à des ennemis ſi juſtement irrités, les routes de la vengeance, en favoriſant leurs entrepriſes dans l'Italie.

Louis, à qui ſa première aſſociation avec Ferdinand avoit déjà coûté le Royaume de Naples, devoit craindre que la ſeconde ne lui coûtât le Milanès; il n'ignoroit pas les projets de Ferdinand, il alloit peut-être lui en faciliter l'exécution.

Maximilien étoit le ſeul à qui cette Ligue parût être favorable, parce qu'elle lui procuroit des poſſeſſions en Italie, où il n'en avoit point. Mais il y eût toujours été le plus foible, & les Rois de France & d'Eſpagne l'en euſſent toujours chaſſé quand ils l'auroient voulu; il étoit vraiſemblable qu'il ne recueilleroit pour fruit de ſes travaux que de la honte & de la perte.

D'ailleurs la ruine des Vénitiens devoit néceſſairement élever trop haut quelqu'un de leurs deſtructeurs, & affoiblir trop les autres:

le syſtême de la Balance de l'Italie demandoit qu'on ménageât cette République, qu'on diſſimulât ſes uſurpations, & qu'on attendît d'autres conjonctures pour les lui ravir.

Telles étoient les difficultés qu'il falloit vaincre pour former la Ligue de Cambray; elles n'effrayèrent point Marguerite d'Autriche. Eblouie par des apparences de profit pour l'Empereur Maximilien, ſon père, elle entreprit d'aveugler toutes les autres Puiſſances ſur leurs intérêts, & elle y réuſſit; elle eſſuya ſeulement quelques contradictions un peu vives de la part du Cardinal d'Amboiſe, Plénipotentiaire de France à Cambray; *& nous ſommes, Monſeigneur le Légat & moi, cuidié prendre au poil*, diſoit-elle elle-même dans une lettre aux Ambaſſadeurs du Prince de Caſtille.

Au reſte, tous ces Alliés riſquoient beaucoup moins qu'il ne paroiſſoit : chacun d'eux avoit devant les yeux la reſſource infaillible de manquer à ſes engagemens, l'eſpérance de reprendre aux dépens de ſes Confédérés les Domaines que la République lui retenoit, & celle de voir naître les occaſions deſirées de conquête & d'agrandiſſement.

Louis ſeul devoit être la victime de ſa bonne foi avec de tels Alliés : ſon imprudence étoit

inexcusable ; il prenoit pour ennemis les Vénitiens, les seuls Alliés sûrs qu'il pût avoir en Italie, puisque c'étoient les seuls qui n'eussent pas d'intérêts contraires aux siens ; il se livroit à des Alliés dangereux, toujours intéressés à le trahir, & dont il avoit souvent éprouvé l'infidélité. Un ressentiment aveugle, quoique juste, contre les Vénitiens, l'entraîna dans cette Ligue fatale ; ces fiers Républicains lui avoient manqué en plusieurs occasions, & ils venoient de combler la mesure, en traitant sans lui avec l'Empereur. Louis sentit trop vivement cet outrage ; la vengeance égara une fois ce Monarque si doux & si modéré ; sa haine éclata dans le Conseil ; elle dicta tous les suffrages. Poncher, Evêque de Paris, fut le seul qui osa résister à sa passion, & lui rappeler ses véritables intérêts : on put admirer son courage, mais on se garda bien de l'imiter ; sa voix fut à peine entendue ; la Ligue de Cambray & la destruction de Venise furent résolues.

Ce qu'il y eut de plus étonnant dans cette affaire, ce fut le secret avec lequel elle fut conduite. Toute l'Europe avoit des Plénipotentiaires à Cambray ; cependant il n'échappa rien qui pût donner le moindre soupçon aux Vénitiens ; on leur dit qu'il s'agissoit

d'accorder le Duc de Gueldres avec le Prince de Caſtille, & ils le crurent. Leur étonnement égala leur effroi, quand ils ſe virent tout-à-coup accablés par les excommunications du Pape, & par les armes des François, double fléau pour des Peuples peu belliqueux & très-ſoumis au Saint Siége.

Tandis que Ferdinand & Maximilien raſſembloient lentement leurs troupes, Louis XII paſſoit la rivière d'Adde à la tête de quarante mille hommes : GASTON ſuivoit ſes pas; il entroit dans cette carrière de périls & de gloire qu'il devoit remplir avec tant de ſuccès; il combattit ſous les yeux de Louis XII, à la bataille d'Aignadel, comme Philippe le Hardi, Duc de Bourgogne, combattit à côté du Roi Jean à la bataille de Poitiers : mais Philippe, pour prix d'une vaine intrépidité, n'avoit partagé que le déſeſpoir & la captivité de ſon père : GASTON, au contraire, joignant à dix-huit ans la prudence d'un Général à la valeur d'un Soldat, vit ſon Roi triompher, eut l'honneur de contribuer à ſa victoire, & mérita les éloges de l'Alviane, eſtimé alors le plus grand homme de guerre de l'Europe. Cette journée fut également glorieuſe & infortunée pour ce Général des Vénitiens : on admira la diſpoſition de ſon armée; on ad-

mira encore plus ce courage intrépide qui le précipitoit dans les plus grands dangers : il ſuccomba enfin ſous la valeur des François ; ſes troupes furent diſperſées ; il eſſaya en vain de les rallier. Renverſé d'un coup de lance dont il eut un œil crevé, il fut pris & préſenté au Roi, qui lui prouva, par ſon accueil, qu'il ſavoit eſtimer le mérite dans un ennemi. Mais tandis qu'il le conſoloit de ſa diſgrace, on entendit tout-à-coup ſonner l'alarme dans le camp des François ; le Roi qui en avoit donné l'ordre pour rallier ſes Soldats, feignit d'être ſurpris. *Qu'eſt-ce*, dit-il à l'Alviane, *vos gens ſont difficiles à contenter, ils veulent en tâter une ſeconde fois ? Sire*, répondit l'Alviane, *s'il y a plus fait d'armes aujourd'hui, il faut que vos gens s'entrebattent : pour les nôtres, vous les avez gouvernés de maniere, que de quinze jours ne les reverrez en face.*

Louis XII, pourſuivant le cours de ſes conquêtes, reprit en quinze jours toutes les places que les Vénitiens lui détenoient ; celles qui appartenoient à l'Empire, ou à la Maiſon d'Autriche, lui offrirent auſſi leurs clefs ; il eut la généroſité de les renvoyer à Maximilien, qui, ſans rien faire pour la cauſe commune, recueillit du ſein de ſon indolence les fruits de l'activité des François.

Les Vénitiens déſeſpérant de pouvoir garder leurs poſſeſſions de terre ferme, ſe reſſerrèrent dans les Iſles de leur Golphe. Cette ſuperbe Veniſe, qui avoit inſulté tant de Nations, apprit à ſon tour à ſouffrir des inſultes : cinq ou ſix cents volées de canon tirées contre elle à coups perdus, de la Chaffouſine, lui montrèrent ce que le Roi pouvoit faire, s'il eût eu plus d'ambition & moins d'équité.

Dans cette grande conſternation, les Vénitiens ne s'abandonnèrent pourtant pas eux-mêmes. Des négociations utiles réparèrent le malheur de leurs armes; ils détachèrent le Pape de la Ligue de Cambray, & le Pape en détacha les autres Alliés. Content des Vénitiens, il ſe livra tout entier à ſa haine pour la France; il lui ſuſcita des ennemis de toutes parts; il anima contre elle le jeune Roi d'Angleterre Henri VIII, par des exhortations & par des préſens; il ſouleva les Suiſſes par l'éloquence impétueuſe & les intrigues adroites de Scheiner, Evêque de Sion, dont un Chapeau devoit récompenſer les ſuccès; il conclut avec Ferdinand & les Vénitiens la Ligue qu'ils nommèrent *Sainte*, & dont l'objet principal étoit d'enlever le Milanès à la France.

Ce projet n'avoit pas en ſa faveur le moindre pretexte d'équité; les droits de Louis XII ſur le

le Milanès n'admettoient ni concurrence, ni reſtriction; c'étoit le patrimoine de Valentine Viſconti, ſon aïeule, femme de Louis, Duc d'Orléans, frère de Charles VI, aſſaſſiné, en 1407, dans la rue Barbette, par le cruel Jean de Bourgogne.

Charles, Duc d'Orléans, & le Comte d'Angoulême, tous deux fils de Louis, furent faits priſonniers par les Anglois à la bataille d'Azincourt, & leur priſon, qui dura vingt-cinq ans, les empêcha de recueillir la ſucceſſion de Valentine leur mère.

Un Aventurier célèbre (1), dont le père (2) avoit quitté la charrue pour les armes, profita de leur diſgrace, & s'empara du Milanès. Louis XI, qui haïſſoit la Maiſon d'Orléans, & qui craignoit l'élévation des Princes de ſon Sang, favoriſa cette uſurpation, & Charles d'Orléans mourut ſans l'avoir vu ceſſer.

Louis d'Orléans ſon fils, qui fut depuis Louis XII, ne put, ſous le règne de Charles VIII, tenter l'expédition du Milanès : les perſécutions de la Ducheſſe de Beaujeu, les intrigues de Bretagne, ſa priſon, la haine de Charles VIII, étoient des obſtacles invincibles.

(1) François Sforce.

(2) Attendulo, Payſan du Cotignole.

Il parvint enfin au Trône par le chemin de l'utile adverſité, & après avoir donné ſes premiers ſoins au ſoulagement du Peuple, au maintien des Loix, à l'adminiſtration de la Juſtice, il entreprit, avec le ſecours des Vénitiens, alors ſes amis, la conquête du Milanès; il chaſſa, ſans peine, de ce Duché, le lâche Tyran qui le gouvernoit alors, & qui n'avoit rien de la vertu de ſes pères: c'étoit Ludovic Sforce. Louis crut attacher les Milanois à ſon ſervice, en leur donnant Trivulce, un de leurs compatriotes, pour Gouverneur: celui-ci fit tout ce qu'il falloit pour faire regretter la domination des Sforces; il développa, en toute occaſion, un caractère ſi dur & ſi fier, il affecta ſur ſes égaux une ſupériorité ſi choquante, il protégea ſi hautement les Guelphes, il perſécuta ſi imprudemment les Gibelins, qu'il pouſſa Milan à la révolte.

Sforce, moins odieux que Trivulce, arrivant dans cette ville à la tête d'une armée de Suiſſes & de Bourguignons, y fut reçu avec joie. Trivulce en ſortit furieux & humilié; mais le triomphe de Sforce fut court. Livré aux François par les Suiſſes eux-mêmes, il paſſa dans la captivité le reſte de ſes jours, & Milan rentra ſous l'obéiſſance du Roi.

Ce fut dans cette expédition que les Suiſſes commencèrent à irriter Louis XII, par l'uſurpation de la ville de Bellinzone, dont ils s'emparèrent en retournant dans leur pays. Cette place étoit pour eux la clef du Milanès; le Roi en exigea la reſtitution avec hauteur; les Suiſſes s'obſtinèrent à la garder; & le Roi, qui avoit beſoin de cette Nation belliqueuſe pour d'autres expéditions, dévora cet outrage; mais, dans la ſuite, l'orgueil des Suiſſes augmentant à proportion du beſoin qu'on pouvoit avoir de leurs ſervices, ils les mirent enfin à ſi haut prix, que le Roi réſolut de s'en paſſer, & d'employer à leur place les Ligues Griſes. Les Suiſſes ne furent que trop ſenſibles à ce mépris; il reſtoit des rejetons de la famille des Sforces; ils réſolurent de rétablir cette Maiſon à Milan, pour ſe venger de Louis XII. La Politique trouvoit ſon compte dans ce projet, auſſi-bien que la Haine; ils n'euſſent mis qu'un fantôme ſur le Trône de Milan, & ils euſſent régné ſous le nom de ce Duc qui leur auroit dû ſa Couronne, & qui n'auroit pu la conſerver ſans eux.

Tel étoit alors l'état des affaires de la France; un orage terrible & inévitable ſe formoit contre elle. Le Roi d'Angleterre la menaçoit ſourdement; Jules, Ferdinand, &

les Vénitiens l'attaquoient ouvertement ; Maximilien hésitoit, délibéroit, & attendoit le succès pour se déterminer ; les Suisses furieux inondoient l'Etat de Milan ouvert de tous côtés & dénué de tout. On crut que le Roi consentoit à le perdre, lorsqu'on vit qu'au lieu d'y envoyer de puissans secours & des Capitaines expérimentés, il se contentoit d'en confier la défense au jeune GASTON qui n'avoit point encore eu de commandement.

Mais ses talens supérieurs, les ressources étonnantes de son génie, cette activité si propre à rétablir les affaires les plus désespérées, n'avoient pu échapper à la pénétration de Louis XII. Ce Monarque, qui se connoissoit en hommes, savoit qu'en envoyant Nemours, il envoyoit plus qu'une armée.

Nemours arrive ; il recueille les foibles débris des troupes Françoises ; il sent qu'une extrême prudence peut seule les conserver. Cependant seize mille Suisses ravageoient le Milanès sans obstacle ; Nemours s'approche ; il semble vouloir les attaquer ; les Suisses attendoient de sa jeunesse ce coup de désespoir, dont l'effet eût été de les rendre maîtres, par une seule bataille, de tout le Duché. Nemours démêle leurs vues, & leur cache les siennes ;

il ne fait pas une démarche qui ne tende à confirmer leur erreur ; il leur préſente toujours les apparences d'une bataille prochaine ; il veut par-là les rendre moins attentifs ſur la ſubſiſtance de leur armée, & les forcer, par la diſette des vivres, à quitter un pays gardé avec ſoin, & dépourvu de tout; il avoit eu la précaution de renfermer, autant qu'il l'avoit pu, toutes les proviſions de bouche dans les Villes & dans les Châteaux.

Les Suiſſes s'étant avancés juſqu'à Galeria, Gaston vint ſe poſter à Legnano. Les Suiſſes ne doutèrent plus de la bataille : Gaston ſut l'éviter en paroiſſant toujours la chercher ; il ſe contentoit de fatiguer les Suiſſes par des eſcarmouches continuelles. » Je combats » quand cela me convient, & non pas quand » il plaît à l'ennemi «, répondit-il au Hérault que les Suiſſes lui avoient envoyé pour lui préſenter la bataille. Ceux-ci, inſtruits du petit nombre de ſes troupes, eſſayèrent de le forcer dans ſon camp : ils furent repouſſés avec perte juſques dans Galeria. Gaston alors ſortit de ſes lignes, & recula juſqu'aux fauxbourgs de Milan, attirant toujours ſur ſes traces les ennemis uniquement attentifs à ſaiſir l'inſtant d'une action déciſive; ils ne purent jamais le trouver ; & fruſtrés enfin de tous

eſpérance, ils ſemblèrent vouloir inveſtir les François dans Milan. Mais GASTON étoit ſans inquiétude à cet égard. Il avoit intercepté une Lettre des Suiſſes, dans laquelle ils ſe plaignoient de manquer d'artillerie & de vivres, & de ne recevoir aucunes nouvelles, ni du Pape, ni des Eſpagnols, ni des Vénitiens qui avoient promis de leur fournir tous les ſecours néceſſaires : GASTON profita de cette Lettre, & fit garder les frontières avec tant de ſoin, que les Suiſſes n'eurent aucune nouvelle, ni des Cantons, ni des Confédérés.

Cependant GASTON remportoit tous les jours quelque avantage ſur eux, ſoit par lui-même, ſoit par ſes plus fameux Capitaines, la Fayette, d'Alègre, Conty, Bayard, &c. Ce dernier ſur-tout, dont la valeur efface tout ce que la Fable offre de plus incroyable dans ce genre, immola un jour cinq cents Suiſſes aux mânes de ſon ami Conty qu'ils avoient tué la veille. Enfin affoiblis, épuiſés par ces pertes continuelles, & incapables de réſiſter à des Héros qui combattoient par ſentiment encore plus que par devoir, les Suiſſes firent un mouvement pour gagner la rivière d'Adde & entrer dans le Bergamaſque.

GASTON ſortit alors de ſes retranchemens;

il ſuivoit leur marche & la troubloit ſans ceſſe ; il ſembloit voler autour d'eux ; il les attaquoit en tête, en queue, en flanc. Son armée s'augmentoit tous les jours autant que l'armée ennemie dépériſſoit. Il commençoit à pouvoir attendre la bataille ſans la deſirer, ni la craindre, lorſqu'un Officier Suiſſe vint, de la part de ſes Compatriotes, lui offrir d'évacuer le Milanès, pourvu qu'on leur payât à l'inſtant un mois de ſolde. Cette propoſition, qu'on leur eût faite avec plaiſir, fut rejetée, parce qu'ils la faiſoient : on marchanda, on offrit le quart de ce qu'ils demandoient. L'Officier revint le lendemain ; & pour punir les François d'avoir balancé, il demanda le double de ce qu'il avoit demandé d'abord. Cette fierté ſurprit ; on craignit qu'elle ne fût fondée ; on marchanda encore, & on offrit le double de ce qu'on avoit offert la veille ; ce n'étoit toujours que le quart de la demande actuelle. Le jour ſuivant, un Trompette vint déclarer à GASTON, avec menace, que ſon économie lui coûteroit cher ; que les Suiſſes ne vouloient plus d'accommodement, & qu'ils alloient faire la guerre la plus vive & la plus opiniâtre. Cependant tout ce grand appareil de menace & de fierté, couvroit la retraite des Suiſſes, qui, pendant

cette négociation, reprenoient ſecrétement la route du Lac de Côme, d'où ils rentrèrent dans leurs montagnes. On s'applaudit également de part & d'autre du ſuccès de ce ſtratagême; les Suiſſes crurent avoir trompé les François; les François ſentirent qu'ils avoient chaſſé les Suiſſes, & furent très-contens d'être délivrés d'eux à beaucoup meilleur marché qu'on n'avoit oſé l'eſpérer.

C'eſt ainſi que, par un mélange admirable de la lenteur de Fabius & de la vivacité d'Annibal, GASTON aſsûra le Milanès à la France qui déſeſpéroit de le conſerver. Le Roi, que ce jeune Héros reproduiſoit en Italie avec tant d'éclat, fut plus flatté encore de la gloire de ſon neveu, que de l'humiliation de ſes ennemis & de la conſervation de ſon patrimoine.

GASTON ne laiſſa point ſes ſuccès infructueux; il fortifia le Milanès; il augmenta ſes troupes; il profita de la réputation que ſa bonne conduite lui avoit donnée, pour négocier utilement avec quelques Etats d'Italie; il détermina Florence à la neutralité : c'étoit obtenir beaucoup de cette République, fortement prévenue contre la France. Il obtint davantage de Bologne; elle étoit alors ſous la domination des Bentivoglio, Maiſon

illuſtre d'Italie, ennemie irréconciliable du Pape ; elle conſentit à recevoir garniſon Françoiſe.

L'armée des Alliés parut enfin dans la Romagne ; elle étoit commandée par Raimond de Cardonne, Viceroi de Naples, homme ſans tête & ſans courage, que le Pape appeloit par mépris *Madame de Cardonne.* Ce n'étoit, en effet qu'une femme ; mais cette femme commandoit à des Héros, à Fabrice Colonne, qui avoit ſauvé le Pape dans Bologne, lorſque Chaumont (qui depuis en demanda l'Abſolution) avoit penſé l'y ſurprendre ; à Antoine de Leve, qui avoit vaincu d'Aubigny à la ſeconde bataille de Séminare ; au Marquis de Peſcaire, qu'on vit dans la ſuite, avec le Connétable de Bourbon, faire priſonnier François I à la bataille de Pavie, & qui s'annonçoit alors à l'Europe par ſon courage ; à Pierre de Navarre, Soldat de fortune, élève de ce perfide, mais illuſtre Conſalve, connu dans l'Europe ſous le nom *du Grand Général.* Pierre de Navarre s'étoit rendu ſur-tout redoutable dans les ſièges par l'art des mines qu'il avoit ou inventé, ou du moins fait connoître le premier. Tels étoient les hommes que Gaston avoit à combattre ; il pouvoit ſe flatter d'avoir trouvé des ennemis dignes de ſon courage.

Les Alliés, déterminés par la haine du Pape contre les Bentivoglio, mettent le ſiège devant Bologne : leur armée étoit d'environ vingt mille hommes, la garniſon foible, la place mal fortifiée : le canon du Viceroi fit, en vingt-quatre heures, à la muraille, une brèche de cent toiſes, qui invita les aſſiégeans à tenter l'aſſaut. Cette entrepriſe ayant mal réuſſi, Navarre employa ſon art terrible, mais avec un ſuccès bien bizarre : il avoit placé ſes fourneaux ſous la muraille, derrière laquelle les aſſiégés, affectant la contenance la plus fière, bravoient les efforts de leurs ennemis : un ſecours de mille Fantaſſins & de cent quatre-vingt Gendarmes, que le Duc de Nemours venoit de leur envoyer, redoubloit encore leur courage. Les aſſiégeans, en ſilence, attendoient l'effet de la mine; Navarre leur promettoit une brèche ſi large, qu'ils ne ſeroient plus repouſſés. La poudre éclata tout-à-coup avec un bruit épouvantable, qui ſembloit annoncer la ruine de toute la ville; mais on prétend que la muraille, enlevée ſi haut, que les aſſiégeans & les aſſiégés eurent le temps de s'entrevoir & de ſe reconnoître, retomba ſi perpendiculairement, & ſe repoſa ſur ſes fondemens avec tant de juſteſſe, qu'à peine y appercevoit-on quelques légères

ſentes. Paul Jove & Guichardin rapportent ainſi ce fait. Les aſſiégeans jugèrent que les fourneaux s'étoient trouvés placés trop préciſément ſous la muraille ; mais les Bolonnois ne manquèrent pas de voir un miracle dans cet accident ſingulier, & d'y reconnoître une Providence particulière qui combattoit pour eux contre leurs ennemis. La ſolution la plus naturelle, eſt que le fait eſt faux dans ce qu'il a de merveilleux, & qu'il ſe réduit à un point fort ſimple, c'eſt que le jeu de la mine manqua.

Cependant le canon continuoit d'augmenter la brèche ; l'aſſaut pouvoit être donné avec ſuccès ; le danger étoit preſſant ; GASTON étoit éloigné ; il aſſembloit ſes troupes à Final, ſur les frontières du Modénois. Averti par les Bentivoglio de l'état de la place, il part, il marche toute la nuit ; les glaces qui couvrent la terre, la neige qui tombe en abondance, rien ne l'arrête ; il traîne à travers tant d'obſtacles, une armée de quinze mille hommes qu'il remplit de ſon ardeur : il arrive au jour devant Bologne ; il traverſe le camp ennemi, &, comme tout eſt miraculeux dans ce ſiège, il le traverſe ſans être apperçu, tant la neige étoit épaiſſe & abondante : il entre enſin dans la ville. Emporté

par ſon courage infatigable, il vouloit courir ſur le champ à l'ennemi ; mais d'Alègre lui demanda grace pour des Soldats épuiſés de fatigue & accablés de ſommeil, dont la force eût mal ſecondé le zèle.

Gaston accorda donc, malgré lui, le reſte du jour & la nuit ſuivante au repos néceſſaire. Pendant cet intervalle, un Cavalier Albanois qui ſervoit dans l'armée de France, imagine d'aller voir la campagne des environs, & s'approche du camp des ennemis : on l'entoure, on l'arrête, on le conduit à Cardonne, qui lui demande des nouvelles des aſſiégés : *Je n'en ſais point*, dit-il, *j'arrive dans la place. Avec qui ? Avec Gaston de Foix.* A ce nom terrible pour les Alliés, Cardonne eſt comme frappé de la foudre : tous ces vieux Capitaines ſe regardent avec étonnement & avec effroi ; Gaston leur paroît un Dieu ennemi, deſcendu du Ciel pour ſauver Bologne : ils ne s'obſtinent plus à une attaque inutile ; ils font défiler ſecrètement leur artillerie & leur bagage, lèvent le ſiège, & ſe retirent à Imola : les François n'eurent que le temps de courir après l'arrière-garde, d'où ils ramenèrent trente chariots chargés de bagage, & deux cents priſonniers.

Mais tandis que la Ligue confondue fuyoit

devant Nemours, les Vénitiens qui, pour faire diverſion, n'avoient pas joint l'armée des Confédérés, s'emparoient, par intelligence, de la ville de Breſſe, la plus importante des conquêtes du Roi en Italie, après Milan.

Breſſe, comme preſque toutes les villes d'Italie, étoit diviſée en deux factions : on voyoit à leur tête les Maiſons rivales d'Avogaro & de Gambara. Celle-ci attachée aux François, jouiſſoit de toute la faveur de ces nouveaux Maîtres, &, ſelon l'uſage, en accabloit ſes ennemis. Le Comte d'Avogaro demanda juſtice au Duc de Nemours de quelque inſulte que le Comte de Gambara lui avoit faite : ce Général lui promit ſatisfaction, & l'oublia ; mais le Comte d'Avogaro s'en ſouvint trop bien ; il ſouleva tout ſon parti contre les François ; il appela ſecrètement les Vénitiens, & les ayant introduits dans la ville, il ſe joignit à eux, attaqua le Gouverneur (1), & le força de ſe retirer au château, d'où il put à peine informer le Duc de Nemours de cette révolution, & lui demander du ſecours.

Ce Général étoit encore à Bologne : quarante lieues, trois rivières, le Pô, le Mincio,

(1) Du Lude.

la Chiefa, le féparoient de Breffe, dont le château, vivement preffé, ne pouvoit fe défendre long-temps. Ces rivières étoient débordées, la glace & la neige couvroient les campagnes, les chemins étoient prefque impraticables, le tranfport de l'artillerie, dont on ne pouvoit pourtant point fe paffer, fembloit impoffible ; mais des obftacles invincibles pour tout autre, irritoient GASTON, & ne l'arrêtoient jamais : il part; il force la marche de fon armée; il lui fait faire en un jour jufqu'à trente milles d'Italie. Baglion s'avance à la tête d'un corps nombreux de Vénitiens, pour retarder fa courfe, & lui difputer le paffage du Mincio. GASTON, indigné de ce nouvel obftacle, fait un détour, lui dérobe une marche, l'atteint fur les bords de l'Adige, le charge avec tant de furie, qu'en un quart-d'heure toute l'infanterie fut taillée en pièces, quatre-vingt-dix hommes d'armes faits prifonniers, le refte noyé. Baglion lui-même penfa l'être; il dut fon falut, dans cette périlleufe occafion, à la force de fon cheval qui le porta heureufement à l'autre bord : toute l'artillerie, tout le bagage furent abandonnés au Vainqueur.

La nouvelle de ce fuccès, portée à Breffe, ranima le courage des défenfeurs du château,

par l'afsûrance d'un prompt fecours, & d'un fecours conduit par GASTON même. Ce jeune Héros avoit fixé la victoire ; elle ne balançoit jamais un moment entre lui & fes ennemis : il paffe le Mincio ; il pourfuit fa courfe, ou plutôt fon vol ; il rencontre encore un camp volant des Vénitiens ; il l'attaque, le détruit, fait fon Chef prifonnier, fans prefque s'arrêter ; il arrive, il entre dans le château de Breffe fans trouver de réfiftance. En entrant, il apperçoit derrière lui un Couvent, où les ennemis avoient placé trois mille hommes qui auroient pu l'incommoder beaucoup dans l'attaque de la ville ; il y court à l'inftant avec cinq cents fantaffins : il emporte ce pofte, malgré l'avantage de fa fituation & l'inégalité des forces.

Tant de préfages malheureux ne paroïffoient point avoir découragé la ville ; elle préparoit une vigoureufe défenfe : le Comte d'Avogaro fentoit qu'il n'avoit à choifir qu'entre la mort & la victoire. Les Vénitiens, qui connoiffoient toute l'importance de cette place, ne négligeoient rien pour la conferver. La garnifon montoit à près de vingt mille hommes ; GASTON n'en avoit guère plus de dix mille, mais c'étoient tous Soldats éprouvés, capables de tout ofer, & que leur Général avoit

accoutumés à vaincre. L'élite de la Nobleſſe Françoiſe environnoit GASTON, & brûloit de courir ſur ſes pas à la gloire : GASTON ne laiſſa point languir leur impatience. Après une ſeule nuit de repos, il diſpoſe tout pour l'attaque ; il ordonne à d'Alègre de ſe placer derrière la ville, vis-à-vis la porte de Saint Jean, la ſeule que les ennemis n'euſſent point murée, tandis qu'avec ſa Gendarmerie il occupe le terrein qui étoit entre la ville & le château. Avant de donner le ſignal, il promet aux Soldats le pillage de la ville (1) ; mais il leur défend, ſous peine de la vie, d'y courir avant d'avoir entièrement détruit ou chaſſé les ennemis, & cet ordre ſi difficile fut ponctuellement exécuté, tant le Soldat aimoit & craignoit GASTON (2).

L'attaque commence ; l'ennemi fait un feu terrible que les François eſſuient ſans s'ébranler. En même temps, le canon du château foudroie les murailles, & y fait pluſieurs brèches : les François y arrivent en comblant le foſſé.

---

(1) Le Duc de Nemours voulut la ſauver, en la ſommant de ſe rendre : ſes propoſitions furent rejetées.

(2) » Ce gentil Duc de Nemours avoit tant gaigné le » cœur des Gentilshommes & des Adventuriers ; qu'ils » feuſſent tous morts pour lui «. *Hiſt. du Chev. Bayard.*

Là, il fallut rendre un combat terrible à coups de haches, de piques & d'épées. Le Chevalier Bayard, qui, dans cette grande journée, se surpassoit lui-même par des efforts extraordinaires de valeur, frappé à la cuisse d'un coup de pique si violent, que le fer & le bout du bois y demeurèrent, tomba baigné dans son sang : on l'emporta. L'armée qui le crut mort, & qui sentit tout le malheur de cette perte, commençoit à s'ébranler; GASTON, une pique à la main, vint le remplacer lui-même. *Mes enfans*, s'écria-t-il, *vengeons la mort de ce brave Chevalier.* » Si lui-même eût » eu le coup, dit l'Historien du Chevalier Bayard, il n'eût pas eu plus de douleur. Son exemple, ses cris, son désespoir raniment les Soldats; leur valeur tourne en rage; chacun d'eux devient un Bayard plus redoutable encore que celui qui vient de disparoître. GASTON, plus redoutable qu'eux tous, saute le premier sur les retranchemens, qui sont forcés à l'instant : la frayeur saisit les assiégés, ils fuient en désordre, & on les poursuit si vivement, qu'ils n'eurent le temps ni de lever, ni de couper le pont qui communiquoit à la ville; les vainqueurs y entrèrent avec eux. Dans la plus grande chaleur de ces grands mouvemens, GASTON fit faire halte à ses

troupes au-delà du pont, avec une facilité qui prouvoit mieux que tout le reſte combien il avoit acquis d'autorité ſur elles.

On reconnut bientôt la néceſſité d'une conduite ſi ſage. La Gendarmerie Vénitienne, toute la Cavalerie légère, & une bonne partie de l'Infanterie parurent en bataille dans la place, toutes prêtes à profiter du déſordre des François. Alors le combat devint encore plus vif, & le péril plus preſſant; il fallut forcer, dans chaque rue, des ennemis déſeſpérés, dont le ſalut dépendoit de n'en point attendre: d'un côté, les Soldats de la garniſon s'attachoient à vendre chèrement leurs vies: de l'autre, les habitans montés ſur les toits de leurs maiſons, tiroient ſur les François, les accabloient de pierres & d'eau bouillante: cette réſiſtance dura une demi-heure; enfin l'impétuoſité Françoiſe en triompha. Les Vénitiens & les Breſſans veulent fuir par cette porte de Saint Jean qu'ils avoient laiſſée ouverte; ils y trouvent d'Alègre, avec des troupes fraîches, qui les repouſſe dans la ville. Ce ne fut plus alors qu'un maſſacre horrible qui aſſouviſſoit la fureur des Soldats ſans aſsûrer davantage la victoire; mais il falloit diminuer le nombre des ennemis. Leur perte paſſa douze mille hommes; (l'Hiſtorien du Chevalier

Bayard dit vingt mille,) tandis que GASTON en perdit à peine cinquante, par le talent ſingulier qu'il avoit de ménager ſes troupes, même en les expoſant aux plus grands dangers. Sa vivacité foudroyoit, conſternoit les ennemis ; ils le rencontroient par-tout ; ils ſembloient enchaînés à ſon aſpect. Le Provéditeur André Gritti, Chef des Vénitiens, fut fait priſonnier ; on prit auſſi le Comte d'Avogaro & ſon fils, auteurs de la défection de Breſſe.

Gritti étoit un priſonnier ordinaire, & fut traité comme tel ; mais le Comte d'Avogaro paſſoit pour un rebelle ; toute l'armée demandoit à grands cris ſon ſupplice & celui de ſon fils : il commençoit déjà, dans le fond de leur cœur, par le ſpectacle affreux du pillage de leur Patrie, & de la déſolation de leur famille, contre laquelle tout fut permis. En vain, pour échapper à la honte de l'échafaud, repréſentoient-ils qu'étant nés Sujets des Vénitiens, ils n'avoient fait que réclamer le ſecours de leurs Maîtres naturels contre l'oppreſſion dans laquelle ils gémiſſoient : on écouta plus la politique que la juſtice ; on crut qu'il falloit effrayer par un grand exemple, des peuples nouvellement conquis & mal ſoumis encore. En général, les hommes ne connoiſſent point

aſſez le pouvoir de la clémence ſur les cœurs; la ſévérité leur paroît plus sûre : cependant la crainte ne retient que ceux qui n'ont pas actuellement le pouvoir de nuire, & que pour le temps où ce pouvoir leur manque; la reconnoiſſance & l'amour attachent, dans tous les temps, par les nœuds les plus forts. Au reſte, le Breſſan avoit fait long-temps partie du Milanès, & Louis XII étoit alors en poſſeſſion du Milanès, ſur lequel il avoit d'ailleurs des droits certains; ainſi les Avogaro devoient être regardés comme ſes Sujets. Il eſt vrai qu'alors le Milanès & le Breſſan changeoient ſouvent de Maîtres.

Le Comte d'Avogaro appartenoit aux Maiſons les plus conſidérables de Breſſe; ſon malheur acheva de combler la déſolation publique : on plaignoit ſur-tout ſon fils, dont la jeuneſſe, les vertus, & la valeur admirée par Gaston lui-même, étoient dignes d'un autre ſort. Gaston vit toute la ville tomber à ſes pieds pour demander leur grace; il crut devoir être inexorable; il les plaignit, & les envoya au ſupplice.

Ces deux infortunés, inſenſibles à leur propre perte, ſentoient avec horreur la douleur de voir périr honteuſement, l'un ſon fils, l'autre ſon pere; chacun vouloit être frappé

le premier, & ne demandoit point d'autre grace; le profond défefpoir, l'agitation violente de leur ame éclatoient fur leur vifage. Le Peuple en filence entouroit l'échafaud, & fondoit en larmes, tournant les yeux en tremblant fur le Duc de Nemours, dont la grande triftefle fembloit laiffer encore quelque efpérance; mais à ce calme douloureux fuccédèrent tout-à-coup des cris perçans, lorfque le Comte d'Avogaro, arrivé fur l'échafaud, fe traîna vers fon fils pour lui dire les derniers adieux, & qu'on vit les efforts que faifoient ces malheureux pour s'embraffer malgré leurs liens. Dans ce moment, le Duc de Nemours, qui fentoit fes entrailles émues, & qui croyoit la rigueur néceffaire, fit un figne, & les deux têtes tombèrent à fes pieds.

Si ce récit, qui ne fe trouve que dans l'Auteur moderne des *Vies des Hommes illuftres de la France*, & qui ne peut fe concilier avec celui de Guichardin & de l'Abbé du Bos, eft cependant exact, c'étoit une ombre qui fe mêloit à l'éclat du plus beau triomphe : mais les François ne voyoient que le triomphe; ils s'enivroient d'admiration & de plaifir; ils concevoient à peine, dans les tranfports de leur joie, qu'un jeune homme, qui touchoit prefque encore à l'âge de l'enfance, & qui n'avoit jamais

commandé, pût ainsi tout prévoir, tout réparer, tout entreprendre, tout exécuter, éviter & livrer si à propos des combats, faire voler des troupes, en un instant, d'un bout de l'Italie à l'autre, déconcerter tous les projets des Capitaines les plus expérimentés, délivrer & forcer des places à leur vue, détruire des armées sans affoiblir la sienne, écraser la force, confondre l'artifice, & faire en quinze jours ce que le Général le plus actif & le plus heureux feroit à peine en plusieurs campagnes.

Le Roi apprenant cette accumulation rapide d'exploits étonnans, versoit des larmes de joie & de tendresse. Ce Héros, qui le vengeoit si noblement de ses ennemis, étoit son neveu par la naissance, & son fils par les sentimens. Le Roi l'avoit élevé lui-même; il l'avoit formé à ce grand Art de la guerre; s'il profitoit de ses succès comme son Maître, il en partageoit encore plus la gloire comme son père & son ami.

Dans ce torrent de bonne fortune, il se hâta de lui donner un ordre que GASTON brûloit d'exécuter; c'étoit d'achever la destruction de l'armée de la Ligue, par une bataille générale, qui terminât la guerre en Italie. GASTON en avoit déjà senti la nécessité; c'étoit, en effet, le seul moyen, mais c'étoit

un moyen sûr, de détacher le Pape de la Ligue, d'empêcher l'Empereur (1) d'y entrer, de contenir les Suiſſes dans leurs montagnes, & le Roi d'Angleterre dans ſon iſle.

Les mêmes motifs qui déterminoient GASTON à tenter le ſort des armes, étoient pour l'armée de la Ligue autant de raiſons de l'éviter; mais la plus forte de ces raiſons étoit la terreur qu'inſpiroit le nom de GASTON. On ſe ſouvient de la précipitation avec laquelle les Confédérés avoient levé le ſiége de Bologne à la première nouvelle de ſon arrivée; ils avoient reſpiré, lorſqu'ils l'avoient vu tourner ſes coups du côté de Breſſe; ils eſpéroient que cette expédition le retiendroit plus long-temps, que peut-être même il y ſuccomberoit : leur terreur redoubla lorſqu'ils virent GASTON victorieux accourir pour les combattre, ſans leur avoir ſeulement laiſſé le temps de délibérer ſur ce qu'ils avoient à faire.

Ils l'attendirent dans de bons retranche-

(1) L'Empereur balançoit encore entre la Ligue de Cambray, & la Ligue Sainte : il étoit cenſé être reſté l'Allié de Louis XII; mais c'étoit un Allié inutile, qui ne faiſoit rien pour lui, & qui entretenoit des intelligences avec ſes ennemis.

mens, ſous le canon de Forli, bien sûrs qu'il ne les y attaqueroit pas : l'art du Vainqueur conſiſtoit à les en arracher, le leur à n'en ſortir jamais. Les Alliés faiſoient alors contre GASTON, ce qu'il avoit fait lui-même contre les Suiſſes dans le Milanès. On pouvoit lui appliquer ce que Tite-Live dit d'Annibal, lorſque la prudence de Fabius l'enferma entre les rochers de Formies & les ſables de Linterne, *nec Annibalem feſellit ſuis ſe artibus peti.* Mais GASTON, en évitant la bataille que les Suiſſes lui offroient, avoit traverſé toutes leurs entrepriſes, les avoit battus mille fois en détail, & avoit fini par les affamer & les chaſſer du pays qu'il défendoit contre eux. Les Alliés, au contraire, ne retiroient d'autre avantage de leur inaction, que celui de ne point combattre & de ne point périr. GASTON les outrageoit tous les jours impunément par de nouveaux ſuccès. Il prit à leur vue Caſtel-di-Solarolo, Colignola, Granarolo ; il eſpéroit à chaque ſiège qu'ils viendroient au ſecours, & c'étoit où il les attendoit : mais GASTON leur paroiſſoit toujours plus redoutable que ces places ne leur paroiſſoient importantes ; il avoit beau conquérir, les Alliés reſtoient immobiles. *Voilà*, s'écrioit-il, *une lâcheté bien opiniâtre ; il faudra pourtant qu'elle cède.*

En effet, les Colonne, les Pefcaire, les Navarre s'indignoient que Cardonne enchaînât ainfi leur valeur dans l'oifiveté d'un camp : la patience leur échappa entièrement, quand ils virent GASTON, encouragé par leur foibleffe, mettre le fiège devant Ravenne. L'importance de cette place, fa richeffe, la multitude de fes habitans, fa fituation dans l'Etat Eccléfiaftique, ne laiffoient plus aucun prétexte à l'indolence : Cardonne alléguoit en vain les ordres de la Cour d'Efpagne ; on ne l'écouta plus. Marc-Antoine Colonne partit pour fe jeter dans la place, après avoir tiré parole des Confédérés qu'ils la viendroient fecourir ; il ne favoit pas que le vigilant Nemours, ayant fait une marche forcée, s'étoit placé entre eux & Ravenne, de forte qu'aucun fecours ne pouvoit entrer dans cette place. Colonne alloit infailliblement donner dans l'armée des François, fi, par un bonheur extrême, fes guides ne l'euffent égaré. Cette erreur le fauva ; il entra heureufement dans Ravenne par un autre côté, avant que la place fût attaquée. Elle ne tarda pas à l'être avec la plus grande vivacité : l'artillerie ayant fait, en vingt-quatre heures, une brèche de vingt toifes, Nemours, qui n'avoit pas de temps à perdre, réfolut de donner l'affaut ; les vivres

commençoient à lui manquer. L'Empereur qui jufqu'alors étoit refté dans l'alliance de la France, vouloit la quitter pour la Ligue, ou du moins garder la neutralité; les Allemands qui étoient dans l'armée de GASTON, avoient même reçu l'ordre de fe retirer; mais cet ordre ne fervit qu'à faire voir l'attachement des troupes même étrangères pour GASTON; les Allemands ne voulurent point le quitter. Le Capitaine Jacob, qui les commandoit, diffimula fon ordre jufqu'après la bataille (1), à laquelle on prévoyoit que le fiège de Ravenne alloit enfin forcer les ennemis. GASTON preffa donc l'affaut, quoique la brèche ne fût point affez large, & qu'il s'attendît bien à être repouffé; mais il falloit effrayer les Alliés.

Si ce premier choc ne réuffit pas, il fit du moins comprendre aux affiégés que la ville ne réfifteroit pas à un fecond; ils fongèrent donc férieufement à s'en garantir, & déjà ils commençoient à capituler, lorfque l'armée des Alliés s'avança pour les défendre.

GASTON, plein de confiance & de joie,

---

(1) L'Hiftorien du Chevalier Bayard, répète encore ici, » que ce Duc de Nemours avoit tant gaigné les gens, » que tous ceux qu'il avoit avec lui, feuffent morts à fa » requête.

crut déjà l'avoir vaincue; il envoya le Chevalier Bayard à la découverte. Celui-ci observa, selon sa coutume, c'est-à-dire, en combattant, en répandant l'alarme, en renversant des tentes, en enlevant des quartiers, en faisant des prisonniers : sur le compte qu'il rendit de la contenance, de l'ordre & de la disposition des ennemis, on résolut de les attaquer dès le lendemain. Nemours rangea son armée en bataille. Le Duc de Ferrare, & la Palice, Grand Maître de la Maison du Roi, commandèrent l'aile droite, appuyée à la rivière de Ronco; Brézé, Grand Sénéchal de Normandie, étoit au corps de bataille avec le Cardinal de Saint-Séverin, Légat du Concile de Pise (1); Bozzolo, Capitaine Milanois, commandoit l'aile gauche; GASTON se réserva la gloire d'être par-tout avec l'élite de la Cavalerie dont il étoit entouré : il confia au brave d'Alègre le soin de repousser les sorties que la garnison de Ravenne pourroit tenter pendant la mêlée, & d'empêcher toute surprise de ce côté-là.

Les ennemis formèrent leur ordre de bataille sur celui des François : Cardonne étoit au

(1) Ce Concile avoit été convoqué par l'Empereur & par Louis XII, pour la déposition de Jules.

centre ; Pierre de Navarre commandoit l'aile droite, toute compoſée de vieux Guerriers Eſpagnols ; Fabrice Colonne & Peſcaire étoient à l'aile gauche : Cardonne les retenoit pourtant encore dans leurs retranchemens ; il avoit une peine extrême à conſentir au combat, car c'étoit le jour de Pâques.

Cependant la première décharge de l'artillerie Françoiſe ayant prodigieuſement éclairci les rangs de la Cavalerie légère de Peſcaire & des Gendarmes de Colonne, ils envoyèrent demander à Cardonne la permiſſion d'aller à l'ennemi ; Cardonne la refuſa : ſeconde décharge plus violente encore que la première ; nouvelle inſtance pour combattre ; nouveau refus. Colonne s'écrioit : *Faut-il mourir ainſi pour l'opiniâtreté d'un faqüin ? Mourrons-nous ſans nous venger ? O mes amis ! où eſt notre courage ?* En parlant ainſi, on le voyoit frémir & pleurer de rage. Enfin, à la troiſième décharge, Peſcaire & lui s'élancent furieux hors des retranchemens ; ils prennent le parti de déſobéir à un Général ſi peu digne de les commander ; ils tombent ſur l'eſcadron de Nemours & de Bayard ; ils eſſayent de l'envelopper ; ils ſont repouſſés ; ils reviennent à la charge : Nemours & Bayard alloient ſuccomber, quand d'Alègre, qui voit leur danger,

quitte ſon poſte & vole à leur défenſe ; il les dégage ; leurs efforts réunis mettent en fuite Colonne, & détruiſent ſa troupe.

Ce ſuccès important coûta bien cher au malheureux d'Alègre ; il apprend dans l'inſtant, que ſon fils vient d'être tué en combattant à côté du Duc de Nemours, avec une valeur digne de ſon nom : d'Alègre avoit perdu, quelque temps auparavant, un autre fils ; il ſentit en ce moment qu'il venoit de les perdre tous deux ; le déſeſpoir le ſaiſit ; il ne ſonge plus à vaincre, il ne veut que périr. *Je vous ſuis, mes enfans !* crioit-il d'une voix douloureuſe, & il ſe précipitoit dans le péril & dans la mort, qu'il fut trop heureux de trouver. C'étoit un des plus vertueux, des plus braves & des plus habiles Capitaines de ſon temps. Bayard, qui n'aimoit que la vertu, étoit ſon ami ; GASTON l'honoroit de ſa confiance.

Dans ce moment, ces deux Héros épouvantoient le foible Cardonne, qui, ayant vu le combat engagé, avoit rougi d'en être ſimple ſpectateur, & étoit enfin ſorti de ſes retranchemens ; la Cavalerie de GASTON renverſa la ſienne ſans effort. Cardonne, ſuivi d'Antoine de Leve, qui, dans la ſuite, répara bien cet affront, prend la fuite avec effroi ;

il ne s'arrêta qu'à Ancône, à trente lieues du champ de bataille. GASTON, ſans s'amuſer à le pourſuivre, vola auſſi-tôt à des périls plus grands, & à des ennemis plus redoutables.

Pierre de Navarre faiſoit alors, dans l'Infanterie Françoiſe, le même ravage que GASTON avoit fait dans la Cavalerie Eſpagnole; il avoit renouvellé dans ce combat l'uſage des chariots armés de faux, ſi terribles dans les guerres des Anciens; il vit arriver GASTON victorieux, & n'en fut que plus animé : il ſoutint ſes efforts ſans s'ébranler; ſon Infanterie ſerrée préſentoit par-tout un front impénétrable. Le Capitaine Jacob ayant voulu l'enfoncer à la tête de ſes Allemands, y fut tué. On commençoit à douter du ſuccès, lorſqu'un Officier du Régiment de Jacob, nommé Fabien, remarquable par ſa grandeur & par ſa force, ſauta au milieu des ennemis, & avec ſa pique qu'il tenoit en travers, & qu'il appuyoit ſur celles des Eſpagnols, forma une ouverture par laquelle GASTON & ſa troupe pénétrèrent dans leurs rangs. Alors il fallut encore des prodiges de valeur pour les rompre; on parvint enfin juſqu'à Pierre de Navarre qui fut fait priſonnier, & la victoire ſe déclara entièrement en faveur de GASTON. Un de ſes hommes

d'armes avoit été tué à ſes côtés d'un coup de canon, & GASTON étoit tout couvert de ſon ſang & de ſa cervelle. Le Chevalier Bayard le voyant dans cet état, s'écria plein d'effroi : *Monſeigneur, êtes-vous bleſſé?* Non, dit GASTON, mais j'en ai bien bleſſé d'autres. Il reſta maître du champ de bataille, de l'artillerie des Confédérés, de leurs enſeignes, de leur bagage, & de leurs plus illuſtres Capitaines.

Outre le fameux Pierre de Navarre, on comptoit parmi les priſonniers Dom Jean de Cardonne, frère du Viceroi, le Marquis de Bitonte, Fabrice Colonne, le Marquis de Peſcaire, le Cardinal de Médicis, qui depuis, ſous le nom de Léon X, rendit l'Italie ſi floriſſante. Il étoit alors Légat du Pape : le Cardinal de Saint-Severin lui ôta ſa Croix & les autres marques de la Légation, & l'envoya priſonnier à Milan.

On ne doit pas être ſurpris de trouver tant de Cardinaux les armes à la main, ſous un Pontife belliqueux & violent, qu'on avoit vu au ſiège de la Mirandole, au milieu des rigueurs de l'hiver, & malgré la foibleſſe de ſon âge & de ſa ſanté (1), preſſer lui-même les travaux avec une ardeur infatigable,

(1) Il avoit ſoixante & dix ans, & relevoit de maladie.

dreſſer les batteries, animer les Soldats par careſſes, par menaces, & partager avec eux les peines & les périls.

Rien ne manquoit à la gloire & au bonheur de GASTON ; ſon triomphe étoit complet ; il venoit, à vingt-quatre ans, d'établir ſa ſupériorité ſur tout ce que l'Europe avoit de Généraux diſtingués : il avoit anéanti la Ligue ; il avoit fixé le deſtin de la France ; il avoit paſſé les eſpérances de ſon Roi & de ſa Patrie ; il ne lui reſtoit plus qu'à jouir en paix de leur admiration, de leur amour, & des ſentimens de ſa Maîtreſſe ; car on juge bien qu'à ſon âge il en avoit une : c'étoit elle qui lui inſpiroit cette valeur extraordinaire & preſque ſurnaturelle ; c'étoit en ſon nom qu'il animoit ſes Soldats, ſelon la galanterie héroïque de ce temps-là. Avant la bataille de Ravenne, il leur dit, au rapport du Maréchal de Fleuranges, *qu'il verroit ce qu'ils feroient pour l'amour de ſa Mye ce jour-là.*

Nemours, malheureuſement trop ſemblable à ce Général (1) dont on a dit :

Nil actum reputans, ſi quid ſupereſſet agendum.

apperçut un Corps de deux mille Eſpagnols,

(1) Céſar.

ſelon

ſelon les uns, quatre mille, ſelon les autres, reſte de la troupe de Navarre, qui ſe retiroient en bon ordre par le grand chemin : leur contenance fière le frappa ; il lui ſembla qu'ils emportoient avec eux la meilleure partie de ſa victoire ; il courut la leur arracher, ſans examiner s'il étoit ſuivi ; il crut pouvoir écraſer ſeul une troupe inébranlable de Héros, que ni ſon armée entière, ni la priſe de leur Général, n'avoient pu forcer à ſe rendre. Lautrec, ſon couſin, couroit après lui, & lui crioit : *Que faites-vous, Monſieur ? attendez vos gens.* Il n'avoit avec lui qu'une trentaine de Gendarmes.

Les Eſpagnols, à leur approche, ſe retournent & préſentent leurs piques : Nemours briſe la ſienne contre eux, & pouſſe ſon cheval avec violence dans leurs rangs, qu'il éclairciſſoit à coups d'épée : mais ſon cheval, percé de coups, & devenu furieux, ſe cabre, ſe renverſe, & expire ſur lui. GASTON, preſque écraſé ſous ſa chûte, dangereuſement bleſſé d'ailleurs, & environné d'ennemis, apperçoit, dans cette extrêmité, Lautrec démonté & bleſſé comme lui : *S'il faut périr*, lui dit-il, *faiſons-nous regretter.* En même temps, il porte de tous côtés des coups terribles, ſans pouvoir ſe relever, tant il eſt vivement preſſé ; » &

» oncques Roland ne feit à Roncevaux tant de » faits d'armes que le Duc de Nemours en feit là, dit l'Hiſtorien du Chevalier Bayard «. Lautrec déſeſpéré, crioit de toute ſa force aux Eſpagnols : *Arrêtez, ne le tuez point ; c'eſt le frère de votre Reine.* (Ferdinand avoit épouſé en ſecondes noces, Germaine de Foix, ſœur de GASTON). Mais des Soldats irrités par les coups qu'on leur portoit, n'entendoient point ces cris : un Eſpagnol que GASTON venoit de bleſſer, le perça d'un grand coup de pique, dont il mourut. » Depuis le menton juſques » au front, il avoit quatorze ou quinze » playes, dit l'Hiſtorien du Chevalier Bayard, » & par-là montroit bien le gentil Prince » qu'il n'avoit pas tourné le dos, ajoute-t-il «. Lautrec, couvert de bleſſures, fut auſſi laiſſé pour mort.

C'eſt ainſi que la témérité de GASTON creuſa ſon tombeau dans le champ de ſon triomphe. La prudence qui avoit préſidé à tous ſes conſeils, & dirigé ſes démarches les plus hardies, l'abandonna un inſtant dans l'ivreſſe de ſa victoire, & la fortune ſembla ſaiſir cet inſtant pour le punir de tant de ſuccès qu'il devoit moins à elle qu'à ſa valeur. On a dit de lui, qu'il avoit eu de la foudre le bruit, l'éclat & le peu de durée. Les larmes de toute la France

firent son éloge. L'armée fut consternée ; le Roi ne voulut recevoir aucune consolation : il eût soutenu, avec plus de courage, la perte de sa Couronne. Auguste & Rome avoient moins pleuré Marcellus; & les regrets éloquens de Virgile sur la mort de ce jeune Prince, s'appliquent d'eux-mêmes au Duc de Nemours, comme lui neveu de son Maître, comme lui la gloire & les délices de sa Patrie, & plus que lui la terreur de ses ennemis.

Si son siècle n'a pas produit de Virgile intéressé à immortaliser sa mémoire, le langage simple d'un Historien naïf, vaut bien peut-être les exagérations sublimes d'un Poëte flatteur : écoutons parler le Maréchal de Fleuranges, témoin du fatal accident qu'il raconte.

» Du deüil qui feust mené au camp à cause » de la mort de Monsieur de Nemours, il » n'en fault point parler; car jamais de Prince » mort n'en feust mené tel. «

Dans un autre endroit, il répète encore la même chose.

» De sa plainte, il n'en fault point parler, » car il feust plaint d'amis & d'ennemis ; & » debvez sçavoir que ledict Seigneur Roi » demena ung merveilleux deüil de la mort » de Monsieur de Nemours son nepveu, tel » qu'on ne le pouvoit appaiser. «

Mais n'écoutons point le même Fleuranges, lorſqu'il nous aſsùre qu'on avoit prédit à GASTON ſa victoire & ſa mort ; car que ne prédiſoit-on pas alors ? Au reſte, ce récit eſt accompagné de circonſtances frappantes, mais qui n'étoient pas difficiles à imaginer.

» Or, le Baron de Chimay, qui eſtoit hon-
» neſte Gentil-homme, ſe cognoiſſant les
» choſes à venir, & en avoit déjà dit beau-
» coup de véritables avant la bataille, vint
» à lui Monſieur de Nemours, & lui demanda
» en ceſte manière : Or çà, Baſtard, comment
» ira-t-il de ceſte bataille & qui la gaignera ?
» Je vous promets, ma foy, Monſieur, dit
» le Baſtard, que vous la gaignerez, mais
» vous eſtes en danger d'y demeurer ſi Dieu
» ne vous fait grace. Sur quoy reſpondit le
» Sieur de Nemours, que pour cela ne lairoit-
» il point à y aller ; & quand la bataille feuſt
» gaignée, & que les Eſpaignols à pied & à
» cheval furent mis en fuite, ledict Sieur de
» Nemours vint au Baſtard, & lui dit : Et
» puis, Maiſtre Coquart, y ſuis-je demeuré
» comme vous diſiez ? Me voicy encores.
» Adonc, lui dit le Baſtard, Monſieur, ce
» n'eſt point encore faict. Et comme il ache-
» voit ce propos, un Archer lui vint dire :
» Monſieur, voilà deux mille Eſpaignols

» qui s'en vont tous en ordre du long de la
» chauſſée ; & incontinent, ledict Sieur de-
» manda ſon habillement de teſte pour les
» ſuivre, & vint ruer ſur leſdicts Eſpaignols,
» là où feuſt enlevé des piques hors de la ſelle,
» & feuſt tué. « On trouve à peu près le même
conte & la même prédiction dans l'Hiſtoire
du Chevalier Bayard.

Le Duc de Nemours étoit un trop grand
homme, pour que les Ecrivains de ce temps-là
s'abſtinſſent de répandre ſur ſon Hiſtoire un
merveilleux qu'ils croyoient peut-être eux-
mêmes ; mais ce qui eſt véritablement mer-
veilleux, c'eſt la réunion que la Nature avoit
faite dans ce jeune Prince de toutes les per-
fections.

Tous ſes Hiſtoriens atteſtent qu'il étoit
auſſi doux avec les Officiers, auſſi affable
avec les Soldats, auſſi clément avec les
vaincus, qu'il étoit fier avec les ennemis
lorſqu'ils réſiſtoient. Les vieux Capitaines
craignoient d'abord l'orgueil & l'indocilité
que ſa jeuneſſe, ſa valeur & ſon rang ſem-
bloient pouvoir lui inſpirer ; mais il les dé-
ſabuſa par tant d'égards pour leurs conſeils,
par des déférences ſi marquées, par des éloges
ſi flatteurs de leurs ſervices, qu'il les força
de l'aimer comme un fils, lors même qu'ils

l'admiroient comme un Héros prématuré.

Brantome décrit sa pompe funèbre d'une manière assez pittoresque. » Monsieur de la » Palice, nouveau Chef, ayant pris Ravenne, » rendue par la frayeur du gain de la bataille, » se retira vers Milan, menant avec lui le » corps mort de Monsieur de Nemours, *con* » *pompa* (ce disoient les Espagnols) *mas* » *triumphante que funebre ny Christiana*....... » allant au devant de lui à chaque lieu, tout » le peuple, pour le recevoir & honorer.

» Outre plus, il y avoit du camp plus de » dix mille personnes, & la plupart à cheval, » toutes vétues de deüil, quarante enseignes » prises sur les ennemis, tant Espagnols que » du Pape, que l'on portoit devant son corps, » traînantes en terre, & son enseigne & » guidon après tout, proche de sa personne, en » démontrant que c'étoient ses drapeaux qui » avoient abattu l'orgueil des autres ; plusieurs » prisonniers alloient aussi à pied devant ledit » corps, entr'autres les plus remarquables, » Jean de Médicis, Légat du Pape, qui fut » depuis le Pape Léon, avant que l'an fût » accompli, ce qu'il n'eût jamais pensé, se » voyant en tel détroit; mais en l'emmenant » prisonnier en France, il fut recous près » Pavie & sauvé, dont il nous fit bien après » du mal.

» Après marchoit le Marquis de Pescayre, » encore jeune garçon, mais pourtant fort » estimé, & de la prise duquel on faisoit » grand cas.

» Marchoit aussi ce grand Capitaine, Dom » Pedro de Navarre, & plusieurs autres » grands prisonniers, marchans tous à mode » de triomphe des anciens Romains, fors » qu'au lieu de réjouissances & allégresses, » qui se faisoient là, se célèbroient pleurs, » regrets & gémissemens.

» Puis fut ainsi enterré dans le grand Dôme » de Milan, avec force solemnels & divins » services de toutes façons, & l'Oraison funèbre, qui exalta le trépassé jusques au tiers » Ciel, ainsi qu'il le méritoit. Voilà le superbe » & honorable enterrement que ces braves » Capitaines François firent à leur Général. » Hélas! ils le devoient ainsi faire, puisque » mieux ne pouvoient. Il mourut en » l'âge de vingt-trois ou vingt-quatre ans, » dommage pareil à celui que l'on fait de » gâter & fouler une belle herbe verte, ou » plaisante fleur au beau mois de May.

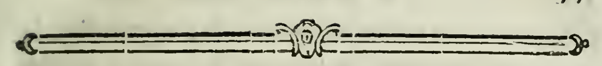
» Sa taille & ses autres qualités extérieures, dit l'Abbé du Bos, » répondoient à celles de » son cœur & de son esprit; & il fut toujours » le plus beau Gendarme de l'armée, comme » le plus brave. «

Les agrémens de la figure, joints chez lui aux avantages de la jeunesse, lui attirèrent plusieurs fois, de la part des ennemis, des railleries & des bravades, dont il se vengea par des victoires.

» Le nompareil en prouesse qui feut au » monde pour son âge, mourut en cette » cruelle bataille (de Ravenne), dit l'Historien du Chevalier Bayard. » Ce feut le gentil » Duc de Nemours, dont tant que le monde » aura durée, sera mémoire.... Il ne plut pas » à Dieu le laisser plus avant vivre. Je croy » que les neuf Preux lui avoient fait cette » requête. Car s'il eust vécu âge compétent, » les eust tous passés. «

Dans un autre endroit, (chapitre 54) il l'appelle le passe-preux de tous ceulx qui feurent deux mille ans a.

Les malheurs dont sa mort fut la source, achevèrent de mettre le comble à sa gloire. La perte de la bataille de Ravenne fut bien moins funeste aux Alliés, que la perte de ce seul homme ne le fut à la France. Privée de ce génie tutélaire, elle fut bien-tôt dépouillée de tous ses Etats d'Italie; le Milanès même lui fut enlevé, & les Suisses que Gaston seul savoit contenir, y établirent Maximilien Sforce.



ÉLOGE

DU

CHEVALIER BAYARD.

Defenſoribus iſtis,
Tempus eget.
Virg. Enéid. liv. 2.

NE déſeſpérons jamais de la Patrie; fixons nos regards ſur les Grands Hommes qu'elle a produits ; que ce ſouvenir ſoit notre conſolation & notre eſpérance dans les temps malheureux où nous pourrions dégénérer de leur vertu ; leur exemple peut tout ; il peut encore les reproduire , & la gloire ne ſe montre jamais en vain aux yeux des François.

O mes Concitoyens ! ô Diſciples & Deſcendans de ces Grands Hommes ! ne voyez-vous pas, à leur nom ſeul , l'honneur , l'antique honneur rallumer ſes flammes, & créer des reſſources, le titre de *François* prendre un caractère plus auguſte, & vous impoſer des devoirs plus ſaints ? Ne ſentez-vous pas

renaître dans votre ame élevée, agrandie, le courageux amour de l'ordre, le tendre amour de l'humanité, la paſſion pour la gloire, & l'indifférence pour les honneurs? Ne reſpirez-vous pas cette noble ardeur de ſervir l'innocence, la vertu, la beauté, la foibleſſe, la pauvreté, l'Etat avant tout, l'Etat, fût-il ingrat & injuſte? Ah! ſi le luxe empoiſonneur, la molleſſe meurtrière, la frivolité qui ſappe tout principe & détruit toute vertu, la fauſſe politeſſe, toujours ſi voiſine de la barbarie, les perfidies de l'intrigue, les baſſeſſes de l'intérêt, ſi tous ces vices des Cours pompeuſes & des Cités opulentes, ont ſouillé nos cœurs, ſi ſur-tout le vil empire de l'or nous a dégradés, que le nom des hommes vertueux ſoit pour nous ce bouclier magique, à l'aſpect duquel Renaud ſe réveille, rougit & briſe ſes fers.

La Philoſophie qui anime & dirige aujourd'hui les Lettres, veille auſſi ſur la Patrie & ſur l'humanité; le bonheur public eſt ſon objet éternel. Tandis que le ſot la craint, que le méchant la calomnie, que le peuple l'ignore, que des Grands la dédaignent, que des Rois mêmes s'en défient, elle ſert & les Rois & les Peuples; elle découvre les principes de corruption & de mort que l'Etat

renferme dans ſon ſein ; elle lui montre & ſes dangers & ſes reſſources; elle appelle l'éloquence au ſecours des mœurs expirantes ; elle appelle nos Ancêtres au ſecours de nos Contemporains. Voyez tous les Corps littéraires reſſuſciter à l'envi les grands noms & les grandes actions. De tant d'éloges prodigués aux morts illuſtres, de tant de voix qui s'élèvent en faveur du mérite qui n'eſt plus, ſe forme une voix unique & univerſelle, qui nous crie ſans ceſſe : » François, voilà ce » que vous étiez ; voilà ce qu'il faut que vous » redeveniez, ſi vous craignez votre ruine ! «

Parmi les Modèles dont notre foibleſſe peut avoir beſoin, je ne ſais s'il en fut jamais de plus parfait que ce Pierre du Terrail, ſi connu ſous le nom du *Chevalier Bayard.* Sa vie entière n'eſt qu'une ſuite d'exploits incroyables & d'actions généreuſes, non moins incroyables peut-être aujourd'hui. Si tant d'héroïſme a droit d'étonner notre ſiècle; ſi ce ſiècle a le droit malheureux d'être incrédule ſur la vertu, qu'il reſpecte au moins le témoignage de l'Hiſtoire ; qu'il ne juge point du paſſé par le préſent, & qu'au lieu de rabaiſſer la grandeur de nos aïeux juſqu'à notre foibleſſe, il cherche à élever juſqu'à eux leurs deſcendans.

Toujours vainqueur dans les tournois, dans les combats ſinguliers, hardi dans les coups de main, ſavant dans les expéditions plus importantes, Bayard fut le plus grand des Guerriers. Doux, ſimple, modeſte dans la ſociété, Amant délicat, Ami ſincère, franc Chevalier, pieux, humain, libéral, il fut le meilleur des hommes. La bienfaiſance qui embellit & anima toutes ſes vertus, joint un intérêt touchant à l'éclat impoſant de ſa gloire. Célébrons & cette gloire, & ſur-tout cette bienfaiſance. Défenſeur de la Patrie, Conſolateur de l'humanité, voilà les deux points de vue principaux ſous leſquels nous allons conſidérer Bayard.

PREMIERE PARTIE.

Valeur & talens militaires du Chevalier Bayard.

ROIS, Miniſtres qui commandez la guerre, la vengeance du Roi des Rois vous apprendra un jour quel étoit le prix de ce ſang des hommes *que vous répandiez ſur la terre comme l'eau!* Le devoir des Sujets eſt d'obéir ſans vous juger, de vous défendre lors même

que vous attaquez injuſtement, & de mourir pour vos caprices. Ce qui fait votre crime, fait ainſi leur gloire, & les victimes ſont illuſtres autant que l'oppreſſeur du genre humain eſt odieux. Le ſang des du Terrails coula toujours pour la Patrie. Avant la réunion du Dauphiné à la France, ils mouroient pour les Dauphins de Viennois leurs Maîtres; ils moururent depuis pour nos Rois. Le triſaïeul de Bayard fut tué ſous les yeux du Roi Jean à cette funeſte bataille de Poitiers, ſon biſaïeul à la bataille d'Azincourt, ſon aïeul à celle de Montlhéry; les du Terrails ne ſurvivoient point aux déſaſtres de la France, quand ils pouvoient obtenir la mort. Leur fils malheureux ne put l'obtenir. Privé pour toujours de l'uſage des bras par les bleſſures qu'il avoit reçues à Guinegaſte, il conſuma ſa vie dans les langueurs de l'infirmité, dans la douleur d'être inutile pour avoir trop bien ſervi: le Ciel le conſola; il fut père de Bayard.

Le jour arrive où ce père reſpectable aſſemble ſa famille, non pour décider du ſort de ſes enfans, ſelon le tyrannique abus que la vanité, la mode & l'intérêt ont introduit parmi nous; mais pour conſulter ces mêmes enfans ſur l'emploi que la Nature & leur

inclination les invitent à faire des talens qu'une éducation ſimple & chrétienne a cultivés en eux. » Mon père, dit à du Terrail, l'aîné de ſes quatre fils, » permettez que je » vous conſacre mes jours; & puiſſe la terre » qui m'a vu naître, me voir mourir en vous » ſervant! Mon père, s'écria Bayard, à peine âgé de treize ans, » permettez que je vous » imite, & que je ſerve ma Patrie «. Le père treſſaille de joie; il ſe jette dans les bras de Bayard: » Oui, mon fils, ſois plus heureux » que moi, remplis la carrière d'où le ſort » m'a chaſſé. Ma vie n'eſt qu'une longue » mort; on ne vit qu'en ſervant l'Etat. Je » vois ſur ton viſage tous les traits des Héros » de ma race; je lis dans tes yeux leur valeur; » je te remets leur gloire; je n'ai pu l'égaler, » mon fils, il faut que tu l'effaces. Le bruit » de tes exploits, en parvenant juſqu'à ton » père, pourra ſeul lui faire ſentir qu'il vivoit » encore «...... Bayard! ton cœur entendit ce vœu d'un Chevalier, d'un Citoyen & d'un père; ton cœur va le remplir; des armes ont paru, Achille s'eſt déclaré; la foibleſſe de l'enfance, ſon inexpérience, rien ne l'arrête; l'adreſſe & l'audace ſuppléent à tout. Le voilà qui s'eſſaye en maître aux exercices périlleux de la guerre & de la Chevalerie, à la vue de

ſa famille enchantée, éperdue, qui va le perdre, qui le regrette & qui l'admire. Sa mère, appelée à ce ſpectacle par le bruit des applaudiſſemens, le regarde du haut d'une tour, avec une joie timide, & ſe renferme pour pleurer avec une douleur tendre. Pleure, mère aimable, femme intéreſſante, pleure, obéis à la Nature, tu ne reverras plus ce fils que la gloire arrache de tes bras; il n'eſt plus à toi; il eſt à la Patrie : mais la Renommée prendra ſoin de t'en entretenir & de te conſoler; l'éclat de ſes triomphes viendra ſouvent embellir ta retraite; tu ſeras fière d'avoir donné ce fils à l'Etat; tu béniras ce moment amer où il ſe ſépare de toi! Achève, conſomme ce douloureux ſacrifice!.... C'en eſt fait, ſes ſoins ont tout préparé; ſa tendreſſe a pourvu à tous les beſoins de ſon fils, avec ces détails dont le cœur d'une mère a ſeul le ſecret; elle lui a tendu les bras pour la dernière fois; elle a verſé ſur lui les dernières larmes, en s'efforçant de les retenir. L'humanité, la piété, la vertu ont parlé par ſa bouche, & dépoſé leurs plus ſaintes leçons dans ce jeune cœur déſormais livré à lui-même; l'enfant attendri a juré de les ſuivre : c'eſt un ſerment de Bayard, il ne ſera point violé.

Déjà cet enfant ſublime a triomphé dans tous les tournois, avant l'âge d'y entrer: déjà, au jugement des *Dames* charmées & de ſes Rivaux étonnés, il a remporté le prix de tous ces jeux guerriers, aliment néceſſaire de la valeur, dans un temps où cette valeur étoit la juſte confiance d'un brave homme dans une force & une adreſſe conſtamment exercées. Mais des jeux plus terribles appellent ſon courage; l'Italie conjurée attend Charles VIII à Fornoue, pour lui fermer le chemin de la
6 Juillet France, & le ſéparer de ſes Sujets; dix mille
1495. François, dont le Roi eſt en danger, écraſent à Fornoue les forces réunies de l'Italie entière. Charles VIII, parmi ces braves qui l'entouroient dans les batailles, & qui le ſauvèrent à Fornoue, diſtingue ſur-tout Bayard, qui, démonté deux fois & toujours triomphant, vient dépoſer à ſes pieds une enſeigne ennemie. Bayard avoit alors dix-neuf ans.

Louis XII règne, Milan eſt ſon patrimoine; Naples eſt celui de ſa Couronne; les Sforces ont uſurpé Milan; la Maiſon d'Aragon diſpute Naples: laiſſons les droits ou les prétentions des Rois, ſongeons aux ſervices des Sujets. Quel eſt ce jeune téméraire que la victoire égare & enivre? Il n'entend plus la
1500. voix de ſes Chefs qui le rappellent; il pourſuit ſeul

ſeul un eſcadron ennemi juſqu'aux portes de Milan ; il voit ces portes s'ouvrir pour recevoir les vaincus ; & loin de s'arrêter, il entre avec eux, en les renverſant, & croit toucher au moment de porter à ſon nouveau Maître, au lieu d'une Enſeigne, la Couronne Ducale. Bayard ſeul, à vingt-quatre ans, eſt capable d'une telle faute. O diſcipline antique ! ô loix utiles & ſévères de la ſubordination ! il vous prévient ; il ſe condamne, quand la Chevalerie l'abſout, quand l'ennemi l'admire, quand Ludovic Sforce, prêt à tomber d'un trône ébranlé par de tels Héros, & mal ſoutenu par des mains peu fidèles, s'écrie en gémiſſant : » Heureux l'Etat & le » Prince qui ont de pareils excès à réprimer ! «

Arrêtons-nous ici à conſidérer l'aſcendant de la vertu, &, s'il eſt permis de s'exprimer ainſi, l'heureuſe contagion de l'enthouſiaſme. Ce lâche Ludovic, l'empoiſonneur de ſes proches & de ſes Maîtres, odieux à ſa Nation par ſes crimes, mépriſable à l'Europe par ſa baſſeſſe, veut voir cet homme ſingulier, qui a penſé prendre ſeul ſa capitale, & qu'une armée entière a eu peine à réduire. Le Héros paroît devant le Tyran ; ſes diſcours répondent ſi noblement à ſon action ; il parle de ſon Maître avec tant de fierté, de lui-même avec

tant de modeſtie ; ſon audace décente & reſpectueuſe joint avec tant d'éclat la dignité d'un Sage à la vigueur d'un Chevalier, que l'ame féroce de Ludovic en fut frappée ; il conçut enfin les plaiſirs ſublimes de l'honneur, & s'élevant juſqu'au modèle qui lui étoit préſenté, il oſe rendre à ſon priſonnier ſa liberté, ſes armes, parce qu'il le juge le plus formidable de ſes ennemis : il mérita du moins une fois l'eſtime & la reconnoiſſance de Bayard.

Bayard eſt libre ; il vole aux combats ; mais inſtruit par la faute unique & illuſtre qu'il a eu le bonheur de commettre, il ſaura modérer, par la prudence & la diſcipline, les écarts fougueux de la Chevalerie. Ses exploits, mieux concertés, feront plus utiles, & n'en feront pas moins étonnans ; ils conſerveront plus que jamais ce caractère magique, cette empreinte du merveilleux que la Fable peut-être n'eût oſé leur donner. Tantôt ce nouvel Horatius Coclès défendra ſeul contre deux cents Eſpagnols, un pont ſur le Gariglian, & ſauvera l'armée Françoiſe. Tantôt avec trente-ſix hommes d'armes, il arrêtera au pont de Pavie l'armée entière des Suiſſes. Tantôt dans un combat plus inégal que celui d'un autre Horace contre les Cu-

riaces, on le verra ſeul avec le courageux d'Oroſe, ſoutenir pendant quatre heures, en champ clos, les efforts de treize Chevaliers choiſis. Tantôt foible, mourant, conſumé par la fièvre, ſes amis le verront, avec effroi, deſcendre dans la lice contre le plus robuſte & le plus vaillant Chevalier de l'Eſpagne, l'ingrat Sotomaïore, qui, pour prix des égards les plus généreux, a voulu le diffamer: Bayard combat pour ſon honneur; Sotomaïore tombe ſous ſes coups. S'il combat pour l'amitié, il eſt plus redoutable encore: les Suiſſes ont tué le brave Conti ſon ami; Achille court venger Patrocle; le lendemain, ſa douleur a immolé cinq cents de leurs Soldats aux manes de Conti.

Ses innombrables combats ſont autant de triomphes du petit nombre ſur la multitude, de la valeur & de la conduite ſur la force. Murs de Barlette & de Monervine; rives du Gariglian & de l'Eridan; barrières de Padoue; rochers de la Navarre; plaines de l'Artois, vous vîtes tour à tour ces expéditions rapides & ſavantes, ces ſuccès toujours inattendus & toujours préparés, ces prodiges d'intelligence & d'activité qui étonnent les amis & déconcertent les ennemis. Le temps a emporté les intérêts & les haines; la gloire de Bayard

eſt immortelle ; ces lieux s'énorgueilliſſent encore de ſa mémoire ; ſes exploits y ſemblent gravés à chaque pas ; Bayard y reſpire. Ici coula ſon ſang, digne prix de la victoire : là ſes Soldats ne purent ſuffire à conduire ſes Priſonniers ; ces remparts, il les eſcalada le premier ; ces forts, il les emporta preſque ſeul. Ici un Capitaine Albanois, digne du nom de Scanderberg, tomba dans ſes mains victorieuſes : là, ce Père des Fidèles, toujours armé contre ſes enfans, ce Pontife conquérant, qui préféra toujours le glaive de Saint Paul aux clefs de Saint Pierre, le Tyran de l'Italie, l'implacable ennemi de ſon bienfaiteur Louis XII, Jules II, ſurpris par une marche habile, ne pouvoit échapper à Bayard, ſi les élémens n'euſſent conſpiré contre le projet de ce Héros. Avec quel plaiſir tous les bons François auroient vu Jules II préſenté à Louis XII par le Chevalier Bayard ! On croit voir encore l'impétueux Pontife, frémiſſant de colère & de terreur, ſortir de ſa litière, lever lui-même le pont, fermer de ſa main tremblante les portes d'un château (1)

(1) » S'il euſt autant demeuré qu'on mectroit à dire un » *Pater Noſter*, il étoit croqué, dit l'Hiſtorien du Chevalier Bayard «. Un brouillard épais, & une neige

où il se renferme à la hâte, & où il respire à peine. Ici l'inconstant Henri VIII, menacé du même danger, saisi de la même frayeur, se repentit du caprice qui l'avoit engagé à porter la guerre en France, & rendit graces aux ordres timides qui retinrent le bras de Bayard (1). Là, Bayard lui-même tombe presque écrasé sous son cheval mourant : déjà les Espagnols l'entourent : *Non, non*, s'écrient les François éperdus, *on n'emmenera pas ainsi la fleur de la Chevalerie.* Ils arrachent leur ami, leur modèle, à l'Espagnol désespéré, qui apprend alors quel prisonnier il vient de perdre (2). Là encore, les Vénitiens, (car les variations de la Politique donnent aux François toute l'Europe à combattre, ou successivement, ou tout-à-la-fois,) les Vénitiens conduits par le redoutable Manfron,

---

abondante, qui faisoient qu'on ne pouvoit se voir à quatre pas, sauvèrent le Pape en cette occasion.

(1) Ce fut en 1513, entre Calais & Thérouenne, peu de temps avant la bataille de Guinegaste, dite *des Eperons.* Bayard vouloit attaquer Henri VIII, & espéroit le faire prisonnier ; mais le Seigneur de Piennes, qui commandoit dans le pays, l'en empêcha, en alléguant des ordres contraires de la Cour.

(2) C'étoit au passage du Gariglian, dans le Royaume de Naples, vers l'an 1504.

faisissent deux fois Bayard; deux fois ils sont forcés de lâcher leur proie, & Bayard bat trois fois Manfron en deux jours (1).

O! si le succès général répondoit à ces succès particuliers; si les talens des Chefs égaloient l'ardeur des Chevaliers; si ces Chefs, tous braves, n'étoient pas tous imprudens, divisés & malheureux; si les perfidies du Cabinet n'avoient pas, sur les opérations militaires, une influence si puissante & si funeste: ô! si le destin de la France étoit entre les mains de Bayard! du moins la gloire & les exploits de ce Guerrier la soutiennent & la consolent dans ses disgraces. Mais, demanderez-vous, quelles récompenses, quels honneurs on la vit prodiguer à son Héros? Des honneurs, vous répondra la généreuse Chevalerie: qu'en a-t-il besoin? » C'est quand » l'honneur n'est plus, qu'on accumule les » honneurs; c'est l'orgueil qui s'empresse de » les obtenir, pour se dispenser de les mé- » riter «. Louis XII n'est point ingrat; mais Bayard est modeste. Le Roi lui offre une Compagnie de mille hommes d'infanterie; écoutez, Guerriers de nos jours, & Cour-

(1) C'étoit dans les environs de Vérone, en 1509, dans le cours de la guerre qu'entraîna la Ligue de Cambray.

tiſans de tous les ſiècles, écoutez la réponſe de Bayard : » *Modérez vos faveurs, Sire, & » meſurez-les au talent. Cinq cents hommes ſont » une aſſez forte charge pour un Capitaine qui » veut faire ſon devoir* «. O ! le plus grand des hommes ! l'honneur de te récompenſer n'eſt pas même au pouvoir des Rois ; ta récompenſe eſt dans ton ame & dans ta renommée.

Je vois enfin Bayard ſervir ſous un Chef digne de lui commander ; c'eſt ce *foudre de l'Italie, cet Achille François*, cet invincible Gaſton, qui brilla & paſſa comme un éclair. Ils n'ont tous deux qu'une ame & qu'une volonté : Bayard admire, avec tranſport, dans Gaſton, le génie qui, à vingt ans, ſubjugue tout ; Gaſton conſulte, avec reſpect, dans Bayard, une expérience déjà conſommée à trente-ſix ans ; ils volent enſemble à des 1511.
victoires certaines ; ils percent l'Italie en un 1512.
moment ; ils paſſent à travers des armées : fleuves, montagnes, fortereſſes, rien ne les arrête ; l'ennemi les trouve par-tout ; Bologne eſt délivré à la vue des Romains & des Eſpagnols ; Baglion & ſes Vénitiens ſont précipités dans l'Adige ; Breſſe eſt forcée..... O douleur ! à cet aſſaut fatal, Bayard eſt frappé d'un coup que l'on croit mortel : cet amour des François, qui l'arracha trois fois

aux Eſpagnols & aux Vénitiens, ce même amour, devenu déſeſpoir, va le venger ſur les Breſſans. *Enfans, vengeons la mort de ce brave Chevalier.* C'eſt avec ce cri terrible que Gaſton fait de tous ſes Soldats autant de Bayards. Vengez-le, braves amis de ce Héros, mais ne le pleurez pas ; Bayard vous eſt rendu ; je le vois triompher avec vous dans les champs de Ravenne. . . . . O larmes nouvelles & plus amères encore ! victoire plus funeſte au vainqueur par la perte d'un ſeul homme, que la défaite ne l'eſt au vaincu par la ruine d'une armée ! Arrête, ô Gaſton ! arrête, ton triomphe eſt complet ; laiſſe au moins à ces fiers Eſpagnols l'honneur d'une belle retraite ! Il croit les voir emporter avec eux une partie de ſa victoire ; il s'élance ſeul au milieu de ce bataillon, comme autrefois Bayard étoit entré dans Milan : hélas ! c'étoit au même âge, à l'âge de l'imprudence. Dieu varie à ſon gré les deſtinées mortelles : Bayard n'avoit pas même perdu la liberté ; Gaſton perd la vie. Bayard rencontre ce même bataillon, marchant dans le même ordre, & il reſpecte ſa marche. O ! s'il ſavoit que ſon ami, que ſon Général vient de périr dans ces rangs ! Ciel ! ô Ciel ! ne diſſipez point ſon heureuſe ignorance, & qu'une même témérité

ne prive pas à la fois la France de ſes deux appuis !

Parlerai-je de cette bataille, ou plutôt de cette retraite de Thérouenne, qui parut une fuite, & où Bayard fut preſque le ſeul qui combattit? Bayard ne ſait point fuir ; il aimera mieux être priſonnier..... Non, il ne 1513.
le fut point ; il avoit reçu le premier la foi du Chevalier, auquel il donna la ſienne; & l'Empereur, & Henri VIII, nos ennemis, prononcèrent qu'il étoit libre.

Louis XII n'eſt plus, mais la Chevalerie règne avec plus d'éclat encore ſous le nom de François I. Toujours Naples & Milan occupent l'ambition des François, & les viciſſitudes du ſort dans le Milanès exercent particulièrement leur valeur. Des prodiges ouvrent le nouveau règne ; il faut pénétrer en Italie; tous les paſſages ſont fermés; partout des barrières inébranlables ſont poſées; la vigilance Italienne a commis à la fidélité Helvétique la garde des Alpes, & rit en paix de la folie d'un jeune Roi qui va ſe briſer contre ce mur de fer. Tandis que l'inſolente 1515.
ſécurité paſſe ſi aiſément juſqu'au mépris & à l'outrage, les François ſe frayent, en ſilence, à travers des détours inconnus, une route

pénible & nouvelle ; c'eſt la marche d'Annibal avec tous ſes travaux & tous ſes périls, mais avec tous ſes ſuccès. Ils ſont en Italie, & les ennemis qui les attendent, ſont derrière eux. *Les François en Italie ! ils ont donc volé pardeſſus les montagnes*, s'écrie Proſper Colonne, le plus ſage, le plus expérimenté des Capitaines de l'Europe. Tandis qu'il s'étonne & qu'il doute, Bayard & ſes Compagnons ont forcé Villefranche. Colonne ſurpris à table, à midi, ſans qu'aucune intelligence, aucune trahiſon ait préparé ſa perte & excuſé ſa honte, prend tout ce qu'il voit pour un ſonge, & ſe conſole en diſant : *la prudence peut prévenir les efforts humains ; mais qui peut prévenir les miracles ?*

Bayard veille à tout, eſt préſent à tout par des eſpions sûrs, ou par lui-même ; il eſt l'œil de l'armée, comme il en eſt le bras ; ſes avis dirigent les opérations de François I, & de cet illuſtre Connétable, ſi utile & ſi funeſte à la France. Un jeune Roi, paſſionné pour la gloire, s'élevoit au deſſus de la gloire même, en la ſacrifiant à l'humanité ; on le force de vaincre à Marignan. Marignan ! journée mémorable, qui répandit tant d'éclat ſur le règne d'ailleurs malheureux de François I,

mais journée horrible, marquée par la plus profonde plaie qu'un Prêtre ſanguinaire (1) ait faite au genre humain; *combat de Géans*, auprès duquel tous les combats n'étoient, ſelon l'expreſſion du vieil & vaillant Trivulce, que *des jeux d'enfans.* L'aſtre du jour, l'aſtre de la nuit ont prêté tour-à-tour & dérobé leur lumière à ce vaſte carnage; le jour renaît, l'acharnement continue, & la deſtruction recommence. Le Ciel eſt juſte; les Suiſes ſont punis, & Scheïner humilié. Mais ſi vous demandez lequel des Chevaliers Françcis contribua le plus à cette victoire, c'eſt aux Héros à juger les Héros; c'eſt aux Rois à connoître leurs Sujets. François I donne à Bayard le prix de la valeur, en recevant de lui l'Ordre de la Chevalerie, après l'avoir mérité Voilà les honneurs dignes de tous les deux; & c'eſt ainſi que François I devoit réconpenſer Bayard.

Il le récompenſe encore, en lui confiant la garde difficile de ſes frontières ataquées par Charles-Quint. Une armée fornidable aſſiége Mezières; tous les François avoient déſeſpéré de cette place. Armes, vivres, Soldats, remparts, tout y manquoit; mais 1521.

(1) Matthieu Scheïner, Evêque de Sion, & Cardinal.

Bayard y étoit. » Je voudrois qu'il y eût » dans la place deux mille Soldats de plus, » & que Bayard n'y fût pas «, disoit un des Chefs Espagnols (1), qui savoit estimer son ennemi Bayard est sommé de se rendre : on sait sa réponse.

» *Avant que j'abandonne une place que* » *mon Maître a bien voulu confier à ma foi,* » *j'aurai formé des corps entassés de ses en-* » *nemis le seul pont par où il me soit permis* » *d'en sortir* «.

Cependant sa foible garnison s'ébranle & s'effraye; deux compagnies ont fui par les brèches, ou se sont précipitées dans les fossés : Bayard rassemble le peu de Soldats qui lui restent, & les Habitans, dont la valeur le seconda si bien dans cette occasion : » Mes » amis, leur dit-il, nous sommes trop heu- » reux d'être délivrés de ces lâches qui gê- » noient notre valeur, & qui cependant par- » tageoient nos lauriers «. Il repousse les assauts, il fait des sorties; l'activité multiplie ses Soldats, la bonne conduite les ménage; des stratagêmes adroits portent la discorde & la guerre parmi les assiégeans, qui oublient

(1) Dom Pedro de Paz; mais ce mot fut dit dans une autre occasion.

de combattre les François pour ſe déchirer eux-mêmes : déjà, par ſes ſoins, les deux partis ennemis ſont aux mains ; il fond ſur eux, & les écraſe tous les deux : on vit enfin une place dépourvue de tout, & démantelée, réduire, après deux mois de réſiſtance, à une fuite honteuſe, toutes les forces de l'Eſpagne & des Pays-Bas. Voilà ce que peut un ſeul homme.

Voici maintenant ce que peut une femme. Les paſſions ont troublé la Cour de François I, & le contre-coup de ces agitations ſe fait ſentir dans le Milanès. Bourbon n'eſt plus 1523.
François ; il a outragé l'Amour ; l'Amour 1524.
déſeſpéré s'eſt vengé avec baſſeſſe : ce Héros, dépouillé de ſes biens, du prix de ſes exploits, des droits de ſa dignité, a verſé des larmes, qui vont coûter bien du ſang à la France. L'Empereur lui a tendu les bras, lui a promis ſa ſœur & un Royaume, & lui a donné du moins les occaſions de ſe venger. Cet invincible Bourbon, le jaloux, mais ſublime Peſcaire, ſont à la tête des troupes Impériales ; un Favori (1) eſt à la tête de l'armée Françoiſe.

Bayard ſert l'Etat ſous ce Favori ; on ne le

---

(1) L'Amiral de Bonnivet.

confulte plus ; on lui commande : il parle, & n'eſt pas écouté. Après bien des malheurs, tous cauſés par des fautes, tous prédits par Bayard, & ſouvent réparés par lui, l'imprudent Bonnivet lui ordonne d'aller, avec un foible détachement, occuper un poſte inutile aux François, trop voiſin des ennemis pour n'être pas attaqué, trop éloigné du camp de Bonnivet pour être ſecouru. Bayard s'étonne, répréſente, & obéit. Il eſt défait : mais combien les plus belles victoires ſont peut-être au deſſous d'une telle défaite ! Tant de bleſſures reçues dans tant de combats, s'étoient ouvertes & envenimées ; la fièvre le dévoroit : mais tant que Bayard reſpire, eſt-il rien qui puiſſe l'empêcher de faire ſon devoir ? Il eſt à cheval ; il combat dans les ténèbres ; il dirige & couvre une retraite ſavante ; les hommes ſont conſervés ; le bagage ſeul eſt perdu. C'eſt dans cette journée peut-être que l'œil du Connoiſſeur iroit chercher Bayard tout entier.

Le ſincère Bayard connoît peu le ſoupçon ; mais ce profond mépris qu'un Héros a toujours pour les Courtiſans, & qui a perdu plus d'un Héros, perſuade à Bayard que Bonnivet a voulu lui attirer cet affront : Bayard, qui, malgré les égaremens ſi com-

muns de la Chevalerie, n'a jamais combattu que les ennemis de l'Etat, eſt prêt à combattre Bonnivet comme ennemi de l'Etat; mais il jugea plus juſte & plus noble de mourir pour cet Etat qu'il croyoit trahi.

Bonnivet a tout perdu; il fuit du Milanès; des rivières l'arrêtent; Bourbon le pourſuit, Bourbon qui brûle d'immoler le Complice & le Favori de ſa Perſécutrice (1); il l'atteint aux bords de la Seſſia; ſa fureur s'anime à l'aſpect de ſa proie: Bonnivet frappé, ne peut plus ni commander, ni combattre; il appelle Bayard: *Je vous remets le ſort de l'armée; vous ſeul pouvez la ſauver, s'il en eſt temps encore.— Il eſt bien tard*, répond le Chevalier, *mais mon ame eſt à Dieu, ma vie à l'Etat: oui, je ſauverai l'armée aux dépens de mes jours; je vous rends graces; je vous pardonne; je vais mourir.* Il tient parole; Bonnivet & l'armée échappent à Bourbon; mais Bayard, frappé d'une de ces machines cruelles dont il avoit toujours mépriſé l'uſage, & qui, par la main d'un lâche à couvert, lancent au loin une mort inévitable ſur le brave qui s'expoſe, Bayard va expirer.... Retenons nos larmes; ne nous attendriſſons point ſur la mort d'un

(1) La Ducheſſe d'Angoulême.

Héros; c'est lui qui nous le défend; c'est lui qui console ses ennemis mêmes, gémissans autour de lui : Pescaire l'admire; Bourbon le plaint.... ou plutôt il l'envie; & c'est Bayard qui plaint Bourbon. » Pleurez sur vous-» même, lui dit-il, pleurez sur vos affreux » triomphes, vainqueur malheureux de vos » Concitoyens ! Pourquoi pleurer sur moi ? » Ma vie fut innocente, ma mort est glo-» rieuse, & vous êtes trop grand pour n'en » pas être jaloux «. Bourbon ! c'est ton arrêt que prononce un Héros mourant. Les foiblesses du Roi, les fureurs de sa mère, les perfidies de du Prat, les intrigues de Bonnivet sembloient t'excuser : c'est la vie, c'est la mort de Bayard qui te condamnent. Compare ta carrière & la sienne : tu n'es qu'un Guerrier illustre; Bayard seul fut un grand homme.

SECONDE PARTIE.

Bienfaisance & vertus sociales de Bayard.

Si la bienfaisance ne peut réparer tous les maux que la valeur est si souvent forcée de faire, qu'elle console au moins quelquefois la malheureuse humanité; qu'elle s'unisse à la valeur

valeur même, & qu'elle y préſide. C'eſt de leur réunion que ſe forma autrefois cet eſprit de Chevalerie, erreur ſublime, dont tous les ſiècles ne ſont pas dignes, & à laquelle nous avons dû Bayard. L'honneur étoit le principe du courage, l'amour étoit l'ame de la bienfaiſance. Pour plaire à la beauté vertueuſe, il falloit vaincre les ennemis de l'Etat ; mais il falloit ſur-tout les conſoler, & faire du bien aux hommes ; il falloit conquérir tous les cœurs pour toucher le ſien. La veuve & l'orphelin protégés, le pauvre ſervi avec reſpect, tous les malheureux ſoulagés, le genre humain délivré de la violence & de l'oppreſſion, portoient aux pieds d'une femme attendrie le nom de ſon Amant à travers les bénédictions de l'Amour, les cris de l'admiration, & les larmes délicieuſes de la reconnoiſſance ; elle s'applaudiſſoit alors de l'hommage de ſon Chevalier ; elle étoit fière de l'aimer ; elle l'avouoit avec orgueil à l'Univers. O mœurs héroïques & ſaintes ! temps que les femmes regretteront toujours, que les hommes doivent regretter ! temps où ce fanatiſme ſacré enivroit des foux reſpectables, où le ſouvenir ſeul d'une femme étoit pour ſon Amant *le regard de l'Etre ſuprême*, où un mot de ſa bouche étoit le prix de mille exploits, où ce

sexe règnoit bien plus sur l'imagination qui embellit tout, que sur les sens qui flétrissent tout ! Tel fut le pur & noble amour dont le Chevalier Bayard brûla pour la Dame de Fluxas, & dont son mari fut le premier confident. Ce fut au nom de cette femme héroïque & tendre que Bayard triompha dans les tournois & dans les batailles ; mais ce fut elle sur-tout qui nourrit dans son cœur ces douces vertus que la Nature y avoit mises pour la consolation du genre humain. O infortunés ! ô portion vénérable de l'humanité ! jamais vous ne vîtes Bayard détourner de vos douleurs des yeux indifférens ; il cherchoit vos maux pour les guérir, & vos larmes pour les sécher ; sa fortune, son bras, son crédit, tout fut à vous ; les fruits de ses travaux distribués aux Soldats ; son foible patrimoine prodigué aux indigens, le rendoient toujours heureux, en le laissant toujours pauvre ; sa bienfaisance étoit aussi industrieuse à créer des ressoutces, que la cupidité l'est à forger des calamités. Il est pauvre, mais jamais la misère ne paroîtra devant lui sans être soulagée. Que dis-je ? le besoin fier & timide, qui, dans les ténèbres, se nourrit de privations courageuses, ne pourra ni échapper aux recherches actives de son zèle, ni se refuser

à la généreuſe délicateſſe de ſes dons déguiſés ; il y met tant d'art & preſque tant d'artifice, ſes prétextes ſont ſi plauſibles, ſes détours ſi ingénieux, que le malheureux qu'il oblige pourroit douter du bienfait, & prétendre lui-même à la reconnoiſſance.

Il eſt une eſpèce d'infortunés trop odieux pour être plaints; ce ſont les Grands & les Princes, que les paſſions agitent & entraînent dans les excès ; leur épargner la honte du crime, & les tortures du remords, c'eſt les ſervir auſſi utilement que les victimes qu'on dérobe à leur fureur. Jules II veut perdre l'un par l'autre, Louis XII, & le Duc de Ferrare ; il propoſe au Duc de trahir les François, & lui montre tous les tréſors de l'Egliſe ouverts : le Duc de Ferrare s'indigne ; il croit être juſte en tournant la trahiſon contre le traître, & en trafiquant de la vie du Pape avec l'Emiſſaire même que ce Pontife employoit pour le corrompre. Il parle confuſément à Bayard de ce complot : *Dans huit jours*, lui dit-il myſtérieuſement, *Jules II ne vivra plus.* — *Vous avez donc parlé à Dieu !* s'écrie Bayard, qui ne pénètre rien. *Vous avez donc parlé à Dieu !* Que j'aime cette heureuſe impuiſſance de concevoir le crime ! Voilà Bayard. Depuis trente ans, il marche à travers les attentats

de la Politique, & il n'en a pas même l'idée. Le Duc s'explique, & Bayard eſt forcé de l'entendre. » Prince, au nom de l'honneur & » de l'amitié, répond-il, livrez-moi tout-à-» l'heure le ſcélérat inſolent qui vous oſe » propoſer de telles horreurs, & je vous ré-» ponds qu'il n'empoiſonnera jamais per-» ſonne «. Telle fut la réponſe de Bayard. Le Duc s'étonne, ouvre les yeux, & reconnoît enfin combien la haine & la vengeance ſont des guides infidèles.

Le crime eſt trop affreux pour ſéduire; c'eſt le vice qui eſt à craindre; il a quelquefois tant d'attraits! Bayard! ta vertu même eſt en danger; l'avarice ou la misère t'a vendu l'innocence & la beauté; te voilà ſeul avec elles; jamais tu ne combattis d'ennemis ſi redoutables : la victime ſe jette aux pieds de celui qu'elle croit ſon Tyran; ſon viſage eſt baigné de larmes; le déſeſpoir étincelle dans ſes yeux, l'honneur rougit ſur ſon front, & tout lui prête de nouveaux charmes. » Vous » voyez, lui dit-elle, les effets de l'indigence; » c'eſt ma mère qui m'a conduite ici; je ne » l'accuſe pas, je la plains; rendez-lui la vie, » & donnez-moi la mort; que j'emporte du » moins ma vertu au tombeau; ce ſeul bien » me reſte encore : ſi la ſituation où je parois

» devant vous, dépofe contre moi ; fi vous
» n'en croyez point ma douleur, croyez-en
» l'amour : j'aime, je fuis aimée : hélas ! c'eft
» un malheur de plus dans la pauvreté «. —
» O ma fille, s'écrie Bayard éperdu, c'eft à
» moi de rougir devant vous ; mais du moins
» connoiffez l'afyle où le Ciel adreffe votre
» vertu ; je fuis Bayard. Peut-être ce nom a
» droit de rafsûrer l'innocence «. Il la met
fous la garde d'une de fes parentes ; il va
chercher lui-même & la mère & l'Amant.
» Madame, dit-il à la mère, après quelques
reproches juftes & tendres, » le Ciel nous a
» fauvés, mais Bayard ne vous eût jamais
» pardonné, fi vous l'euffiez rendu coupable.
» Mes enfans, dit-il aux jeunes Amans,
» comptez avec votre père. Qu'en coûteroit-
» il pour faire votre bonheur ? Quelle dot
» exigeriez-vous « ? La pauvreté honnête eft
modérée dans les vœux qu'elle ofe former ;
c'eft l'opulence qui eft toujours avide & tou-
jours infatiable. Pleins de joie & d'amour,
ils ont bégayé leur defir naïf & leur timide
efpérance. Bayard fourit : » Mes enfans, leur
dit-il, c'eft donc affez pour vous ? eh bien !
ce n'eft point affez pour votre père «. Il
double la fomme, & les unit. Heureux époux !
quiconque a aimé, conçoit aifément votre

ivreſſe ; mais, croyez-moi, Bayard, en ce moment, eſt encore plus heureux que vous.

Il goûta ſouvent ce bonheur fait pour lui. Tardieu, ſon Lieutenant, envoyé pour le ſeconder dans une expédition dont Bayard eut ſeul tout le péril & tout l'honneur, réclamoit ſa part d'un butin immenſe que Bayard avoit fait dans cette occaſion. Celui-ci ſoutient ſes droits ; le Conſeil de guerre juge en ſa faveur ; mais l'armée diſoit tout bas : *Nous ne reconnoiſſons plus le généreux Bayard.* Ce n'eſt pas tout. Le Vainqueur étale, avec un éclat inſultant, ſon triomphe & ſes tréſors aux yeux de ſon Lieutenant affligé ; il paroît prendre un plaiſir inhumain à irriter les regrets de Tardieu, & l'armée diſoit : » *Nous ne reconnoiſſons plus le modeſte* » *Bayard* «. Tardieu gémit en voyant de près toute la fortune qui lui échappe. » *Hélas!* dit-il avec amertume, » *j'aurois été riche toute* » *ma vie.* — Nous le ferons donc tous deux, s'écrie Bayard en l'embraſſant ; » cette fortune que vous diſputiez à votre ſupérieur, » recevez-là de votre ami «. Il lui donne la moitié de la ſomme ; il diſtribue l'autre aux Soldats. Tardieu pleure à ſes pieds de joie & de tendreſſe, & l'armée reconnoît Bayard.

Tel étoit ce Héros avec ſes amis & ſes

concitoyens : il étoit le même avec les ennemis ; il n'en connoiſſoit plus dès que les armes étoient poſées. A ce terrible aſſaut de Breſſe, il eſt porté mourant & vainqueur dans une maiſon qui s'attendoit à toutes les horreurs du pillage : deux jeunes filles, malheureuſement belles, s'étoient cachées pour éviter la brutalité du Soldat ; leur père s'étoit enfermé dans un Monaſtère ; leur mère tremblante n'eſpéroit rien de ces précautions. Le droit affreux de la guerre les mettoit, avec tous leurs biens, au pouvoir du vainqueur. Bayard raſſemble autour de ſon lit tous ces infortunés ; il les raſsûre, les conſole, les garantit de péril & d'inſulte ; ſes vertus prennent leur aſcendant naturel ; cette famille eſt devenue la ſienne ; elle s'empreſſe d'égayer & d'accélérer, par des ſoins reconnoiſſans, ſa longue & pénible convaleſcence. Le jour de ſon départ arrive ; c'eſt un jour de douleur ; mais ce ſeroit un jour de déſolation & de ruine, ſi le vainqueur étoit un autre que Bayard. Moitié crainte, moitié confiance, la mère vient lui rappeler tous les bienfaits dont il a comblé cette maiſon ennemie, & lui montre l'eſpérance que ſa bonté a fait naître. » Nous ne pouvons nous acquitter, » dit-elle, tout eſt à vous, & nous ne vous

» offririons que vos propres biens : mais le
» généreux Bayard connoît-il le droit de la
» force, & n'aimera-t-il pas mieux tenir de
» notre amour une foible portion de ces
» mêmes biens, que de devoir le tout à la
» violence «? En parlant ainsi, elle présentoit
sa rançon d'une main tremblante. » Combien
» y a-t-il dans cette bourse, demande Bayard
avec un sourire où cette femme effrayée ne
vit plus que le fier dédain d'un vainqueur
ordinaire. » Nous nous sommes, dit-elle,
» proportionnés à notre fortune plus qu'à
» vos droits & à vos services; mais vous êtes
» Vainqueur, vous êtes Maître, vous êtes
» plus, vous êtes Bienfaiteur, ordonnez. —
» Oui, Madame, j'exige un bien plus pré-
» cieux ; c'est votre amitié. Gardez vos tré-
» sors ; connoissez mes devoirs & mes sen-
» timens : c'est moi qui, avec tout l'or de la
» terre, ne pourrois jamais payer vos soins
» obligeans ; c'est moi qui donnerois pour
» vous une vie que je vous dois peut-être.
» Ne voyez en moi que votre Chevalier &
» votre ami, si vous daignez l'avouer. —
» Ah ! vous voilà, s'écrie cette femme trans-
» portée d'admiration ; quelle étoit mon
» erreur ! c'étoit votre générosité seule que
» je devois craindre «. Elle insiste; elle exige

que ſon préſent ſoit reçu, du moins comme un gage de cette amitié que Bayard lui promet & lui demande. — » Vous le voulez, » Madame, eh bien ! je l'accepte, & j'en » diſpoſe ; Bayard vous devra aujourd'hui » l'honneur de doter la vertu & la beauté «. Il donne mille ducats à chacune des filles. Il reſtoit cinq cents ducats. » Madame, vos » malheureux Concitoyens ont beaucoup » ſouffert ; tandis que vous me ſauviez la » vie, mon nom ſervoit à leurs déſaſtres ; on » croyoit me venger en les accablant : j'allois » partir ſans rien réparer ; c'eſt à vous encore » que je dois le pouvoir de les ſoulager ; » leurs maux & leurs beſoins vous ſont con- » nus, daignez vous charger de leur diſtribuer » en mon nom vos bienfaits «. Le cri de l'attendriſſement, les larmes de l'admiration ſont leur ſeule réponſe. Bayard va partir, les larmes redoublent : » Du moins, diſent en ſanglotant les deux jeunes filles, » notre Libé- » rateur ne refuſera pas ces petits ouvrages » de nos mains (1). — Les refuſer ! jamais

---

(1) » L'un eſtoit deux jolis & mignons bracelets, faicts » de beaulx cheveulx de fil d'or & d'argent, tant propre- » ment que merveilles. L'autre eſtoit une bourſe ſur ſatin » cramoiſy ouvrée moult ſubtilement. . . . . . & pour plus

» je ne m'en féparerai. Ornez-en vous-même » votre Chevalier, & confervez fon fou- » venir «. Voilà les adieux de cet ennemi ; il part, & le deuil de la mort femble avoir couvert cette maifon. Va, Chevalier fublime, Héros de l'humanité, exemple néceffaire au monde, va défarmer tous les bras & attendrir tous les cœurs ; étends par-tout l'empire de la bienfaifance ; venge ton Maître de tous fes ennemis, en les rendant bons & heureux. Pourquoi faut-il que ton pouvoir ait connu des bornes ? Ah ! fi le Ciel eût voulu le bonheur du monde, c'eft fur le trône qu'il t'auroit placé.

Vains fouhaits ! regrets frivoles ! il eût donc fallu encore le rendre immortel, comme fes vertus, ou tranfmettre fon ame à tous fes fucceffeurs...... Mais elle exifte cette ame ; elle refpire toute entière dans ce tableau qu'une main fidelle en a tracé, dans ce livre (1) où la vertu eft fi naïve & fi aimable, dans ce livre qui eft auffi un bienfait pour l'humanité.

» les honorer, fe feict meƈtre les bracelets au bras, & la » bourfe meit en fa manche, les affeurant que tant qu'ils » dureroient les porteroit pour l'amour d'elles.

(1) La vie du Chevalier Bayard, écrite par fon Secrétaire.

C'eſt le Bréviaire du Guerrier, du Citoyen, de l'homme. L'Elève de Mars, dans ce berceau de l'honneur, dans cette école du courage & du talent, où il s'exerce aux combats, & s'anime à la gloire, fait de ce livre utile les délices de ſon enfance & la règle de ſa vie entière. Le vieux Soldat le relit en pleurant dans cet aſyle ſacré, port tranquille des Héros bleſſés, que Louis XIV & Louvois n'auroient point eu la gloire de leur ouvrir, ſi Bayard eût été Roi ou Miniſtre; par-tout le Sage en nourrit ſon cœur, & s'y pénètre du plaiſir de faire le bien; l'homme juſte & tendre vit avec Bayard, & devient meilleur encore.

François! tous vos devoirs ſont écrits dans ſon Hiſtoire. Bayard vous contemple des demeures éternelles : malheur à vous ſi vous contriſtez ſes regards, & ſi ſon exemple eſt ſtérile pour vous!



GASTON

ET

BAYARD,

TRAGÉDIE,

Par M. DE BELLOY, Citoyen de Calais;

Représentée, pour la première fois, par les Comédiens Français ordinaires du Roi, le 24 Avril 1771 :

SUIVIE DE NOTES HISTORIQUES.

Nota. Nous suivons l'édition de 1771, & nous aurons soin de marquer les principales variantes.

Manibus dabo Lilia plenis. . . . .
His ſaltem accumulem donis, & fungar inani
Munere.

Virgile.



PRÉFACE.

LA Nation aime qu'on lui retrace ſes Grands-Hommes : & j'ai éprouvé que la douce ſatisfaction dont elle eſt pénétrée en voyant leurs portraits, la rend moins difficile ſur les talens du Peintre. L'accueil ſans exemple dont elle a honoré le Siége de Calais, m'a impoſé la loi de conſacrer mes travaux à un genre adopté avec une prédilection ſi marquée. Mais je puis dire qu'on m'a fait un devoir du premier de mes plaiſirs. Quel ſerait mon bonheur, ſi l'amour de la Patrie, cette paſſion ſublime, qui a donné tant de Héros à la France, pouvait élever aſſez mon ame pour leur donner un Poëte digne de les célébrer !

Objet moral de cette Tragédie.

Après avoir tracé, dans les actions & les ſentimens d'Euſtache de Saint-Pierre, les devoirs généraux du Citoyen, j'offre ici à nos jeunes Militaires leurs modèles particuliers, dans deux Héros que j'eſſaye de faire revivre ſur la Scène, & qu'il ſerait bien glorieux de faire revivre dans nos Camps.

Gaſton de Foix, Duc de Nemours, neveu

de Louis XII, était né Général, comme Homère était né Poëte. Il fut un Guerrier consommé dès qu'il entra dans la carrière. Il moissonna plus de lauriers en deux campagnes, que de très-grands Généraux n'en ont cueilli pendant le cours d'une longue vie. Sa jeunesse, ses vertus, ses talens & ses graces en avaient fait l'Idole de la Nation. On le surnomma l'*Achille Français*, parce qu'il était, comme le Héros Grec, *le plus beau & le plus brave Guerrier de l'Armée.* Quel modèle attachant qu'un jeune Prince, dans sa vingt-deuxième année, possédant toutes les qualités des vieux Capitaines, & à qui on n'a jamais pu rien reprocher dans toute sa vie, que l'excès de courage qui la lui a fait perdre !

Bayard, surnommé l'Hercule de la France, combattait sous le jeune Gaston; &, quoique fameux par de longs services, il ne dédaignait pas d'obéir à un Général, dont il comptait les talens plutôt que les années. Bayard qui, né pour commander, n'eut jamais de commandement qu'à Ferrare & à Mézières, est un exemple capable d'imposer à tant de Guerriers du second rang, à qui l'obéissance paraît un fardeau honteux. Puissent la franchise, le désintéressement, la bravoure in-

croyable

croyable, l'ame ſimple & ſublime du Chevalier *ſans peur & ſans reproche*, faire aimer nos anciennes mœurs, & en ramener quelques traces !

Afin que tous les Ordres du Militaire trouvent dans cette Tragédie des objets intéreſſans pour eux, j'y fais paraître un ſimple Soldat, qui n'eſt pas cependant un Perſonnage épiſodique ; car il forme le nœud & le dénouement de la Pièce. Je ſouhaite que nos braves Grenadiers reconnaiſſent en lui leur ame héroïque. Il a des remords qui ne ſont pas faits pour eux, mais que j'ai vus dans le Pays étranger au fond du cœur de tous nos Soldats expatriés. Je n'en ai pas rencontré un ſeul, qui ne pleurât ſon erreur & ſa folie. Tous s'étaient imaginé que la fortune les attendait hors de leur Pays ; tous y avaient trouvé le malheur. Eſſuyer en Allemagne les duretés aviliſſantes d'un ſervice incompatible avec la nobleſſe du Génie Français ; languir en Hollande dans la misère qu'une politique adroite y fait ſouffrir à nos Déſerteurs, afin de les contraindre à s'engager pour Batavia : voilà quelle eſt la perſpective de nos Soldats qui renoncent à leur Patrie. La légèreté Françaiſe devrait bien être corrigée par le châtiment qu'elle reçoit chez les

Réfléxions ſur les Déſerteurs.

Nations Etrangères ; qui, loin de profiter d'une inconſtance à laquelle elles doivent tant de Soldats, ſemblent être les premières à venger la France de l'infidélité de ſes Enfans. Il y a peu de jours où l'on n'entende parler dans les Villes Pruſſiennes, de quelque Soldat Français que le déſeſpoir a réduit à ſe ſervir de ſes armes pour ſe donner la mort.

Je n'ai point placé mon Déſerteur dans cette affreuſe ſituation : je ne lui ai donné que le ſentiment qui les déſole tous, ce ſouvenir perſécuteur, ce regret continuel du lieu de ſa naiſſance ; ſupplice que l'on ne connaît qu'au moment où on l'endure. C'eſt lorſqu'on ne voit plus ſa Patrie, qu'on ſent toute la force de ces nœuds intérieurs qui nous attachent à elle malgré nous : comme on ne ſent tout le prix de la ſanté, que dans l'inſtant où on l'a perdue.

Sujet Hiſtorique.

Quant au plan que j'ai ſuivi pour la conduite de mon ſujet, je rappellerai d'abord ce que Racine a dit en parlant de Mithridate : *Il n'y a guère d'actions éclatantes dans la vie de ce Prince, qui n'aient trouvé place dans ma Tragédie :* & je dirai la même choſe de Bayard. J'ai fondu, en quelque ſorte, toute l'hiſtoire de ce Héros dans l'évènement de la Conſpiration de Breſſe, qui eſt la ſeule époque de

ſa vie, capable de ſoutenir un intérêt Dramatique. On verra, dans mes notes, le détail de tous les faits, que j'ai ſouvent dénaturés pour les plier aux règles du Théâtre.

Les exploits de Gaſton ayant tous été raſſemblés dans un court eſpace de tems, j'ai eu moins de peine à les réunir dans ma Tragédie. Je me ſuis beaucoup ſervi d'un morceau d'hiſtoire excellent, ouvrage de la jeuneſſe de M. Gaillard, qui nous a donné depuis cette belle Vie de François I, également eſtimée des Savans, des Philoſophes & des Gens de goût. Le morceau détaché ſur Gaſton de Foix eſt très-court, mais plein de feu, d'énergie & de tableaux frappans. L'Auteur ſemble, par la rapidité de ſon ſtyle, exprimer celle des exploits de ſon Héros.

On me demandera peut-être pourquoi j'ai pris deux Héros à la fois? Je répondrai d'abord; liſez la Pièce, & voyez s'ils ſe nuiſent l'un à l'autre, ſi l'intérêt eſt trop partagé, s'il eſt affaibli; & alors vous me condamnerez. Je demanderai enſuite à mon tour, s'il n'y a pas deux Héros dans beaucoup de Tragédies? Si dans celle de Cinna, par exemple, Auguſte n'eſt pas autant le Héros de la Pièce que Cinna? Si Corneille ayant intitulé ſa Pièce tantôt Cinna, tantôt Auguſte,



aurait mal fait de l'intituler tout d'un coup Auguſte & Cinna? D'ailleurs, mon titre eſt ſuffiſamment juſtifié depuis que nous nous ſommes accoutumés à imiter les Anciens, en ceſſant de nous aſſujettir à donner toujours à une Pièce le nom d'un ſeul Perſonnage. *Atrée & Thyeſte*, *Rhadamiſte & Zénobie*, *Octave & le jeune Pompée*, *les Frères Ennemis*, *les Scythes*, &c. Voilà aſſez d'autorités.

Le fond de l'intrigue de ma Tragédie, eſt la Conjuration de Breſſe, qui eut pour Chef le Comte Avogare, & dont l'objet était de perdre entièrement l'Armée Françaiſe. Breſſe, l'une des plus grandes villes d'Italie, était ſur les derrières de cette Armée: Avogare fit ſoulever les Habitans, & introduiſit dans la Ville l'Armée Vénitienne, qui, par ce moyen, enfermait de toutes parts les Français, attaqués en tête par les Romains & les Eſpagnols. J'ai cru devoir ſuppoſer au Comte Avogare un motif de vengeance plus fort & plus vraiſemblable à nos yeux, que celui qui le porta réellement à cette cruelle trahiſon. Un Italien que les Français protégeaient, avait inſulté le fils d'Avogare; j'ai feint que ce fils avait été tué par les Français mêmes, & que ſa mort anéantiſſait ſa Maiſon. On ſait combien les Seigneurs Italiens ſont

jaloux de leur nom ; on ſait d'ailleurs que, dans ce ſiècle, ils usèrent entr'eux, & plus encore envers la Nation Françaiſe, d'un raffinement de perfidie & de cruauté, qui nous fait croire, aujourd'hui même, que la vengeance eſt plus ingénieuſe & plus implacable en Italie que dans tous les autres climats de l'Europe. La candeur Françaiſe était toujours trompée, & dédaignait ſouvent de punir. La force, qui ſe croit sûre de vaincre, pardonne la ruſe à la faibleſſe.

J'ai donné au Comte Avogare un Complice que j'ai intéreſſé à l'action, à-peu-près comme Omar dans Mahomet, & non pas un de ces froids Confidens inconnus aux Grecs, & dont Paris commence à ſe laſſer. Les deux Traîtres contraſtent avec les deux Héros. On verra d'ailleurs, dans le cinquième Acte, que le ſecond Conſpirateur m'était abſolument néceſſaire. Je me ſuis permis de prêter à ces deux fourbes pluſieurs traits de noirceur & de ſcélérateſſe, que j'ai empruntés de quelques autres Conſpirations, & ſingulièrement l'horrible projet de la Conſpiration des Poudres : projet dont le ſuccès devait paraître d'autant plus infaillible en 1512, que c'était le moment de l'invention de la Mine, & que les Français ignoraient encore ce ſecret in-

fernal. J'avoue que ces deux Aſſaſſins ſont des lâches : mais Néron eſt-il brave, quand il empoiſonne ſon frère ? Et Mahomet, quand il fait égorger un vieillard par un enfant ? Ce n'eſt pas dans le pays du Stylet, que j'ai dû changer des Aſſaſſins en Héros.

Nouveautés dans le ſujet.

Quoique les ſujets de Conſpirations ſoient un peu uſés au Théâtre, j'eſpère qu'on trouvera celui-ci traité d'une manière aſſez nouvelle. Les deux Scènes du Comte Avogare avec ſa fille, ſont les ſeules dont le fond puiſſe avoir quelque reſſemblance avec des Scènes connues : mais je les crois abſolument neuves par les détails, ſur-tout celle du quatrième Acte, dans laquelle, ſi je ne me trompe, les paſſions ſont plus véhémentes que dans tout le reſte de la Pièce. D'un autre côté, comme l'objet des Conjurés était de détruire une Armée entière, leur plan exigeait des moyens tout différens de ceux qu'on a vus juſqu'à préſent ſur notre Théâtre; & il favoriſait les détails militaires que le ſujet m'offrait d'ailleurs.

L'expoſition même de ma Tragédie devait être d'une forme nouvelle : car, pour placer le Spectateur dans le cours de l'action que j'allais lui développer, il était indiſpenſable de mettre ſous ſes yeux un tableau politique

de l'Europe, & un court expofé du fujet de la guerre que la France foutenait en Italie. Mais, pour que ce détail ne fût pas froid, j'ai voulu en faire une partie de l'action même. La Scène où le Duc d'Urbin entreprend de gagner Bayard, offre, dans les propofitions du Duc, & dans les réponfes du Chevalier, l'explication des intérêts des Princes, & la peinture de leurs caractères. Cet artifice n'a pas déplu.

Mon cinquième Acte eft entièrement dans le goût des Grecs. Le Vieillard que j'y fais paraître pour la première fois, mais qui a agi pendant toute la Pièce, reffemble beaucoup au Berger de l'Œdipe de Sophocle. De même, le Spectacle que j'ai ofé hafarder en repréfentant, durant un Acte entier, Bayard étendu fur une efpèce de lit, eft imité de la Phèdre d'Euripide. Je n'aurais pas eu la hardieffe de concevoir feulement ce projet, dans le tems où notre Théâtre était couvert de Spectateurs : mais aujourd'hui, nous fommes libres de donner à la répréfentation toute la vérité de la Tragédie antique, & de la nature. Mon audace a été heureufe; & il n'eft pas permis à un Auteur d'être timide, quand il eft fecondé par les fublimes talens de M. Le Kain.

Genre de cette Tragédie.

Le genre de cette Tragédie eſt le genre Héroïque, ſi divinement traité par Corneille, & dont on trouve chez les Anciens plus d'exemples qu'on ne le croit communément. Il eſt vrai que, chez les Anciens, l'admiration eſt toujours ſi fortement excitée qu'elle va juſqu'aux larmes : elle eſt d'ailleurs toujours accompagnée & ſuivie des grands mouvemens de la terreur. On a reproché à Corneille de s'être trop ſouvent contenté d'inſpirer à l'ame une admiration tranquille ; mais cela ne lui eſt jamais arrivé dans ſes bonnes Pièces : il y a toujours porté ce ſentiment juſqu'à l'enthouſiaſme ; & il a ſu, mieux encore que les Anciens, arracher ces larmes ſublimes, les plus délicieuſes que l'Homme puiſſe répandre. Je n'excuſerai pas ſi facilement ce grand Poëte, d'avoir mêlé à l'admiration une terreur trop faible ; de n'avoir point placé ſes Héros, Nicomède, par exemple, & Sertorius (1),

(1) Cette critique nous paraît plus juſte à l'égard de *Sertorius*, qu'à l'égard de *Nicomède*, quoique Sertorius périſſe, & que Nicomède triomphe. Perpenna, qui finit par aſſaſſiner Sertorius, n'y eſt pas aſſez déterminé dans le cours de la Pièce, pour que Sertorius paraiſſe dans un danger preſſant. Mais peut-on dire que Nicomède ne ſoit point en danger dans une Cour où la haine des Romains le pourſuit ; où Flaminius, leur Ambaſſadeur, qui a réduit

dans un péril aſſez imminent, aſſez préſent aux yeux du Spectateur, pour produire cet

---

Annibal à s'empoiſonner, brûle de joindre le Diſciple au Maître ; où la Marâtre de Nicomède, Arſinoë, qui gouverne Pruſias, cherche tous les moyens de perdre Nicomède, pour qu'Attale ſon fils ſuccède à tous les Etats de Pruſias; où Nicomède vient demander juſtice contre cette même Arſinoë, qui a voulu le faire aſſaſſiner ; où il n'a de juſtice à attendre que de Pruſias, eſclave d'Arſinoë, jaloux d'ailleurs de la gloire de Nicomède, & qui ne peut ni ne veut en être l'appui ; où, pour irriter encore plus la haine d'Arſinoë, Nicomède eſt le Rival d'Attale ; où le crédit d'Arſinoë fait condamner Nicomède comme Calomniateur ; où enfin ce Héros, livré à Flaminius, alloit être conduit à Rome, ſi Attale, par une généroſité aſſez ſingulière, n'eût aſſaſſiné le Capitaine des Gardes de Pruſias, pour faire échapper Nicomède ? La frayeur que montre Laodice dès la première ſcène, en voyant paraître Nicomède, le conſeil qu'elle lui donne de retourner à l'armée, montrent aſſez le danger de Nicomède : l'idée de ce danger s'accroît encore par la réponſe qu'il lui fait, & qui annonce que ſes jours ne ſont pas moins menacés à l'armée, où il eſt entouré d'aſſaſſins payés par Arſinoë. Si cependant l'idée de ce danger de Nicomède n'eſt pas toujours bien forte, c'eſt la faute de l'expreſſion trop ſouvent ironique ou familière dans cette Pièce.

Au reſte, M. de Belloy, qui s'étoit cru d'abord de l'Ecole de Racine, paroît ſe reconnoître ici pour être de celle de Corneille : en effet, dans le projet qu'il paroiſſoit avoir formé de traiter, par préférence, des ſujets François, & d'illuſtrer au Théâtre l'Hiſtoire de France, comme Cor-

intérêt vif que la Tragédie exige. Mais Corneille nous dédommage par tant de beautés merveilleuſes, dont les Grecs auraient été jaloux, qu'il *a bien acquis le droit d'avoir quelque faibleſſe.*

Pour moi, qui ſuis loin d'avoir ſes droits & ſes reſſources, j'ai ſenti combien il m'était néceſſaire d'employer le grand reſſort de la terreur pour ſoutenir l'intérêt, & je l'ai portée auſſi loin qu'il m'a été poſſible, dans mes trois derniers Actes. La Scène où les deux Traîtres attendent l'évènement du duel, pour fondre ſur le Vainqueur & l'aſſaſſiner : celle où Euphémie voit ſon Père prêt à immoler ſon Amant, & enſuite l'Amant prêt à immoler

---

neille y avoit principalement illuſtré l'Hiſtoire Romaine, Corneille devenoit naturellement ſon modèle; mais il l'étoit déjà depuis long-temps pour l'élévation des ſentimens, pour l'abondance & l'énergie des penſées; il l'étoit auſſi pour une certaine incorrection générale de ſtyle : mais le caractère & le principe de cette incorrection étoient bien différens chez ces deux Auteurs; chez Corneille, c'étoit de la négligence ; chez M. de Belloy, c'étoit de la recherche; l'un ne ſe donnoit pas toujours la peine néceſſaire pour bien écrire ; l'autre vouloit dire trop de choſes à la fois, les dire trop bien & trop fortement : le ſtyle de l'un étoit trop peu ſoigné; celui de l'autre étoit pénible. Mais qu'ils ſont beaux l'un & l'autre quand ils le ſont, & qu'ils le ſont ſouvent ! *Note de l'Editeur.*

le Père : enfin la Scène du cinquième Acte, où l'on attend le ſignal de la mort de Gaſton, pour égorger, aux yeux du Spectateur, Bayard déja bleſſé & ſans défenſe, me paraiſſent des momens de terreur, tels que les Athéniens les deſiraient, & tels que les Français les deſirent aujourd'hui.

J'ajouterai encore qu'il me ſemble que la terreur eſt le ſeul ſentiment théâtral qui ſe ſoutienne à côté de l'admiration. La pitié eſt trop douce & trop faible : elle ne pénètre dans l'ame que par degrés & avec quelques préparations : or ces préparations ſont néceſſairement froides à côté d'un ſentiment auſſi chaud que l'admiration qui pleure ; au lieu que la terreur peut frapper ſubitement un coup imprévu, qui ne manque jamais ſon effet quand il eſt violent. Voilà pourquoi, mon ſujet pouvant ſe prêter également à la pitié ou à la terreur, j'ai préféré la dernière après les Scènes d'Héroïſme.

A l'égard des détails militaires, j'avais à peindre un ſiége, un aſſaut, une bataille, l'invention de la mine, ſur-tout la ſavante marche que Gaſton fit de Bologne à Breſſe, & qui paſſe encore pour un prodige : voilà ſans doute un champ vaſte & brillant pour la Poéſie. Je ſais que beaucoup de gens

Détails militaires.

condamnent dans une Tragédie toutes les richeſſes de détail : je ſais qu'ils appellent Epique tout ce qui n'eſt que Poétique, & même tout ce qui n'eſt qu'un ornement oratoire indiſpenſable pour exprimer noblement une choſe dont le nom propre ſerait déſagréable. Mais quand on lit Alzire, Œdipe, Mithridate, les Horaces, Pompée, &c; quand on voit que Sophocle a mieux décrit, dans ſon Electre, la courſe des Chars aux Jeux Delphiques, que Pindare lui-même ne l'a peinte dans ſes Odes; quand on trouve dans les Argiennes & les Phéniciennes d'Euripide, des deſcriptions de campemens, de batailles & de ſiéges, égales aux deſcriptions d'Homère; quand on obſerve que la Tragédie des Sept Chefs devant Thèbes, eſt le plus fidèle monument par lequel nous connaiſſions la manière dont les anciens Grecs aſſiégeaient des places : on oſe imiter le délire de tous ces grands Auteurs, *cum talibus viris inſanire*; & on laiſſe la prétendue ſageſſe à ceux qui n'ont pas la force d'être inſenſés (1).

---

(1) On voit avec peine dans cette Préface ſavante & ingénieuſe, que le mécontentement a quelquefois nui à la modeſtie, & que l'Auteur eſt trop bleſſé des critiques qu'on a pu faire des morceaux Epiques du *Siége de Calais*, qui

Gabrielle de Vergy a prouvé (1), par la différence du plan & du ſtyle, que je tâche de traiter & d'écrire mes Pièces ſelon la différence des ſujets. Une Tragédie dont l'intrigue eſt purement amoureuſe, veut un autre ton qu'une Tragédie du genre Héroïque. Le ſtyle de Zaïre eût été trop faible pour Brutus, & celui d'Athalie trop fort pour Andromaque. Mais vous trouverez dans cette Andromaque même, dans Bajazet, dans Mérope, beaucoup de ces morceaux que l'on veut nommer Epiques, & auxquels nos nouveaux Docteurs ne font grace que par un excès de généroſité. Réfléxions ſur le ſtyle Tragiqué.

Si les deſcriptions qu'exige le ſujet de Gaſton & Bayard, ne nuiſent pas aux Scènes de paſſion & de ſentiment ; ſi même on peut remarquer une différence de couleur dans ceux de mes tableaux qui paraîtraient devoir ſe reſſembler ; ſi, par exemple, le récit du combat de Bayard exprime par ſa rapidité

---

malheureuſement ſont trop inférieurs aux grands modèles qu'il cite en cet endroit. *Note de l'Editeur.*

(1) *Gaſton & Bayard* avoit paru avant *Gabrielle de Vergy* ; mais *Gabrielle de Vergy* avoit paru avant la ſeconde édition de *Gaſton & Bayard* que nous ſuivons ici. *Note de l'Editeur.*

la fougue impétueuſe d'un Soldat; ſi le récit de la victoire de Gaſton peint, avec plus de gravité, la conduite plus tranquille d'un Général; ſi enfin j'ai évité la monotonie fatigante qu'on veut introduire dans notre verſification dramatique; les Lecteurs judicieux ne m'en feront pas un crime.

Je dis la monotonie; car, pour peu que les dogmes modernes continuent à prévaloir ſur les anciens exemples, notre ſtyle Tragique n'aura bientôt qu'une ſeule couleur : il perdra ſur-tout l'harmonie, qui ne peut ſe ſoutenir ſans la variété. Un Auteur Tragique qui, ſachant Racine par cœur, en relirait tous les jours quelques pages, l'étudierait, le méditerait, décompoſerait ſes vers, chercherait à pénétrer, à approfondir tous les ſecrets de ce grand Poëte, ſerait étonné, confondu de voir à chaque pas combien nous nous appauvriſſons, combien nous avons retranché à la liberté hardie des expreſſions du Virgile Français, à la prodigieuſe diverſité de ſes tours, à la multitude de ſes heureuſes figures qu'on prend aujourd'hui pour des incorrections, & qui ſont les principales ſources de l'énergie, de la grace & de la richeſſe de la Langue. L'ignorance, ſous le nom de fineſſe & de délicateſſe, répand chaque jour les chicanes les

plus abſurdes. Il faudrait ramener aux premiers élémens la plupart de nos Faiſeurs de Critiques ; il faudrait avoir ſans ceſſe à la main les *Tropes* de du Marſais, pour apprendre à ces Docteurs ce que c'eſt qu'une Synecdoque, une Métonymie : *grands mots, que Pradon croit des termes de Chymie :* il faudrait, pour réfuter ces Pédans, paraître Pédant ſoi-même. Ne vaut-il pas mieux avoir raiſon & ſe taire ?

Finiſſons par un objet plus intéreſſant. Parlons des avantages que préſentent au Public & aux Auteurs les Sujets tirés de notre Hiſtoire. On a voulu me dégoûter de ce genre, en me diſant qu'il ne pouvait être agréable qu'à la France. J'ai demandé d'abord ſi les Sujets Athéniens n'avaient plû qu'à Athènes. Mais enſuite ma propre expérience m'a convaincu que notre Hiſtoire, tenant à celle des Nations voiſines, les intéreſſait plus que toutes les Fables de la Grèce. Les Etrangers ont daigné m'applaudir d'avoir puiſé dans cette nouvelle ſource, ſi féconde en leçons & en exemples propres à toute l'Europe moderne. Et en effet, il n'y a guère d'Etats aujourd'hui à qui des hommes tels qu'Euſtache de Saint-Pierre & Bayard ne fuſſent plus néceſſaires, que des Oreſtes & des Philoctètes.

Avantages des Sujets Français.

J'avais, dans la Préface du Siége de Calais, invité avec instance ceux qui cultivent le grand Art Dramatique, à se saisir du riche fonds de notre Histoire, trop négligé jusqu'à ce jour. Cependant, depuis cinq années, personne n'a mis sur la Scène un Sujet vraiment Français. Et j'en conclus que les discours qui m'avaient été tenus pour me détourner de cette route, ont été répétés à mes Confrères, & les ont persuadés. Je crois ne pouvoir mieux les détromper, & en même temps les encourager à suivre mes exhortations, qu'en mettant sous leurs yeux la Lettre qu'un Prince Etranger a daigné m'écrire dans le tems du siége de Calais. Puisque je la publie si loin de sa date, je ne puis plus être soupçonné d'avoir pour objet la vanité de jouir des éloges outrés que cette Lettre me prodigue. Ceux qui me connaissent seront bien sûrs que c'est malgré ces éloges que je la fais imprimer, & parce qu'elle peut exciter des Génies plus heureux à obtenir des louanges plus justes; sur-tout enfin parce qu'elle rend à la Nation Française un hommage, qui atteste la haute opinion que l'Europe a encore de nous, en dépit de nos Détracteurs.

» Il n'y a point de Patrie, Monsieur, qui » m'ait touché en votre faveur. J'ai jugé votre

» Siége

» Siége de Calais en Etranger, & en homme
» peu accoutumé à admirer, depuis quelque
» tems, parce qu'on ne fait presque plus rien
» d'admirable. MM..... ont été témoins de
» l'effet qu'a produit sur moi l'effort d'une
» belle ame & de talens bien supérieurs. *Il*
» *s'est fait sentir dans les pays même où l'on ne*
» *sent rien.* Vous êtes le Poëte de votre
» Nation & de l'Honneur. Je veux qu'on
» lise de vos beaux vers avant d'aller au
» combat : *Si j'avais l'honneur d'y mener des*
» *Français*, je vous demanderais des Hymnes.
» Vous souvenez-vous de cette corde qu'on
» touchait en pareille occasion chez les
» Grecs, & de ce que produisaient le mode
» Lydien & le mode Phrygien ? La Poésie
» n'a-t-elle pas autant de pouvoir sur l'ame
» que la Musique ? *Continuez, Monsieur, à*
» *faire valoir les beaux traits de votre Nation*
» *magnanime ; les autres s'en ressentiront.* Je
» suis las de faire des Héros à coups de
» bâton. Vous me parlez de Bayard ; donnez-
» nous au plus vîte ce bon Chevalier. Je serai
» le vôtre dans tous les tems «.

Il me paraît difficile, après cette Lettre & après les traductions du Siége de Calais, de faire croire encore que les Tragédies tirées de l'Histoire de France sont indifférentes aux

Etrangers (1). Ainſi, j'oſe me flatter que nos jeunes Poëtes rendront déſormais plus de juſtice aux Héros de leur Patrie. Quant à la Nation en général, ces ſeuls mots, *ſi j'avais l'honneur de mener des Français au combat*, ſont un témoignage précieux & éclatant de ce que nous ſommes encore aux yeux des autres Peuples. On cherche depuis quelque tems, à tromper la Nation ſur cet article; on s'efforce de la dégrader, de la diſcréditer à ſes propres yeux. Non, je ne puis retenir mon indignation, lorſque je vois qu'en nous annonçant une décadence univerſelle, on va nous y conduire, puiſqu'on nous enlève l'eſtime de nous-mêmes, le dernier aliment des vertus. Ne ſoyons pas les dupes d'un petit nombre d'ames avilies, qui ont intérêt, qui ont beſoin de perſuader que leur corruption

(1) Je puis donner une nouvelle preuve du goût que les Etrangers ont pour ce genre. Un grand Roi, célèbre par ſes vertus & par ſon amour pour les Lettres, n'a point dédaigné, (lorſqu'il n'était encore qu'héritier du Trône,) de repréſenter avec ſa Famille & ſes Courtiſans, la Tragédie de Gaſton. Il n'a point cru s'abaiſſer en rempliſſant lui-même le rôle de Bayard.

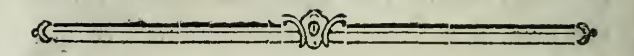
Ainſi la Gloire encore occupe ſes loiſirs;
Il ſait être Héros juſques dans ſes plaiſirs.

eſt générale ; ce ſont des lâches que la honte de leur état rend calomniateurs, & qui veulent

Groſſir, pour ſe ſauver, le nombre des coupables.

Racine.





PERSONNAGES.

GASTON DE FOIX, Duc de Nemours, Vice-Roi de Milan.

ROVÈRE, DUC D'URBIN, Neveu du Pape Jules II.

LE DUC D'ALTÉMORE, Napolitain.

LE COMTE AVOGARE, Seigneur Bressan.

EUPHÉMIE, Fille du Comte Avogare.

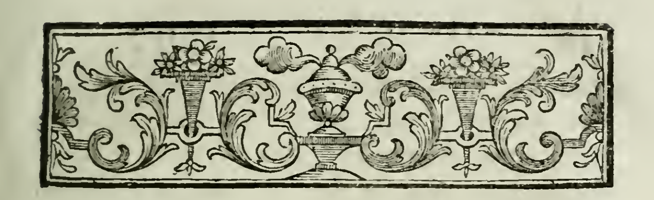
LE CHEVALIER BAYARD.

D'ALÈGRE.

UN VIEILLARD.

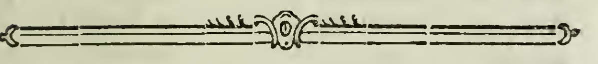
Suite de Chevaliers & de Soldats Français & Italiens.

La Scène est dans la Citadelle de Bresse.



GASTON ET BAYARD,

TRAGÉDIE.



ACTE PREMIER.

Le Théâtre repréſente une Galerie de l'Arſenal de la Citadelle de Breſſe. On y voit des Drapeaux, des Arquebuſes, des Canons démontés, des piles de Boulets, & tout l'appareil de la Guerre.

SCÈNE PREMIÈRE.

AVOGARE, BAYARD, *ſuite de Français.*

(Bayard donne, en entrant, ſon Bouclier & ſa Lance à ſon Ecuyer.)

AVOGARE.

Du Camp Vénitien les foudres impuiſſans
Vont en vain ſeconder les efforts des Breſſans;

Nous bravons déſormais une Ville rebelle;
Vous êtes avec nous, les dangers ſont pour elle;
Votre ſeule préſence affermit ce rempart;
On ne prend plus un Fort où commande Bayard.
Voyez ſur tous ces fronts la confiance empreinte,
L'allégreſſe en mon ame a remplacé la crainte.
Moi qui ſuis né Breſſan, mais dont le cœur Français
A votre Prince, à vous, s'eſt donné pour jamais,
De mes Concitoyens & de mes premiers Maîtres
J'ai craint le coup fatal qui menace les traîtres.
Vous venez en ce jour ſauver ma fille & moi!
Un Héros a donc ſu, pour nous prouver ſa foi,
Avec un eſcadron percer toute une armée!
En dois-je être ſurpris après ſa renommée?
Bayard a-t-il jamais compté ſes ennemis?
Bayard a-t-il jamais négligé ſes amis?

BAYARD.

Tous les objets ſacrés de mon culte ſuprême,
Dieu, la France, l'Honneur, l'Amitié, l'Amour même,
De Milan, vers ces lieux, ont fait voler Bayard:
Mais, ſans votre conſtance, il arrivait trop tard.
Français, recevez tous mon légitime hommage.
J'ai peine à concevoir que l'excès du courage
Ait, douze jours entiers, contre trois camps unis,
Défendu des remparts ſi faiblement munis.
Heureux, dans le moment qu'une atteinte cruelle,
Enchaînant de Durfort la vaillance & le zèle,
Ravit à vos beſoins & ſa tête & ſon bras,

Que je puiſſe m'offrir pour père à ſes Soldats !
J'ai viſité ce Fort. On cache aux cœurs timides
Un péril, qu'on avoue aux ames intrépides.
Si Gaſton, dans cinq jours, ne vient nous ſecourir,
Au même lit d'honneur nous pouvons tous mourir.
Ce Prince eſt triomphant, Bologne eſt délivrée ;
Mais par un long chemin Breſſe en eſt ſéparée :
N'eſpérons qu'en nous-même, & ſachons tout braver ;
Mépriſer notre vie eſt l'art de la ſauver.
Un des Chefs aſſiégeans, que ſa vertu renomme,
Urbin, neveu chéri du Pontife de Rome,
Exige un entretien, dont je me ſens confus ;
Il vient m'offrir la honte, & doute d'un refus !
Prêtons à la valeur l'appui de la prudence ;
Près du Palais des Ducs, la place eſt ſans défenſe ;
De la molleſſe altière abbattez les lambris,
Et changez en remparts leurs utiles débris :
Que, derrière vos murs, de profondes tranchées
Reçoivent du Gardzo les ondes épanchées :
Mes mains vous aideront à ces nobles travaux,
Qui vont multiplier, prolonger les aſſauts.
Différons notre perte, & vengeons-la d'avance ;
De nos derniers ſoupirs rendons compte à la France :
Tout guerrier qui retient de nombreux ennemis,
Mourant un jour plus tard, peut ſauver ſon pays.

(Il fait ſigne à la ſuite de ſe retirer.)

SCÈNE II.

AVOGARE, BAYARD.

BAYARD.

Avogare, quel ſort menace notre armée?
Au cœur de l'Italie on la tient enfermée.
Pour couper la retraite à nos Français trahis,
De Breſſe, en un moment, les remparts envahis,
De Veniſe & de Rome ont reçu les cohortes.
Quelle infidèle main leur a livré vos portes?

AVOGARE.

On l'ignore, Seigneur.

BAYARD.

Mais le brave Durfort
Croit qu'un traître inconnu l'a ſuivi dans ce Fort.
Jugez des ſentimens dont mon ame eſt atteinte;
Pour Euphémie & vous je connaîtrai la crainte.
Sans le revers fatal qui nous preſſe en ce jour,
J'allais hâter l'hymen promis à mon amour,
Ces nœuds, où mon devoir, où mon penchant me livre;
Ces nœuds, par qui l'Etat m'ordonne de revivre.
Depuis que votre fille a captivé mon cœur,
Le ſien eſt la conquête où prétend ma valeur:
De tous nos Chevaliers telle eſt la loi chérie.

Quand Charles, ce grand Roi, foudre de l'Italie,
Qui de Suze au Sardo vainquit en ſe montrant,
De l'honneur, à mes vœux, daignait ouvrir le champ:
» De la beauté, dit-il, va mériter l'hommage.
» L'amour, dans un grand cœur, ſait doubler » le courage ».
J'ai ſuivi ſes leçons, j'ai ſervi la beauté.
Mais nul objet en moi n'avait encor porté
Cette ardeur inquiète, active, impatiente,
Ce déſordre qui plaît, ce plaiſir qui tourmente;
Ces tranſports qu'on ne ſent dans ſon cœur étonné,
Qu'en rencontrant le cœur qui nous fut deſtiné.
Quoi! dans ces jours plus doux où mûrit la jeuneſſe,
Euphémie, à mes ſens, inſpira cette ivreſſe! —
Ah! je mourrais heureux, armé pour ſon ſecours;
Elle me rend plus chers les périls où je cours:
Mourir pour ce qu'on aime, en ſervant la Patrie;
C'eſt la plus digne fin de la plus belle vie *.

AVOGARE.

Bayard, dans nos malheurs, j'entrevois quelque eſpoir;
Et quand le Duc d'Urbin s'empreſſe pour vous voir,

(1) Au lieu de ces quatre vers, il y avoit dans l'édition de 1770.

Et j'ai, dans ce moment, à trembler pour ſes jours!
Ah! mon bras eſt du moins armé pour ſon ſecours;
Et ſi je meurs pour elle en ſervant ma Patrie,
Le bonheur de ma mort me paye aſſez ma vie.

Note de l'Editeur.

Ce n'eſt pas annoncer un projet ordinaire :
On connaît à quel point Rome vous conſidère.
Quels que ſoient ſes deſſeins, je vous l'ai dit, Seigneur;
C'eſt à vous, pour jamais, que s'eſt voué mon cœur;
Avogare vous aime, avant d'aimer la France;
Ma fortune, ma vie eſt en votre puiſſance;
Soyez maître : ordonnez de ma fille & de moi...;
Mais que nous veut d'Alègre ?

SCÈNE III.

AVOGARE, BAYARD, D'ALÈGRE.

D'ALÈGRE, *à Bayard.*

AMI, ſur votre foi;
Urbin vient d'arriver; le voici qui s'approche;

BAYARD, *à Avogare qui ſe retire.*

Vous nous laiſſez ?

AVOGARE.

Je fuis ſa plainte & ſon reproche.



SCÈNE IV.

LE DUC D'URBIN, BAYARD.

(*Ils s'aſſeyent après les premiers mots.*)

URBIN.

CHEVALIER, qu'il m'eſt doux d'offrir à vos vertus
Des honneurs aſſez grands pour être inattendus!
Le Pontife Romain, l'auguſte République
Devant qui s'eſt briſé l'orgueil Aſiatique,
Le Roi qui tient l'Eſpagne & Naples ſous ſes loix,
Enfin l'heureux Céſar dont l'Empire a fait choix;
Jule, Maximilien, Ferdinand & Veniſe,
De ma voix, près de vous, empruntent l'entremiſe.
Après ces noms fameux, ſans en être éclipſé,
Le grand nom de Bayard a droit d'être placé:
Un guerrier qui ſoutient ou renverſe les Trônes,
Dans ſes humbles foyers traite avec les Couronnes,
Et ma fierté ſe plaît à voir les Souverains
Rechercher mon égal, qui ſeul fait leurs deſtins.
Quand la gloire uniſſait & Louis & Rovère,
Les armes & mon cœur vous avaient fait mon frère:
J'ai plaint votre Pays trop ingrat envers vous.
De payer vos talens d'autres Rois ſont jaloux.
Vous preſſentez déjà quel intérêt m'appelle;
Ce n'eſt pas de traiter pour cette Citadelle,
Où vous-même, apportant des ſecours ſuperflus;

Ne pouvez qu'augmenter le nombre des Vaincus.
De nos Confédérés la ſage Politique,
Levant enfin ſon voile, à tous les yeux s'explique ;
L'Europe l'applaudit : ils veulent, pour jamais,
De l'Italie entière exiler les Français,
Les contenir enfin dans les juſtes limites
Qu'à leurs Etats nombreux les Alpes ont preſcrites :
De quatre Souverains les guerriers vont s'unir :
Et — pour leur Chef ſuprême, on voudrait vous
choiſir.
Le Duc d'Urbin s'honore, aux champs de la victoire,
D'être un premier Soldat utile à votre gloire :
Jule, à vous acquérir, montre le plus d'ardeur ;
Il ſait ce qu'il vous doit, & que votre grand cœur
Daigna ſauver ſes jours que vous vendait un traître.

BAYARD.

Eh bien ! pour s'acquitter, Jule m'invite à l'être !

URBIN.

Vous ne le ſerez point : & l'on peut, ſans effroi,
Pour ſervir Rome & Jule, abandonner un Roi.
Trop d'exemples, d'ailleurs, ont appris à la France,
Qu'un Grand-Homme appartient à qui le récom-
penſe.
Bien plus : le Souverain que nous ſervons par choix,
Sent qu'il nous doit un prix de nos moindres exploits :
Celui qui tient ſur nous ſes droits de la naiſſance,
Croit ſouvent ſe manquer par la reconnaiſſance.

BAYARD.

Un Pontife m'exhorte à violer ma foi !
Des Chrétiens, mieux que lui, je connais donc la Loi !
Dieu dit à tout Sujet, quand il lui donne l'être :
» Sers, pour me bien ſervir, ta Patrie & ſon Maître;
» Sur la terre, à ton Roi j'ai remis mon pouvoir :
» Vivre & mourir pour lui, c'eſt ton premier devoir".
En rappelant nos cœurs à cette loi ſuprême,
Un Pontife devient l'organe de Dieu même ;
Mais, Seigneur, quand ſa voix combat l'ordre du Ciel,
C'eſt l'homme alors qui parle, & l'homme criminel.
En vain d'un rang ſacré Jule exalte l'empire,
Lui qui, ſoufflant par-tout la fureur qui l'inſpire,
Du pied des ſaints Autels embraſe l'Univers ;
Lui, dont le front blanchi par quatre-vingts hivers,
Etale, dans un camp, le mêlange bizarre
De l'airain des Guerriers au lin de la Tiare ;
Qui, dans Mirande, enfin vint lui-même aſſiéger,
Dépouiller l'orphelin qu'il devait protéger.
Ne croyez pas, pourtant, que mon erreur ſiniſtre
Rejette ſur l'Autel l'opprobre du Miniſtre :
Dépend-il en effet des vices d'un mortel
De dégrader le nom, les droits de l'Eternel ?
Sont-ils moins ſaints pour nous, quand Jule les profane ?
Le crime avilit-il la loi qui le condamne ?
Je ſépare deux noms qu'on veut aſſocier ;
Je révère un Pontife & combats un Guerrier.
Quant à Maximilien, que pourrais-je en attendre ?

Il ne ſéduirait pas un cœur fait pour ſe vendre.
Ferdinand s'applaudit alors qu'il trompe un Roi :
Eſt-ce avec un Soldat qu'il garderait ſa foi ?
Pour Veniſe ; il eſt vrai, j'eſtime ſon courage ;
Surpriſe par la foudre, elle a bravé l'orage ;
Au Sénat des Romains jaloux de reſſembler,
Son Sénat vit ſa perte & ſut n'en point trembler ;
Entre ſes ennemis, ſa politique habile
Sema, par l'intérêt, une diſcorde utile ;
De ce Jule, autrefois ſon ardent oppreſſeur,
Veniſe maintenant ſe fait un défenſeur,
Et fait, contre Louis, armer, pour ſa querelle,
Tous les Rois qui d'abord armaient Louis contre elle.
Mais l'Europe verra le Monarque Français
Trahi par ſes égaux, & non par ſes Sujets.
Vous connaiſſez ce Roi ſi digne de ſon Trône :
Qu'il a des droits ſur nous, ſans ceux de ſa Couronne !
L'amour, juſqu'au tranſport, naît à ſon doux aſpect ;
Jamais, juſqu'à la crainte, on ne ſent le reſpect ;
Cœur intrépide & tendre, ame ſimple & ſublime,
Bienfaiteur de la Terre & Guerrier magnanime,
Il défend les Etats qu'il tient de ſes Aïeux :
Mais il eſt né trop grand pour être ambitieux.
Jule a pu ſoupçonner ce généreux ſyſtême ;
On doute des vertus qu'on n'aurait pas ſoi-même ;
On croit que Louis veut tout ce qu'il peut vouloir,
Qu'un Roi règle toujours ſes droits ſur ſon pouvoir.
Un Monarque, un Français refuſer la victoire !
Je pardonne aux mortels d'être lents à le croire.
Vous, qui ſous d'autres Rois voulez me voir ſervir,

Vous choisiriez le mien, si vous pouviez choisir.

URBIN.

J'admire votre Maître & ses vertus augustes :
Ses froideurs envers vous n'en sont pas moins injustes.
Pour tant d'autres Guerriers s'ouvrant de toute part,
Sa main semble toujours s'écarter de Bayard.
Et quel est, dites-moi, le prix de vos services ?

BAYARD.

Eux-mêmes. Je sais voir, en dédaignant leurs vices,
Des Guerriers courtisans disputer les faveurs,
Mendier les trésors, même avant les honneurs ;
Et, toujours mécontens des graces qu'ils reçoivent,
Vendre à leur Souverain des talens qu'ils lui doivent.
Si Louis donne enfin à l'importunité
Ce que la vertu simple avait mieux mérité ;
Pour garder à l'Etat ses appuis nécessaires,
Des cœurs intéressés les Rois sont tributaires ;
Il faut qu'en les plaignant, leurs plus dignes Sujets
Laissent au plus avide emporter les bienfaits ;
Et j'aime mieux, Seigneur, qu'on dise avec justice,
» Louis doit à Bayard le prix d'un long service « ;
Que si la France & vous en secret murmuriez
De voir, des biens publics, mes exploits trop payés.
(*Avec plus de chaleur.*)
Mais, que dis-je ? à mon choix, Louis me récompense ;
Dès qu'il voit un laurier, il l'offre à ma vaillance ;
Dès que, pour la Patrie, il craint quelque hazard,

Le poste du péril est celui de Bayard;
Il me met le premier sous l'aile de la gloire;
Il veut tenir de moi sa première victoire:
Son jeune successeur, ce généreux Valois,
Qui soupire en secret au bruit de nos exploits,
Dans les armes déjà m'a choisi pour son père;
Il veut, qu'arbitre un jour de sa vertu guerrière;
Un Sujet donne aux Rois le sceau de la valeur. —
Où sont les dignités qui valent cet honneur?

URBIN.

Pourquoi donc, aujourd'hui que la France en alarmes
Voit tant de Rois ligués l'accabler de leurs armes,
Louis vous ravit-il ces moissons de lauriers?
Pourquoi nommer Gaston le Chef de vos Guerriers?
A combattre sous lui pouvez-vous vous contraindre?
N'en rougissez-vous pas?

BAYARD.

Je n'ai point à me plaindre;
Frère du Roi d'Espagne, & neveu de mon Roi,
Nemours n'est-il pas né pour commander sur moi?

URBIN.

Mais sa jeunesse extrême....

BAYARD.

Eh! que fait sa jeunesse,
Lorsque de l'âge mûr je lui vois la sagesse?
Profond dans ses desseins, qu'il trace avec froideur,
C'est pour les accomplir qu'il garde son ardeur:
Il

Il ſait défendre un camp & forcer des murailles.
Comme un jeune Soldat déſirant les batailles,
Comme un vieux Général il ſait les éviter;
Je me plais à le ſuivre, & même à l'imiter;
J'admire ſa prudence & j'aime ſon courage,
Avec ces deux vertus un Guerrier n'a point d'âge.

URBIN, *ſe levant.*

Bayard peut commander, & Bayard veut ſervir!
Tout le fruit de mon zèle eſt donc un repentir.

BAYARD, *qui s'eſt levé en même temps.*

Non. Je vais de mon ſort vous faire ici l'arbitre.

URBIN, *ſurpris.*

Moi?

BAYARD.

Nous nous eſtimons, Seigneur, à plus d'un titre.
Parlez vrai. Si ma foi cédait à vos diſcours,
Serais-je en votre cœur ce que j'y fus toujours?

URBIN, *après un moment de réflexion.*

Je t'imite, Bayard; & je te parle en Homme,
Non plus en Courtiſan du Monarque de Rome:
J'allais, ſi par mes ſoins il t'avait corrompu,
Applaudir ſon bonheur & pleurer ta vertu.

BAYARD, *l'embraſſant.*

Va, le frère chéri que m'ont donné les armes,
Ne verſera ſur moi que d'honorables larmes.

URBIN, *affectueusement.*

Tu veux que j'en répande, & tu m'en vois frémir.
Est-ce en jeune insensé qu'ici tu dois périr?
En comptant sur Nemours, ta sagesse est trompée.
D'épais & longs frimats la Terre détrempée,
Tant de marais profonds, de fleuves débordés,
Par nos fiers Albanois défendus & gardés,
Opposent à sa marche une sûre barrière:
Eh! comment pensez-vous que son Armée entière,
Ce pesant appareil de cent foudres d'airain,
Ces Soldats combattus par le froid & la faim,
Poursuivis, tourmentés d'éternelles alarmes,
Foibles, & succombant sous le poids de leurs armes,
Vont, par de tels chemins, jusqu'à vous accourir?
Le libre Voyageur a peine à les franchir.
Daignez vous rendre à moi....

BAYARD.

Comment! Bayard se rendre!

URBIN.

Les débris de ce Fort ne peuvent se défendre;
Vois le bronze, tombant de son appui brisé,
Attendre encore en vain le salpêtre épuisé:
Vois ces remparts ouverts, ces portes ébranlées,
Ces fossés tous remplis de vos tours écroulées....

BAYARD, *qui, pendant les derniers vers, a témoigné quelque impatience, & s'est avancé vers une porte de la Galerie.*

Amis, approchez-vous.

URBIN.

Et pourquoi ces Soldats ?

BAYARD, *s'appuyant ſur l'un d'eux.*

Voici d'autres remparts, dont vous ne parlez pas.
Voyez ces vieux Guerriers, fiers de leurs cicatrices,
De vingt aſſauts bravés redoutables indices :
Ils ne veulent ſortir de ces foſſés ſanglans,
Que ſur un pont formé d'ennemis expirans.

SCÈNE V.

LE DUC D'URBIN, ALTÉMORE, BAYARD, D'ALÈGRE, *Suite.*

BAYARD.

MAIS.... l'ami de Gaſton ! L'intrépide Altémore !

ALTÉMORE, *à Bayard.*

Gaſton lui-même arrive.

BAYARD.

Ah Ciel ! — J'en doute encore.

URBIN, *avec le plus grand étonnement.*

Le Prince ?...

BAYARD.

Et ſon Armée ?..

ALTÉMORE.

Eſt au pied de ces tours.

BAYARD.

(*Après s'être regardés lui & le Duc avec une ſurpriſe mêlée d'admiration.*)

Que notre étonnement doit honorer Nemours!
Guerriers, depuis vingt ans, admirés ſur la terre,
Allons apprendre encor les ſecrets de la guerre.
Aurions-nous projetté ce qu'il fait aujourd'hui?—
Eh bien! doit-on rougir de commander ſous lui?
Vers votre Camp, Seigneur, votre retraite eſt libre:
Annoncez ce prodige à vos Héros du Tibre;
Sur ſes bords, quelque jour, nous pourrons nous revoir:
Je me rends vers mon Chef, & cours le recevoir.

SCÈNE VI.

LE DUC D'URBIN, ALTÉMORE, AVOGARE, *entrant furtivement après que Bayard eſt ſorti.*

ALTÉMORE, *au Duc, après avoir regardé ſi tout le monde eſt ſorti.*

NEMOURS veut des Breſſans attaquer les murailles,
Seigneur: ne tentez point le deſtin des batailles.
Que, par un feint Traité, dans la Ville introduit,

Ce Prince avec les ſiens expire cette nuit :
Vous verrez mon projet dans les mains de Peſcaire ;
Seul, des foudres nouveaux il connaît le myſtère :
Ferdinand l'a chargé de ſervir mes deſſeins ;
Et, Chef des Eſpagnols réunis aux Romains....

URBIN.

Arrêtez. Sans l'aveu de Rome & de Veniſe,
(*En regardant Avogare.*)
Ferdinand peut payer deux Traîtres qu'il mépriſe:
Je ne veux point entrer dans vos lâches complots,
Et je vais en Héros, combattre des Héros.
Vos infâmes ſecours flétriraient ma victoire.
Je triomphe ſans honte, ou ſuccombe avec gloire.
Adieu.

SCÈNE VII.

ALTÉMORE, AVOGARE.

ALTÉMORE.

NE craignez rien de ſa fauſſe vertu,
Seigneur : il n'eſt pas maître, & ſon camp m'eſt vendu.
Du retour de Gaſton l'extrême diligence,
Changeant tous nos projets, ſert mieux notre eſpérance ;
Les Français, empreſſés d'accourir vers ces murs,
Viennent ſe réunir dans des piéges plus ſûrs ;
J'aime à voir, par leurs ſoins, notre attente remplie ;
Nous allons, d'un ſeul coup, délivrer l'Italie.

AVOGARE.

Quel jour ferein vient luire à mes yeux affligés!
Mon époufe & mon fils, vous ferez donc vengés!
Vous fûtes des Français les premières victimes.
Pour préparer mes coups, hélas! trop légitimes,
Depuis deux ans entiers, ma tranquille fureur
Par cent détours obfcurs fe traîne avec lenteur;
Qu'elle fe lève enfin dans ce jour de vengeance,
Et d'un fer imprévu frappe avec afsûrance.
Mes Tyrans à ma foi femblent s'abandonner,
Leur crédule candeur ne fait rien foupçonner:
Affectant fur mon fils une douleur commune,
J'accufai de fa mort la Guerre & la Fortune;
Je fus flatter Nemours qu'à force de bienfaits
Il confolait ce cœur ulcéré pour jamais:
Bayard croit à fa main ma fille réfervée:
Ils font loin de penfer que, par moi foulevée,
Breffe ait reçu de moi des armes, des foldats,
Par ces longs foûterrains qu'ils ne connaiffent pas:
Et, cette nuit, encore, ma Garde conjurée
De ce Fort, aux Breffans, allait ouvrir l'entrée.

ALTÉMORE.

Seigneur, de mes complots, pour vous feul entrepris,
Votre Fille d'abord fut la caufe & le prix;
Vous m'offriez fa main, je vous voyais en père;
J'ofais tout pour venger votre fils & fa mère.
Né dans Naple, & banni par fon Ufurpateur,
Je le vois, dans ces lieux, me rendre fa faveur:

Ferdinand, pour priver Nemours de la Couronne
Que Naples lui destine & que Louis lui donne,
Vient de m'encourager par des bienfaits nouveaux,
A tromper l'amitié de ce jeune Héros;
Il me rend en secret le Duché d'Altémore;
Du nom de Vice-Roi sa main me flatte encore:
Mais par un soin plus cher je me sens enflammé;
Nemours est mon rival, & mon rival aimé.

AVOGARE.

Va, je le soupçonnais, lorsque ma loi sévère
A ta naissante ardeur prescrivit le mystère:
De ta contrainte, Ami, vois les heureux effets;
Euphémie & Gaston te livrent leurs secrets:
Ils ignorent ma haine & notre intelligence.
Mais pourquoi leur amour dans l'ombre du silence?..

ALTÉMORE, *vivement.*

Nemours à son Amante avait donné sa foi
De ne rien déclarer, sans l'aveu de son Roi.
Il vient de l'obtenir, & mes justes alarmes.....

AVOGARE.

Pour combattre leurs feux j'ai de puissantes armes.
Quand Bayard apprendra qu'on cherche à lui ravir
Celle qu'en digne Amant il croyait obtenir;
Lui, dont le bras vengeur disputant Euphémie,
Du fier Sotomaïore a terminé la vie.....

ALTÉMORE, *très-vivement.*

Ciel! je vais, l'un par l'autre, immoler mes rivaux!

France, en les divisant, on perd tous tes Héros ;
Par leurs jaloux débats nous donnant la Victoire,
L'Amour, pour les aigrir, est plus fort que la Gloire ;
De la même Beauté quand leurs cœurs sont épris,
Il ne faut qu'un regard pour perdre deux amis.

AVOGARE.

Ah ! si l'Amour entre eux n'arme point la vengeance,
Il va, des grands objets, distraire leur prudence,
Et détourner leurs soins, par un désordre heureux,
Loin (1) des piéges mortels rassemblés autour d'eux.
Viens, & tâchons sur-tout de leur rendre la Ville....

ALTÉMORE.

Oui : leur perte y devient plus sûre & plus facile :
Là, le gouffre enflammé sous leurs pas va s'ouvrir ;
Ce n'est qu'en y tombant qu'on le peut découvrir.

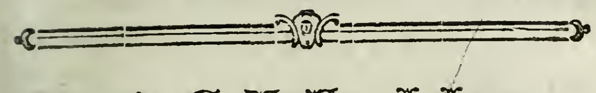
---

(1) Il y avoit dans l'édition de 1770, des vers que l'Auteur a bien fait de sacrifier.

Viens régler les ressorts de notre art infaillible :
Mais concertons si bien leur jeu sûr & terrible,
Que l'un, en se rompant, par un effort secret,
De l'autre tout-à-coup précipite l'effet :
Que ce dédale, offrant des détours innombrables,
Par-tout entrecoupés, par-tout impénétrables,
Soit plein de fils trompeurs, dont le sombre embarras
Egare sans retour, ou conduise au trépas. . . .
Je veux, pour que Nemours en démêle les trames,
Que son camp tout en feu l'éclaire de ses flammes.

Note de l'Editeur.

Fin du premier Acte.



ACTE II.

SCÈNE PREMIÈRE.

AVOGARE, EUPHÉMIE.

EUPHÉMIE.

MON père !...

AVOGARE, *en fureur.*

Non. Ma haine en eſt plus affermie.

EUPHÉMIE.

Croyez que vos ſecrets gardés par Euphémie....

AVOGARE.

Va, tu m'en répondras, puiſqu'ils ſont dans ta main :
Je vois que tu ſais tout, & je nierais en vain. —
Quel perfide à tes yeux dévoila ce myſtère ?

EUPHÉMIE.

Un Mortel vertueux dont le nom ſe doit taire.

AVOGARE.

Je ſaurai le connaître, il mourra par mes coups.
(*Plus tranquillement.*)
Mais Gaſton s'eſt flatté de ſe voir ton Epoux ;

Il croit que tu réponds au feu qui le dévore.

EUPHÉMIE.

Eh! peut-il ſe tromper, quand il croit qu'on l'adore?
Mon ame s'ouvre à vous, pour mieux vous attendrir.
Avant de voir Nemours, j'appris à le chérir;
Au récit de ſa gloire en tous lieux répandue,
D'un trouble intéreſſant je me ſentais émue:
Au bruit de ſes périls on me voyait pâlir;
Ses exploits, en ſecret, ſemblaient m'enorgueillir:
Mon cœur, vers ces climats, appelait ſa vaillance;
J'oſais lui ſouhaiter, dans mon impatience,
Des triomphes nouveaux, de nouvelles vertus;
Et mes vœux, chaque jour, ſe voyaient prévenus.
Les lauriers d'Aignadel venaient d'orner ſa tête,
Lorſque, par un aſſaut, Breſſe fut ſa conquête:
Vous vîtes ſa valeur, ſa grace, ſes bienfaits
Enchanter tous les cœurs ſurpris & ſatisfaits:
Comme il daigna pleurer ſur le ſort de mon Frère,
Victime, en cet aſſaut, d'un zèle téméraire!
Mais avec quel reſpect ſes dons conſolateurs
Verſaient autour de nous l'oubli de nos malheurs!
Vous en fûtes touché. Bayard, en ſon abſence,
Ignorant ſon amour, brigua notre alliance;
Je n'eus point de raiſon pour rejeter ſa foi,
Tant que Nemours m'aima ſans l'aveu de ſon Roi.
Hélas! à s'enflammer la paſſion plus lente,
Dans une ame ſévère en eſt plus violente;
Bayard ne cède point. — Ciel! vais-je être aujourd'hui

Un flambeau de discorde entre Nemours & lui ?
Mais un plus grand danger m'alarme pour mon père :
On va de vos complots pénétrer le mystère :
Et qui sait si Louis, après vos noirs détours,
Voudra permettre encor la clémence à Nemours ?
Ah! pour vous faire un droit à leur bonté suprême,
Abjurez vos fureurs : avouons-les nous-même :
Il n'est point de pardon que ne puisse obtenir
L'Amour mêlant ses pleurs à ceux du repentir.

AVOGARE.

Qui ? moi, sacrifier à ton indigne flamme
Le plaisir de venger & mon Fils & ma Femme !
N'as-tu pas vu ton Frère, en ce même Palais,
Expirer à tes pieds sous les coups des Français ?
Là, mes bras ont pressé les restes effroyables
De son corps déchiré par leurs lances coupables.
Sa main serra ma main pour la dernière fois :
Les accens étouffés de sa plaintive voix
Ne purent que nommer la Vengeance & son Père,
Je la jurai sur lui, sur sa mourante Mère :
Sa Mère, en s'immolant près d'un Fils malheureux,
Invitait ma douleur à les suivre tous deux :
Ta barbare tendresse arrêta ma furie.
Va, c'est pour me venger que j'ai souffert la vie.
Va, tu sais que mon cœur, pour haïr les Français,
N'avait pas attendu tous les maux qu'ils m'ont faits ;
Pour fruit de leurs dédains recueillant notre haine,
Tout les abhorre ici : leur Nation hautaine
Nous croit nés pour servir sous vingt Tyrans divers,

Et trop heureux encor de préférer ses fers.
En vengeant ma Maison, j'affranchis ma Patrie :
Le Ciel pour les Français n'a point fait l'Italie ;
De quel droit venaient-ils, du fond de leurs Etats,
Porter dans mes foyers le deuil & le trépas ?
Du moins, que, leurs malheurs consolant ma misère,
Ce jour soit le dernier pour leur Armée entière ;
Que, dans toute la France, on voye avec effroi
Des Pères désolés qui pleurent comme moi.

EUPHÉMIE.

Dans quel égarement la fureur vous engage !
Des Aïeux de Louis, Milan fut l'héritage ;
La naissance nous place au rang de ses Sujets,
Et nous fait partager ce grand nom de Français.
A votre Souverain cessez d'être infidèle ;
Gloire, intérêt, devoir, vers lui tout vous rappelle.
Ah! remplacez le Fils que vous avez perdu,
Par un Fils plus illustre & plus grand en vertu ;
Qui, portant avec moi votre sang sur le Trône,
Fait rejaillir sur vous l'éclat de sa Couronne :
Nemours met à vos pieds un Sceptre glorieux,
Où n'osait s'élever votre œil ambitieux ;
Et vous, prêt à frapper son cœur qui vous révère,
Vous aimez mieux vous voir son bourreau que son Père !

AVOGARE.

Crois-tu que ma raison embrasse imprudemment
Ce fantôme de gloire offert à ton Amant ;

Que dans Naples jamais il garde la Couronne
D'un Peuple qui la brife auffi-tôt qu'il la donne?
Nemours eft-il plus grand, plus puiffant, plus heureux
Que Charle & que Louis, qu'on en priva tous deux?
S'il fe voit, à fon tour, chaffé de l'Italie;
Il faudra donc le fuivre; &, loin de ma Patrie,
Traîner de mes vieux ans le refte infortuné,
D'un Prince fans Etats, Courtifan dédaigné?
Je fuis libre en ces lieux fous la loi de Venife,
Et Chef d'une Province à mon pouvoir foumife:
Les titres, les honneurs, fur ma tête amaffés,
Sur celle de mon fils étaient encor placés.
(*Avec tranfport.*)
Mon fils était ma gloire & ma feule efpérance;
Son nom déjà fameux doublait mon exiftence;
Dans fa tombe, avec lui, tout eft fini pour moi;
C'eft un fang étranger qui doit naître de toi;
Sur la terre, à jamais, mon nom meurt & s'efface;
Les fils de ton époux ne font rien dans ma race.

EUPHÉMIE.

Voilà comme mon Sexe eft ici chez les Grands!
Ils nous comptent à peine au rang de leurs enfans.
Un fils, flattant leur nom d'une grandeur future,
Eft aimé par l'orgueil plus que par la Nature.
Mon Père, quoi! jamais l'excès de mon amour
N'amènera votre ame au plus faible retour?
Ah, j'ai droit de me plaindre, & je demande grace:
(*Elle fe met à genoux.*)
Eft-ce un bonheur pour vous de combler ma difgrace?

Votre cœur isolé n'a rien autour de soi :
Que le besoin d'aimer le tourne enfin vers moi.
Souvent à se venger mettant sa seule étude,
De ce noir sentiment on fait une habitude.
Laissez-vous entraîner par un plus doux penchant ;
La Nature, à vos pieds, jette un cri si touchant !
Hélas ! ne changez point, pour la tendre Euphémie,
En un supplice affreux le bienfait de la vie ;
A l'Auteur de mes jours, en sauvant sa vertu,
Je rendrai, s'il le veut, plus que je n'ai reçu.

AVOGARE.

Leve-toi. Ta prière & me lasse & m'offense.
Je n'ai, dans l'Univers, de bien que ma vengeance :
(*Avec fureur.*)
Je donnerais pour elle & mon sang & le tien ;
Ton cœur dénaturé n'appartient plus au mien ;
Esclave du Tyran qui perdit ta famille,
Amante d'un Français, non, tu n'es plus ma Fille.

EUPHÉMIE.

Seigneur...

AVOGARE.

Mais quelqu'un vient. C'est l'ami de Nemours.
Perfide, livre-lui mes secrets & mes jours ;
Mais tremble.

EUPHÉMIE.

Malheureuse !

(*Tandis qu'elle reste dans l'accablement, Avogare sort en faisant à Altémore un signe d'intelligence.*)

SCÈNE II.

ALTÉMORE, EUPHÉMIE.

EUPHÉMIE, *vivement.*

AH ! vous aimez mon père ;
Il a, de votre exil, ſoulagé la misère :
Il va ſe perdre ; hélas ! ſoyez ſon protecteur ;
C'eſt moi qui, de Nemours, fis votre bienfaiteur ;
Entre vos deux amis votre devoir vous place.

ALTÉMORE, *avec une feinte ſurpriſe.*

Quel diſcours !

EUPHÉMIE.

Prévenez leur commune diſgrace...
Je vois Gaſton, Bayard, de leurs Chefs entourés ;
Seigneur, éloignons-nous.



SCÈNE III.

GASTON, EUPHÉMIE, ALTÉMORE, BAYARD, D'ALÈGRE, CHEVALIERS FRANÇAIS.

GASTON, *courant à Euphémie. Il tient à la main un plan roulé.*

MADAME, demeurez;
Vous voyez vos Soldats. Cette pompe guerrière
Aux filles des Héros n'eſt jamais étrangère :
Un ſeul de vos regards, enflammant vos vengeurs,
Peut, au deſſus d'eux-même, élever leurs grands cœurs.
Quand c'eſt pour la beauté qu'ils courent à la gloire,
Les Français font voler le char de la victoire.
Mais que vois-je? vos yeux ſemblent mouillés de pleurs.

EUPHÉMIE.

Prince, ce jour de gloire eſt un jour de douleurs.
Mon père, ſes dangers.... les vôtres.... ma Patrie....
Tout jette la terreur dans mon ame attendrie.

BAYARD.

La terreur! quand Nemours traverſant tant d'Etats,
Vengeur de deux Cités, Vainqueur dans trois combats,

Domte,

Domte, en ſi peu de jours, par un talent ſuprême,
Et tout l'Art des Humains & la Nature même !
Grace à leur nouveau Chef, qui finit leur malheur,
La gloire des Français égale leur valeur :
Ils craignaient pour Milan, Jule tremble pour Rome :
(En montrant Gaſton.)
Et c'eſt la même armée, on n'y changea qu'un homme.

GASTON.

Cet homme, à ſon bonheur, doit bien plus qu'à ſon Art :
Avec de tels Guerriers que n'eût point fait Bayard ?

BAYARD, *vivement.*

Moi ? vos huit derniers jours valent ma vie entière.
Votre marche ſavante eſt un coup de lumière,
Qui montre un Art nouveau que vous ſeul poſſédiez :
Je meſurais l'obſtacle, & vous le ſurmontiez.

GASTON, *à Bayard* (1).

J'ai dû mon vol rapide à mes rigueurs utiles ;
J'ai banni de mon Camp ce vain luxe des Villes,

---

(1) L'Auteur a ſacrifié ici la tirade ſuivante :

Bayard m'aime ; il le doit : c'eſt aimer ſon ouvrage.
Qu'il nous corrige tous de l'abus du courage.
Jeune, on veut ſe flatter qu'il ſuffit pour l'honneur
Des prodiges brillans d'une ardente valeur ;
Mais dans les cœurs Français, en naiſſant apportée,
Pour un mérite en nous peut-elle être comptée ?

Qui, retardant toujours la course des Héros;
Amolissait des bras formés pour les travaux;

Rougissons de permettre à des peuples vaincus,
De nous vaincre à leur tour, sans avoir nos vertus;
Des talens du Guerrier, l'étude approfondie,
Doit guider le courage & même le génie;
Des Dunois, des Guesclins, pénétrons les secrets.
Admirons-nous toujours sans imiter jamais?

Dans ce dernier vers, l'Auteur vouloit dire : *admirerons-nous toujours*, ou *admirerions-nous toujours*, *sans*, &c. On voit que c'est l'espace qui lui a manqué; il ne faut jamais laisser appercevoir ainsi les bornes de l'Art. Le discours aux Chevaliers qu'on trouve six vers après, étoit encore tout différent dans l'édition de 1770.

Amis, pour peu d'instans, suspendons les assauts;
Réparons nos Soldats pour des exploits nouveaux.
Dans quatre heures je veux assaillir cette armée,
Qui, derrière ses tours, lâchement renfermée,
Devroit, en déployant ses bataillons nombreux,
Presser ma foible troupe, & l'écraser entr'eux:
Je doutois de leur honte, & leur crainte l'avoue.
Le seul nom de Bayard leur rappelle Fornoue,
Ces lieux, où renversant tant de peuples unis,
Chaque Soldat Français comptait six ennemis:
Que Bresse voye encor cette grande journée;
Et reportant les Lis dans Rome consternée,
Allons, sur Ferdinand, recouvrer nos Etats;
L'honneur qu'il a perdu, ne se recouvre pas.

Ces deux derniers vers contiennent un mot excellent de Louis XII, sur ce Prince infidèle, & ce mot est si naturelle-

A ces mâles Guerriers peu jaloux de leurs charmes,
Le luxe que j'ordonne eſt l'éclat de leurs armes.

(*Aux Chevaliers.*)

Amis, pour peu d'inſtans, ſuſpendons le combat;
Quatre heures ſuffiront aux beſoins du Soldat.
Je veux, dans Breſſe même, aſſaillir cette armée,
A l'ombre de ſes tours lâchement renfermée,
Qui devrait, déployant ſes bataillons nombreux,
Preſſer ma faible troupe & l'écraſer entre eux:
Ce prodige nouveau doit tenter ma vaillance:
Aux exploits de Fornoue accoutumons la France:
Charle y brava l'effort de trois puiſſans Etats,
Et fit plus de Captifs qu'il n'avait de Soldats.

(*Avec une joie douce.*)

Chevaliers, je réclame une autre Loi chérie:
On plaît à la Beauté, quand on ſert la Patrie.
Voyons, avec éclat, qui de nous, en ce jour,
Saura, par plus d'honneur, mériter plus d'amour.

(*Vivement, en montrant Euphémie.*)

Voilà le digne objet de ma flâme fidèle,
D'une ardeur que Louis permet que je révèle:
Dès long-tems mon hommage a ſu plaire à ſes yeux...

BAYARD, *à part.*

Ciel!

---

ment rendu dans ces vers, qu'on le croiroit original en cet endroit. Mais le vers précédent eſt un peu équivoque; il ſembleroit que Rome fît partie des Etats que Louis XII vouloit reconquérir ſur Ferdinand. *Note de l'Editeur.*

GASTON, *plus vivement.*

Si ce jour peut voir mon front victorieux;
Demain je veux unir, dans Bresse encor sanglante,
A sa main vertueuse une main triomphante;
Et dans Naples bientôt la guidant avec vous,
Pour la mieux mériter, couronner son Epoux.

BAYARD.

Son Epoux! Vous, Seigneur?

GASTON.

D'où naît votre surprise?

BAYARD.

Vous connaissez Bayard, & quelle est sa franchise;
Prince, j'aime Euphémie, & l'aime avec fureur.

GASTON, *avec douleur.*

Qui? vous, — me l'enlever? — C'est m'arracher le cœur.

BAYARD, *avec passion, mais sans éclat.*

Ah! qui veut me l'ôter, me doit ôter la vie.

GASTON.

Bayard!

EUPHÉMIE, *à Gaston.*

Eh! modérez....

BAYARD, *avec humeur.*

Vous l'aimiez, Euphémie!

Vous me cachiez vos feux ! — Et j'en ſuis plus
jaloux.
Mais reſpectez ici les droits que j'ai ſur vous :
La foi de votre père à ma foi vous engage ,
Et je ſais conſerver le prix de mon courage.

GASTON, *vivement.*

(*En montrant Euphémie.*)
Mes titres ſont égaux, mon courage, & ſon choix.
(*Plus tranquillement.*)
Nemours, comme Bayard, ſait conſerver ſes droits.

BAYARD.

Eh bien ! Seigneur , il faut..... Mais mon devoir
m'impoſe ;
Votre nom, votre rang....

GASTON.

Mon rang ? Je le dépoſe :
Et l'Amour & l'Honneur vous rendent mon égal.

BAYARD.

Ah ! vous m'êtes plus cher que mon premier rival (1).

GASTON.

Comment ? Que dites-vous ?

---

(1) Au lieu de ce vers, il y avoit dans la première édition, ce vers plus menaçant & plus dur :

Si vous ſaviez le ſort de mon premier rival ! ....

Note de l'Editeur.

BAYARD, *avec force.*

Ce qu'Euphémie ignore ;
J'ai diſputé ſa main contre Sotomaïore ;
Armé par l'Amour ſeul, j'immolai ce Guerrier.

GASTON.

Les exemples, Bayard, ne peuvent m'effrayer. —
Mais j'ai dû vous entendre, & ce mot doit ſuffire.
(*Aux Chevaliers.*)
Vous, aux poſtes fixés que chacun ſe retire ;
Et qu'on attende en paix le moment de l'aſſaut.

(*Les Chevaliers ne ſe retirent pas ; ils paraiſſent agités, & parlent bas entr'eux. Nemours continue en prenant Bayard par la main.*)

Je vous connais un cœur & trop juſte & trop haut,
Pour oſer ſoupçonner que jamais la Patrie
Souffre de nos débats, & ſoit plus mal ſervie.
Je vous charge, Bayard, d'obſerver de plus près
Mon ordre de bataille, & mes deſſeins ſecrets.
(*Il lui remet le plan roulé.*)
Voyez ſi ma jeuneſſe a trompé ma prudence ;
Ouvrez ſur mes projets l'œil de l'expérience.
Quand nous aurons vaincu pour l'honneur de l'Etat,
Je verrai ſi le mien veut un autre combat.

BAYARD, *ému.*

Seigneur....

GASTON.

Allez, Bayard.
(*Bayard ſort ; les Chevaliers le ſuivent.*)

SCÈNE IV.

GASTON, EUPHÉMIE.

EUPHÉMIE.

NEMOURS, qu'allez-vous faire ?
Penſez-vous que j'approuve un amour ſanguinaire,
Qui, par vous, d'un ami, va déchirer le ſein,
Ou vous faire tomber ſous ſa coupable main ?
Et c'eſt moi, juſte Ciel ! moi, qui perdrais encore
Un Héros que j'admire, ou celui que j'adore !

GASTON.

Calmez ce tendre effroi. Bayard peut ſe domter ;
Je lui laiſſe le tems de ſe mieux conſulter.
Qu'en vous cédant à moi Bayard me ſatisfaſſe,
C'eſt l'unique moyen d'expier ſa menace :
Si j'avais pu me vaincre, une telle fierté
M'en aurait, pour jamais, ravi la liberté.
Mais un premier tranſport peut égarer ſa flâme :
Garde-t-on, près de vous, l'empire de ſon ame ?
Moi-même, malgré moi, de colère animé.....
Il eſt plus excuſable ; il n'était point aimé.



SCÈNE V.

GASTON, EUPHÉMIE, AVOGARE.

AVOGARE.

AH! Prince, pardonnez ma fatale imprudence;
Il eſt vrai, de Bayard j'ai flatté l'eſpérance:
Croyais-je que Nemours deſcendrait juſqu'à nous?
Bayard menace en vain, Euphémie eſt à vous.

GASTON.

Comte, j'ai renfermé la flâme la plus pure,
Tant qu'un refus du Roi pouvait vous faire injure:
C'eſt pour vous l'épargner, qu'en preſſant ce lien,
Même avant votre aveu, j'ai recherché le ſien.
Ne craignez point Bayard, je défendrai mon père;
Puiſſent mes tendres ſoins & mon reſpect ſincère
Rendre, après tant de pleurs, un fils à votre amour!

AVOGARE.

Mes pleurs vont être enfin eſſuyés en ce jour.
O mon fils! recevez ce doux nom qui m'honore.
(*Il l'embraſſe.*)

EUPHÉMIE, *à part.*

Il l'embraſſe à mes yeux, quand je ſais qu'il l'abhorre!

(*A Nemours.*)

Non, cher Prince ; cessez de m'offrir votre main :
Ah! mon père sait trop que je vous aime en vain.
Sans ce fatal combat que mon malheur prépare,
Un destin plus cruel aujourd'hui nous sépare :
Toujours par un malheur un autre est amené,
Et l'Infortune encor cherche l'Infortuné.

AVOGARE, *bas à Euphémie.*

Oses-tu bien ?...

GASTON, *à Euphémie.*

Quoi donc ?

EUPHÉMIE, *avec embarras, & regardant quelquefois son père.*

De nos Bressans rebelles
Vos yeux vont démêler les trames infidelles,
Et votre bras vengeur est prêt à les punir. —
Ma famille est dans Bresse, & le sang peut m'unir
A des cœurs criminels, — proscrits avec justice ;
Mais — dont vous me verriez partager le supplice.

GASTON, *à Avogare.*

Mon père ! Et vous aussi, craignez-vous que mon cœur,
Sur ce qui vous est cher, n'étende sa rigueur ? —
(*A Euphémie.*)
Le neveu de Louis, armé par sa vengeance,
N'est-il pas en secret chargé de sa clémence ?

Ah ! qui verſa des pleurs tremble d'en voir couler ;
Et plus on a ſouffert, mieux on ſait conſoler.
Louis, dans les reflus d'une Cour orageuſe,
Vit le ſort opprimer ſon ame courageuſe,
Il pleura près du Trône où l'appelait ſon ſang ;
Il parvint aux vertus, comme au ſuprême rang,
Par une route, hélas ! aux Rois trop peu commune,
Par cet heureux ſentier de l'utile Infortune ;
Son cœur, qui la connut, eſt plus tendre à ſa voix ;
Le meilleur des Humains eſt le plus grand des Rois :
Et moi, dont ſes revers ont aſſiégé l'enfance,
Par les mêmes leçons j'appris la bienfaiſance.

EUPHÉMIE.

Quoi ! vous pardonneriez à l'aveu du forfait ?....

SCÈNE VI.

GASTON, EUPHÉMIE, AVOGARE, ALTÉMORE.

ALTÉMORE, *à Gaſton.*

PRINCE, Bayard pour vous m'a remis ce billet.

GASTON, *le prend & le lit.*

» Lorſque l'on fit outrage, & qu'il faut qu'on répare,
» On doit, ſans différer, ſatisfaire un grand cœur ;
» Prince, je puis mourir dans l'aſſaut qu'on prépare,

» Et ne veux point mourir comptable envers
» l'Honneur;
» Que mon Chef lui-même choisisse
» Les armes, les témoins, & les juges du camp;
» Qu'il hâte un beau moment de gloire & de justice,
» Je me crois son ami, même en le provoquant. «

AVOGARE.

Reconnaît-on Bayard à ce nouvel outrage?

GASTON.

Je reconnais l'Amour, la seule erreur du Sage.
(*A Altémore.*)
Qu'il s'apprête à l'instant, & que pour ce combat....

EUPHÉMIE, *impétueusement.*

Non, je cours m'opposer à ce double attentat.
(*Regardant son père.*)
Le plus pressant péril doit entraîner mon ame:
(*A Gaston.*)
J'éclairerai Bayard sur les droits qu'il réclame;
Il verra qu'en voulant tyranniser mon choix,
Des dignes Chevaliers il foule aux pieds les loix;
Que, s'il se perd lui-même, il trahit sa Patrie;
Que, s'il tranche vos jours, il m'arrache la vie.
Dans le fond de son cœur, je prendrai pour appui
L'orgueil que met un Sage à triompher de lui;
J'oserai me servir de ce pouvoir suprême,
Que l'objet qu'on adore a contre l'Amour même:

Et, ſi tant de devoirs ſont bravés ſans égard,
Le vainqueur de Nemours.... ou celui de Bayard,
N'emportera, pour prix de ſa gloire cruelle,
Que la publique horreur & ma haine éternelle.
(*Elle ſort.*)

SCÈNE VII.

GASTON, AVOGARE, ALTÉMORE.

GASTON.

Tous ſes efforts ſont vains. Après ce grand éclat,
C'eſt moi qui maintenant vais preſſer ce combat.
Bayard, je différais un malheur néceſſaire;
Mais tu veux le hâter, il faut te ſatisfaire.

AVOGARE, *à Altémore, avec une colère feinte.*

Seigneur, un tel billet dut reſter dans vos mains:
La prudence....

ALTÉMORE, *avec une fauſſe naïveté.*

Bayard me cachait ſes deſſeins.
Et d'ailleurs, pour lui ſeul je permets qu'on frémiſſe;
Nemours a pour appui ſon bras & la juſtice:
Le Ciel, au champ d'honneur combat pour la vertu:
(*D'un air myſtérieux.*)
Et le cœur de Bayard à ce Ciel eſt connu.

GASTON.

Comment ?

ALTÉMORE.

Bayard ici ſe vendait à Rovère ;
Vous punirez un traître autant qu'un téméraire.

GASTON.

Bayard un traître ? lui ?—vous l'oſez ſoupçonner?—
Vous n'êtes point Français, on peut vous pardonner.

ALTÉMORE.

Cependant....

GASTON.

Croyez-moi, l'oubli de cette injure
Eſt de mon amitié la marque la plus sûre. —
Mais quoi ! je combattrais ce Héros vertueux !
(*Se parlant à lui-même.*)
Je ſens trop qu'en ſecret l'eſpoir préſomptueux
Me dit, qu'heureux vainqueur d'un mortel invincible,
Gaſton ne verrait plus de triomphe impoſſible ;
Que la France, l'Europe & l'Univers entier,
De leurs Guerriers en moi vanteraient le premier.—
Chaſſons d'un tel deſir l'orgueilleuſe infamie.
J'entends gémir plus haut l'Amitié, la Patrie.
(*A Avogare.*)
Hélas ! j'aime Bayard ; & ce fer deſtructeur ,
Au travers de ſes flancs, va rechercher ſon cœur !

Ce cœur, de l'honneur pur aſyle vénérable;
De toutes les vertus tréſor inépuiſable.
O Guerrier Citoyen qui fis tout pour ton Roi,
Juſqu'à t'abaiſſer même à le ſervir ſous moi;
Va, mourant par tes coups, je t'aimerais encore!

(*Avec colère.*)

Honneur, cruel honneur! je te ſers & t'abhorre:
Et vous, lauriers affreux dont il faut me couvrir,
Même en vous déteſtant, je vole vous cueillir.

(*A Altémore.*)

Vous, allez à Bayard reporter ma réponſe.

(*Il le retient.*)

Mais il eſt un obſtacle, amis, & tout l'annonce.
Si l'armée apprenait ce dangereux hazard,
Tous les cœurs entre nous formeraient un rempart.
Seuls maîtres du ſecret, gardez de le répandre.

(*A Altémore.*)

Que Bayard, dans une heure, ici vienne ſe rendre:
L'épée eſt ma ſeule arme & plaît à ſa valeur;
Contre Sotomaïore il fut ainſi vainqueur:
Eloignons tout Français. Avogare, Altémore,
Vous ſerez nos témoins.

AVOGARE.

Moi?

GASTON.

Ce choix vous honore.

(*Il fait ſigne à Altémore de partir, & celui-ci obéit.*)

AVOGARE, *prenant la main de Gaſton.*

Mon fils !

GASTON.

Ciel !— Euphémie ! Ah ! trompons ſes douleurs.
Quels que ſoient mes deſtins..... vous eſſuierez ſes pleurs.
Je vais donner mes ſoins, s'il faut que je ſuccombe,
Pour que l'Etat triomphe en pleurant ſur ma tombe.
O Bayard ! ſi je meurs, j'acquitterai Louis ;
Je veux, en t'accablant de bienfaits inouis,
Rendre encor mon vainqueur jaloux de ma mémoire,
Et mettre ma défaite au deſſus de ta gloire.

(Il ſort.)

SCÈNE VIII.

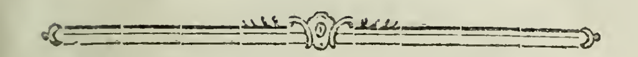
AVOGARE, *ſeul.*

COMME mes ennemis viennent ſervir mes vœux !
Mais.... O nouveau bonheur ! — Ils ſont perdus tous deux.
Seuls témoins d'un combat que leur armée ignore,
Leur vie eſt dans mes mains, dans celles d'Altémore :
Nous pouvons, ſaiſiſſant le vainqueur éperdu,
L'immoler, ſans péril, dans le ſang du vaincu.

Allons, & qu'auſſitôt les portes ſoient livrées :
Appelons, dans ce fort, nos cohortes ſacrées.
France, tous tes Soldats, ſurpris, enveloppés,
Vont, ſans ordre & ſans Chef, être par-tout frappés.
Qu'à peine il en reſte un qui puiſſe, en ſa retraite,
A ton Prince tremblant annoncer leur défaite.
Va, l'Italie en toi vit toujours ſon fléau :
Mais toujours des Gaulois elle fut le tombeau.

Fin du ſecond Acte.





ACTE III.

SCÈNE PREMIÈRE.

AVOGARE, ALTÉMORE.

(*Ils entrent par deux côtés oppoſés.*)

ALTÉMORE.

Les efforts d'Euphémie ont été ſuperflus,
Et l'amour de Bayard s'en irrite encor plus.

AVOGARE.

Peſcaire eſt près du pont, il va s'en rendre maître ;
Au ſignal convenu, nous le verrons paraître.

ALTÉMORE.

L'heure approche ; & bientôt l'un de ces deux Guerriers,
En triomphant pour nous, tombe ſur ſes lauriers.

AVOGARE.

Mais dis-moi : Ferdinand veut-il, au fond de l'ame,
Qu'on oſe aſſaſſiner le frère de ſa femme ?
T'a-t-il pu commander....

ALTÉMORE.

Il eſt de ces forfaits
Qu'un Souverain prudent ne commande jamais :
Sûr du vœu de ſon Maître, un Courtiſan habile,
En lui ſauvant la honte, achève un crime utile.
Le parti de Gaſton dans Naple eſt dominant;
Qui perd ce Prince, aſsûre un Trône à Ferdinand ;
L'inutile vertu peut languir ſans ſalaire,
Mais un pareil ſervice eſt le grand art de plaire.
Ah ! de nos fiers Tyrans j'admire la fureur ;
De leur chûte, à nos mains, ils dérobent l'honneur;
Votre fille, comme eux, ſert mes feux qu'elle ignore ;
Elle conduit le fer dans le cœur qu'elle adore;
Expiant, malgré ſoi, ſes indignes amours,
C'eſt elle qui m'immole & Bayard & Nemours.
Vengez-nous de vous-même, ô Conquérans avares ;
Qui dépouillez nos champs pour vos climats barbares,
Vous qui, de tous nos biens uſurpateurs jaloux ;
Nous raviſſez encor les cœurs qui ſont à nous !

AVOGARE.

Calme-toi. Crains qu'un mot ne décèle ta flâme ;
Il faut, plus que jamais, l'enfermer dans ton ame ;
Vois comme ma prudence enchaîne mon courroux:
Cacher ſes paſſions n'eſt pas un art pour nous.
Songe ſur-tout, ami, qu'au gré des conjonctures,
Il faut hâter, ſuſpendre, ou changer nos meſures ;

Unir ou ſéparer nos différens projets :
Le tems, l'occaſion les doit trouver tout prêts.
Car je doute toujours que ce combat s'achève,
Qu'entre les deux rivaux le camp ne ſe ſoulève....

ALTÉMORE, *appercevant Bayard.*

Non, Seigneur, banniſſez cet injuſte ſoupçon :
Bayard vient, & je vole en avertir Gaſton.

SCÈNE II.

AVOGARE, BAYARD.

BAYARD, *avec tranquillité.*

C'EST donc ici le champ de ma gloire nouvelle ;
Je ne cueillis jamais une palme plus belle ;
J'aime à vous voir mon Juge.

AVOGARE.

Ah ! croyez que mon cœur
Me ferait fuir ces lieux, s'il doutait du vainqueur ;
Bayard va triompher, quand Bayard va combattre.
C'eſt un jeune imprudent que vous allez abattre :
Je le plains. Mais, Seigneur, j'aurais bien plus gémi
De la néceſſité de trahir mon ami.
Je vous l'ai dit tantôt ; ſans ce fatal remède,
Il faut, en rougiſſant, que mon amitié cède

Au tyrannique abus des volontés du Roi;
Qu'Euphémie & Gaſton font valoir contre moi.
Leur amour mutuel, armé de la puiſſance,
Menace de braver ma vaine réſiſtance (1).

BAYARD, *d'un air ſombre & paſſionné.*

Elle adore Nemours, & l'avoue à mes yeux!
Chaque mot me rendait mon rival odieux.
Quoi ! même en m'outrageant, elle en a plus de charmes !
Par quels ardens tranſports, mêlés de tendres larmes,
Elle a tout eſſayé pour vaincre mon amour !
Si l'honneur à mes vœux permettait un retour,
S'il n'eût, d'un bras d'airain, marqué notre carrière,
L'Ingrate & ſa beauté changeaient mon ame entière.

(*Avec indignation.*)

Amour, ah ! ſous quel joug m'as-tu donc aſſervi !
L'homme, par ton délire, à ſoi-même eſt ravi;
Tu lui fais une autre ame & transformes ſon être:
Bayard même, Bayard de ſon cœur n'eſt pas maître.
Mais j'apperçois Gaſton.

---

(1) L'Auteur a retranché ici quatre vers inutiles, & qui faiſoient longueur.

Non que mon cœur ſéduit s'enivre, avec ardeur,
De l'éclat paſſager d'une fauſſe grandeur:
Ah ! je verrai bien-tôt, ſi Gaſton perd ſon guide,
De ſon bonheur ſi prompt la chûte plus rapide.

Note de l'Editeur.

AVOGARE, *à part.*

C'eſt leur dernier moment.

SCÈNE III.

GASTON, BAYARD, ALTÉMORE, AVOGARE.

GASTON.

BAYARD, ſi la raiſon ſuit votre emportement,
En n'accuſant que vous, plaignez-nous l'un & l'autre :
Nous devons à l'honneur, ou ma vie, ou la vôtre.
Si c'eſt moi qui péris, ne craignez rien du Roi ;
(Il remet à Altémore un paquet de papiers.)
Songez à le ſervir & pour vous & pour moi :
A ce prix de mon ſang il a droit de s'attendre.
Mais hélas ! s'il vous perd, que pourrai-je lui rendre?
Recevez mes regrets & mon adieu fatal ;
Embraſſez un ami....
(Il l'embraſſe, & enſuite il met l'épée à la main.)
Combattez un rival.

BAYARD.

Prince, en vous offenſant, je me ſuis fait outrage :
J'ai voulu m'en laver dans le champ du courage ;

Pour accroître l'honneur que j'y trouvai toujours;
Je ſais comment Bayard doit combattre Nemours.
(A très-haute voix.)
Entrez, braves Guerriers, fiers ſoutiens de la France.
(Une foule de Chevaliers entrent.)

GASTON.

Ciel!

AVOGARE, *à part.*

O revers!

BAYARD, *vivement.*

Vous tous, témoins de mon offenſe;
Chabannes, Luxembourg, Tonnerre, d'Aubigny,
Briſſac, mon digne Emule; & toi, cher Coligny;
Vous, qu'en ſecret ici j'ai priés de vous rendre,
Pour un noble deſſein qui devait vous ſurprendre;
(A Euphémie qui entre par un autre côté.)
Vous ſur-tout, digne objet de mon fatal amour,
Vous, que ma faute honore ainſi que mon retour, —
(Il tire ſon épée avec le fourreau.)
Contemplez — de Bayard l'abaiſſement auguſte;
(Il la poſe aux pieds de Gaſton.)
Voyez comme il remplit le devoir noble & juſte,
Que l'honneur véritable impoſe à la valeur,
Et comment un Guerrier ſe punit d'une erreur.

GASTON.

Attendri, tranſporté, je ſens couler mes larmes.

Le plus grand des Guerriers, Bayard me rend les
armes !

(Il ramasse l'épée de Bayard, & lui donne la sienne (1)).

Je garde ton épée ; & la mienne est à toi.
Tremblez plus que jamais, ennemis de mon Roi,
Du glaive de Bayard ma valeur est armée :
Ce sceptre de l'honneur va guider mon armée.
Vous, Français, apprenez si je suis à demi
Digne d'un tel rival, digne d'un tel ami.

(A Altémore.)

Remettez dans ses mains ce que je vous confie,
L'écrit qu'il recevrait s'il m'eût ôté la vie.

(Bayard prend le paquet.)

Vois que j'avais l'orgueil de vivre dans ton cœur :
Connais quelle dépouille eût orné mon vainqueur ;
Le Roi, si dans nos camps je perdais la lumière,
M'a juré d'accomplir ma volonté dernière ;
Et Bayard, par mon ordre, en terminant mes jours,
Devenait Comte & Duc de Foix & de Nemours ;
En te donnant mon nom, j'en étendais la gloire,
Et j'aurais confondu ta vie & ma mémoire.
Madame, à votre main j'avais même attenté ;
Revivant dans Bayard, m'auriez-vous rejeté ?
Votre cœur magnanime eût imité les nôtres,
Un prodige d'honneur en fait inspirer d'autres : —

(1) Qu'il a remise dans le fourreau pendant que Bayard lui parlait.

Dans l'ivresse où je suis, je ne sais même encor
Si l'élan de la gloire & son sublime essor
N'entraînent point mon ame exaltée, agrandie,
Au sacrifice entier.... Non, ma chère Euphémie;
Non: ce triomphe horrible est au dessus de moi.

BAYARD.

Il m'appartient, Seigneur: un seul mot fait ma loi,
On vous aime: songez à ma faute, à mon âge;
Ce triomphe peut seul réparer mon outrage:
Oui, Madame, je cède au choix de votre cœur;
(A Avogare.) *(A Euphémie.)*
Je vous rends votre foi. Pardonnez ma fureur;
De ma faible raison j'avais perdu l'usage:
Il faut bien que vos yeux excusent leur ouvrage;
Concevez où s'étend l'excès de leur pouvoir;
Ils ont fait, à Bayard, oublier son devoir:
(Vivement.)
Mais, par un promt retour, mon Juge incorruptible,
Mon cœur, m'a remontré mon devoir inflexible:
Je l'ai vu, j'ai rougi: le sacrifice est fait;
J'ai provoqué Gaston pour en presser l'effet:
Je tremblais que l'honneur, dans l'assaut qui s'approche,
A mon dernier moment fît son premier reproche.
Je l'avouerai. Vos pleurs, vos soins pour me fléchir,
M'ont presque retenu quand j'allais m'affranchir;
Votre aspect rend encor ma victoire pénible:
Ma perte, en vous voyant, me devient plus sensible;

(Avec force.)
Mais à de vrais Guerriers, ſur eux-même abſolus,
Jamais les paſſions ne coûtent des vertus.
De mon pouvoir ſur moi je viens de me convaincre;
Quand on ſe combat bien, l'on eſt sûr de ſe vaincre.
Mon cœur, où plus de feux viennent de s'allumer,
Renonce à votre cœur, — mais non à vous aimer.
Je voue à vos appas ce reſpectable hommage,
Que la beauté ſe plaît à permettre au courage;
Cet encens noble & pur, que tous nos Chevaliers
Brûlent ſur ſes autels au milieu des lauriers;
Il eut droit d'être offert aux plus illuſtres Reines:
Vous le ſerez, Madame: oui, vos loix ſouveraines,
Toujours, après Louis, diſpoſeront de moi: —
(En prenant la main de Gaſton.)
Et c'eſt à votre époux que j'en donne ma foi.

EUPHÉMIE.

Dans mon raviſſement, à peine je reſpire.
Quel ſentiment profond tant de grandeur inſpire!
Ah! s'il était un prix pour le plus vertueux,
Quel Mortel oſerait choiſir entre vous deux?
(A Gaſton. (1) *)*
Cher Prince, qu'il eſt doux pour ce cœur qui vous aime,

(1) L'Auteur a retranché ici les quatre vers ſuivans:
L'un, daignant oublier qu'il touche à la Couronne,
Vient combattre en Soldat ſur les marches du Trône:

D'être offert à Gaſton des mains de Bayard même!

(A Avogare. (1) *)*

Mais mon père — veut-il permettre mon bonheur?

AVOGARE, *à ſa fille.* *(Bas.)*

Ton bonheur eſt le mien. — Tout eſt changé.

L'autre, ſublime en tout, de l'erreur d'un moment,
Fait de ſa gloire encor l'éternel monument.

Note de l'Editeur.

(1) L'Auteur a encore retranché ici quatre vers. Euphémie, en exprimant à Bayard ſon admiration & ſa reconnoiſſance, lui diſoit :

Et vous, à qui cent fois l'Europe, avec raiſon,
De l'*Alcide Français* avait donné le nom,
Vous ſurpaſſez des Grecs le Héros magnanime,
Vous, vainqueur de l'Amour, dont il fut la victime.

Nous avons dit dans l'examen du *Siége de Calais*, ce que nous penſons des citations de l'Hiſtoire ancienne dans la Tragédie ; voici la Fable même citée, ce qui eſt bien pis ; mais puiſqu'on donnoit à Bayard ce ſurnom d'*Alcide François*, la citation eſt légitime, & ce vers :

Vous, vainqueur de l'Amour, dont il fut la victime,
eſt très-heureux.



SCÈNE IV.

Les Acteurs précédens, D'ALÈGRE.

D'ALÈGRE, *à Gaston.*

SEIGNEUR;
Nos canons, dirigés par votre heureuſe adreſſe,
Ont fait crouler le mur & les canons de Breſſe;
L'Ennemi, dans la plaine, eſt contraint de ſortir;
A tenter la bataille il paraît s'enhardir.
J'ai vu ſe déployer les drapeaux de Rovère,
Et briller vers ce fort les lances de Peſcaire.

GASTON, *avec un éclat de joie.*

Enfin donc, une fois, ils nous viennent chercher!
Vole; & que tout mon camp ſe diſpoſe à marcher.
(D'Alègre ſort.)

BAYARD, *très-vivement.*

Nous allons vaincre, amis, croyez-en ma promeſſe,
J'ai le plan du combat tracé par ſa ſageſſe:
Miracles du génie & chef-d'œuvres de l'Art,
Les projets de Nemours gouvernent le hazard.

GASTON, *de même.*

Ah! ton cœur & ton bras promettent plus encore.
(A Euphémie.)
Oſez voir triompher l'Amant qui vous adore.

(A Avogare.)

Reſtez ici près d'elle, & montez ſur la tour.

AVOGARE.

Moi, qu'en lâche témoin j'admire ce grand jour!
Le neveu de Louis va me nommer ſon père,
Et je veux mériter une gloire ſi chère.

GASTON, *toujours avec chaleur.*

Daignez donc la conduire, & vous ſuivrez nos pas.

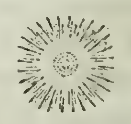
(Prenant Bayard par la main.)

Viens : de notre querelle inſtruiſons nos Soldats ;
Que, pleins de ta grande ame, ils marchent aux alarmes.

(Aux Chevaliers.)

O Français, ſoutenez la gloire de vos armes.
Qui pourrait aujourd'hui réſiſter à vos coups?
Vos deux Chefs ont l'honneur d'être dignes de vous.

(Ils ſortent tous, à l'exception d'Avogare & d'Euphémie.)



SCÈNE V.

AVOGARE, EUPHÉMIE.

EUPHÉMIE, *arrêtant ſon père prêt à ſortir.*

MON père ! expliquez-vous ? Quel deſſein vous anime ?

AVOGARE.

Peux-tu le demander ? Je cours laver mon crime ;
J'admire, je chéris ces ſublimes Mortels.

EUPHÉMIE.

Grand Dieu !

AVOGARE, *avec enthouſiaſme.*

Viens t'applaudir dans mes bras paternels ;
Mes yeux ſont deſſillés, cet exemple m'accable :
O de leur héroïſme aſcendant incroyable !
Tous deux m'ont terraſſé par ces foudres vainqueurs,
Dont s'arme la vertu pour tonner dans les cœurs ;
J'ai ſenti, malgré moi, ſon invincible flâme
Pénétrer dans mon ſein, s'ouvrir toute mon ame,
Y porter les regrets, les remords déchirans :
Je me ſuis vu ſi vil près d'ennemis ſi grands,
Que, déteſtant ſoudain ma noire perfidie,
Je me crois trop heureux ſi mon trépas l'expie.

(En l'embraſſant.)

Adieu : pardonne-moi ma honte & ta douleur ;
Tu me vois vertueux, tu me verras vainqueur (1).

---

(1) L'Auteur a ſupprimé ici une Scène entière. Altémore arrivoit & diſoit à Avogare :

Seigneur, c'eſt vers le pont qu'il faut ſoudain vous rendre :
Peſcaire menaçait, dit-on, de le ſurprendre ;
Déjà Bayard y vole, on voit fuir vos Soldats. . . . .

AVOGARE.

Je cours les raſsûrer & ſeconder ſon bras.

EUPHÉMIE.

Mon père.

AVOGARE.

Adieu.

Il diſoit enſuite tout bas à Altémore :

Ma fille ici n'eſt plus à craindre ;
Pour tromper ſes vertus, ma bouche a ſu les feindre :
Combats près de Nemours, & ſonge à le frapper ;
Je réponds de Bayard, il ne peut m'échapper.

Note de l'Editeur.



SCÈNE VI.

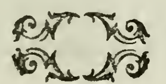
EUPHÉMIE, *ſeule.*

Ciel! mon cœur goûte enfin une volupté pure ;
L'honneur y met en paix l'Amour & la Nature :
Après tant de tourmens mon père m'eſt rendu.
Cher Amant, ſes remords ſont nés de ta vertu !
Je veux, à ton amour dérobant ce myſtère,
Jamais devant tes yeux ne voir rougir mon père ;
Et ton ame, ignorant qu'il a pu te trahir,
N'aura pas un moment ceſſé de le chérir.
Allons... Mais ce combat...

(Elle s'arrête avec ſaiſiſſement.)

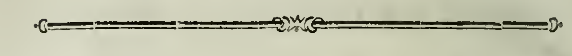
Je me ſens conſternée. —
Pourquoi ? Nemours va vaincre, & c'eſt ſa deſtinée. —
Ah ! ſouvent aux vainqueurs le ſort cache un écueil;
Dans leur char de triomphe il place leur cercueil.

Fin du troiſième Acte.





ACTE IV.



SCÈNE PREMIÈRE.

EUPHÉMIE, *seule, & dans le plus grand désordre.*

Fuyons, mes yeux sont pleins de ce vaste carnage.
Des fureurs des Mortels épouvantable image !
Le sang qui ruisselait de tant de corps épars,
Ces têtes qui tombaient du haut de ces remparts :
Les fers étincelans, & les feux plus terribles,
Reproduisant la mort sous cent formes horribles,
Et poursuivant par-tout mon père & mon Amant.—
(Elle s'assied.)
Mon père ! qu'il m'est cher, hélas ! en ce moment :
Dieu juste, à la vertu quand ta voix le rappèle,
Veux-tu rendre sa perte à mon cœur plus cruelle ?
(Avec un peu de joie.)
Mais Nemours !.... Sur la brèche, en vainqueur, il montait :
Sur des monceaux de morts la gloire l'attendait. —
(Se reprenant.)
La gloire ! & c'est donc là que l'homme l'a placée !
O délire infernal, barbarie insensée......

Quoi !

(*Elle ſe relève.*)

Quoi ! j'entends juſqu'ici les cris des combattans ;
Percer le bruit lointain de cent bronzes grondans ;—
J'entends ſe rapprocher ces clameurs effroyables ,—
Et gémir, ſous ces murs, quelques voix lamentables !
Un cri plus douloureux me glace de terreur ; —
Se peut-il !.... je ſuccombe..... Ah ! je vois le vain-
queur.

(*Elle retombe ſur le fauteuil.*)

SCÈNE II.

EUPHÉMIE, URBIN, GARDES.

URBIN.

Vous voyez un Captif, qui rougit peu de l'être ;
La chaîne de Bayard va m'honorer peut-être.
Il marchait vers la ville, à côté de Nemours,
Quand tous les Eſpagnols, par le pont du Secours ;
Ont tenté de ce fort une attaque perfide.
Sur l'ordre de ſon Chef, Bayard, d'un pas rapide,
Court à ce pont fatal, le voit ſans défenſeurs,
S'élance, arrête ſeul les Eſpagnols vainqueurs,
Fait revoir cet exploit, prodige de l'Hiſtoire,
Qu'on diſait fabuleux, mais qu'il nous force à
croire :

Après un long combat les ſiens l'ont ſecouru ;
Ils allaient triompher, quand j'y ſuis accouru :
De ce choc déciſif je ſentais l'importance :
Mais le nombre des miens, leur fière contenance,
A ce torrent fougueux ne peuvent réſiſter ;
Leur courage impuiſſant ne ſert qu'à l'irriter.
Redoublant des Français l'indomtable furie,
Dans ſon dernier Soldat Bayard ſe multiplie.
Je vois autour de moi mes eſcadrons percés,
Leurs étendards ravis & leurs Chefs diſperſés.
Reſté ſeul à mon tour, il a fallu me rendre.
Hélas ! dans quel moment ! gémiſſez de l'apprendre ;
On venait de bleſſer ce Guerrier généreux ;
Il avait, ſans frayeur, ſenti ce coup affreux.
Mais il tombe ; & l'on trouve, au défaut de l'armure,
Tout le fer d'une lance encor dans ſa bleſſure ;
On craint, en lui portant un ſecours meurtrier,
D'arracher à la fois ſa vie avec l'acier :
On dit plus ; que le coup part de la main d'un traître. —
J'en ai vu près de lui, que vous devez connaître.

EUPHÉMIE.

Non. Je n'en connais plus. Mais que devient Nemours ?

URBIN.

Les fiers Vénitiens lui réſiſtent toujours ;

L'Alviane eſt un Chef digne de ſa vaillance ;
Il eſt juſte qu'entre eux la victoire balance.
On apporte Bayard.

SCÈNE III.

URBIN, EUPHÉMIE, BAYARD, GARDES.

BAYARD.

(*Le corps entouré d'une écharpe, porté ſur des étendards & des piques.*)

L'EFFORT de la douleur,
Pénétrant dans mon ſein, en détache mon cœur :
Dieu, je ſens défaillir ma force anéantie.
(*Après un peu de ſilence.*)
Mon ame était à toi, mon ſang à ma Patrie :
Mes cinq derniers aïeux, morts au lit des Héros,
Reconnaiſſent leur fils mourant ſur des drapeaux.

EUPHÉMIE.

Bayard, voyez les pleurs de la plus tendre amie ;
Quels regrets pour Gaſton !

BAYARD, *d'une voix entrecoupée.*

C'eſt vous, belle Euphémie !
Eh bien ! ai-je eu raiſon d'expier mon erreur ? —
Je ſuis chéri de vous, & quitte envers l'honneur.

Sans peur & sans reproche à mon heure suprême ;
Je sens mon ame fuir contente d'elle-même. —
Vous direz à mon Roi, que j'ai béni mon sort
De lui faire, en vos mains, hommage de ma mort.
(La regardant tendrement.)
Croira-t-il qu'un mortel ait pu céder vos charmes ?

SCÈNE IV.

Les Acteurs précédens, AVOGARE.

AVOGARE.

BAYARD, à ton malheur je viens donner des larmes.

BAYARD.

Un traître m'a frappé ; ne pleure pas sur moi,
Pleure ce malheureux qui viole sa foi.

AVOGARE.

De ta mort, en tous lieux, la nouvelle est semée ;
On dit que ce revers a fait fuir notre armée ;
Que l'ennemi vainqueur....

BAYARD, *se relevant un peu.*

Nemours est-il vivant ?

AVOGARE.

On le croit.

BAYARD.

Et l'on dit l'ennemi triomphant !

(*Aux Français qui l'environnent.*)

On vous trompe, Avogare. — Allons, qu'on me
remporte ;
Le péril de Nemours rend ma douleur moins forte.
Retournez à l'assaut. Près de votre étendard,
Placez au premier rang les restes de Bayard ;
Ce front pâle & sanglant, ce bras faible & sans
armes,
Aux ennemis bientôt renverront les alarmes ;

(*Pendant qu'on l'emporte.*)

Ils ne m'ont pas encore entrevu sans frémir ;
Marchez, ils trembleront à mon dernier soupir :
Oui, je veux vous guider au fond de leurs asyles.
Du Guesclin au cercueil soumit encor des villes.

(*Avogare le suit.*)

EUPHÉMIE.

J'entends crier victoire & Nemours & Louis.

(*Avogare & les Français s'arrêtent.*)



SCÈNE V.

Les Acteurs précédens, D'ALÈGRE.

D'ALÈGRE.

CE grand jour met le comble à la gloire des Lis:
L'Alviane eſt aux fers, & Nemours eſt dans Breſſe.

URBIN.

Ciel!

D'ALÈGRE.

Parmi tous ſes ſoins, le premier qui le preſſe,
Chevalier vertueux, c'eſt le ſoin de vos jours;
Nous venons y veiller. J'ai hâté les ſecours
Que l'art va vous offrir ſous un heureux auſpice;
Conduiſez-le, Soldats, dans ce lieu plus propice.
(*Il montre une chambre voiſine.*)

BAYARD.

Attends. — Avec ce fer mon ame peut ſortir.
(*Avec plus de force.*)
Cher Nemours! ah! je veux, avant que de mourir,
Entendre le récit de ta gloire inouie,
Et jouir du beau jour que te doit ma Patrie.
(*A d'Alègre.*)
Conte-moi ſes exploits. Son ſang n'a point coulé?

D'ALÈGRE.

La foudre, autour de lui, vainement a volé.
Maître de ſoi, de tout, dans cet aſſaut terrible,
Le Français, ſous ſa main, ſemble un courſier flé-
xible,
Qu'il ſait, ſans nul effort, preſſer ou retenir,
Et dont la fière ardeur s'étonne d'obéir.
Tout-à-coup votre mort, à grand bruit annoncée,
Fit reculer d'un pas une troupe avancée;
Mais l'aſpect de Nemours, dans le fond de leur
cœur,
Fait de ce pas honteux l'aiguillon de l'honneur:
« Français, vengeons Bayard, s'il eſt vrai qu'il ſuc-
» combe;
» Pourriez-vous, en fuyant, déshonorer ſa tombe?
Ces mots, & la rougeur de ſon front indigné,
Quelques pleurs dont ſon œil était même baigné,
Ont décidé ſoudain du ſort de l'Italie.
Dans Breſſe, vainement, le Romain ſe rallie:
En vain le Citoyen, ſous ſes toîts renfermé,
Verſe ſur les vainqueurs le bitume enflammé;
J'ai vu, (ce que jamais on ne pourra comprendre,)
Trente mille Guerriers ardens à ſe défendre,
Aidés de la Nature & des travaux de l'art,
Par dix mille Français forcés dans un rempart;
Et notre armée en ordre au fort de la tempête,
Comme un camp deſſiné pour les jeux d'une fête!

BAYARD, *avec tranquillité.*

On peut m'ôter ce fer, dût-il trancher mes jours;
Je vois la France heureuſe, & lui laiſſe Nemours.

(On emporte Bayard. D'Alègre & Urbin le ſuivent.)

AVOGARE, *à part, & regardant Bayard.*

Va, pour ce fier vainqueur, tu peux trembler encore;
Tu le laiſſes en butte aux poignards d'Altémore.

EUPHÉMIE.

Mon père, aux aſſaſſins Nemours abandonné;
Comme Bayard, ſans doute, en eſt environné:
Je crains que, loin de vous, des Conjurés perfides;
Ignorant vos remords, & de ſon ſang avides,
Dans ſon triomphe auſſi n'attentent ſur ſes jours.
Si vous veilliez ſur lui....

AVOGARE.

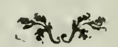
C'eſt mon devoir, j'y cours.

(A part.)

Mais je vois Altémore: — & c'en eſt fait ſans doute.

EUPHÉMIE.

Ah! ſon trouble m'apprend ce que mon cœur redoute.



SCÈNE VI.

AVOGARE, EUPHÉMIE, ALTÉMORE.

AVOGARE, *à Altémore.*

EH bien !

EUPHÉMIE.

D'où naît, Seigneur, votre ſombre embarras ?
Que fait Gaſton ?

ALTÉMORE, *affectant un peu de joie.*

Vers vous il marche ſur mes pas.

EUPHÉMIE.

Je cours lui préſenter les palmes de la gloire :
C'eſt aux mains de l'Amour à parer la victoire.

SCÈNE VII.

AVOGARE, ALTÉMORE.

AVOGARE.

QUOI ! j'ai frappé Bayard, & Nemours eſt vainqueur !

ALTÉMORE.

Il l'eſt pour un moment ; ne craignez rien, Seigneur.

D'illuſtres Chevaliers une élite aguerrie,
Connaiſſant qu'en ſecret on menaçait ſa vie;
L'entourait, le couvrait de leurs ſuperbes rangs;
Le glaive ne pouvait approcher de ſes flancs.
Mais ſa victoire enfin précipite ſa perte,
Sous ſes lauriers trompeurs ſa tombe eſt entr'ouverte (1).
Le voilà dans la ville, où nos piéges tendus
Par Urbin déſormais ne ſont pas retenus:
En chaſſant notre armée, on ne l'a pas détruite;
Le terrible Peſcaire en a ſeul la conduite:
Il eſt maître ſur-tout de l'obſcur ſouterrain;
Et cette nuit, dans Breſſe, il va rentrer ſoudain.

AVOGARE, *vivement.*

J'ai ſu l'en prévenir. Las d'un aſſaut pénible,
Le Français va tomber dans un ſommeil paiſible:
L'imprudence le ſuit ſitôt qu'il eſt vainqueur,
Et toujours ſon déſaſtre eſt près de ſon bonheur.

ALTÉMORE, *auſſi vivement.*

Bien plus. Votre palais dominant ſur la ville,

---

(1) Il y a ici quelques changemens peu conſidérables. Des vers que diſoit Avogare ſont dits par Altémore. Rien n'eſt plus indifférent: mais il réſulte de cette variante, le retranchement des deux vers ſuivans:

Nemours, *perdant Bayard*, a perdu plus que nous,
Et nos premiers projets vont être *remplis tous.*

Le premier vers diſoit trop; Bayard n'eſt que bleſſé; le ſecond étoit dur.

Note de l'Editeur.

Nemours, par mes avis, en a fait ſon aſyle;
Il doit y raſſembler le Conſeil des Guerriers,
Et tous y vont périr par mes feux meurtriers.
C'était ſous ce palais, je vous l'ai fait connaître,
Que Peſcaire enfermait le dépôt du ſalpêtre;
Je ſais ce nouvel art ignoré des Français,
Dont Navarre, à Bologne, a tenté les eſſais.
La poudre, de la terre entr'ouvrant les entrailles;
Fait voler dans les airs les peſantes murailles,
Et lance, avec fracas, les éclats diſperſés
Des fondemens unis aux combles renverſés.

AVOGARE, *avec impétuoſité.*

Allons. Qu'au même inſtant où ce nouveau tonnerre
Des Chefs des ennemis aura purgé la terre,
Peſcaire & les Breſſans, fondant de toutes parts,
Egorgent dans la nuit tous les Soldats épars.
Cours à ce grand objet que ton œil doit conduire;
Moi, je garde ce fort: & ſi Bayard reſpire,
Nemours enſeveli dans ton gouffre infernal,
Pour immoler Bayard, deviendra mon ſignal.
Maître une fois du fort, je te joins dans la ville.
Je veux, en ſurpaſſant les meurtres de Sicile,
Inſolens Etrangers, qu'un moment vous ait vus
De l'Italie entière à jamais diſparus.

ALTÉMORE, *appercevant Euphémie.*

Votre fille revient: retenez l'infidelle;
Nemours n'a plus qu'une heure à ſe voir aimé d'elle.

(Il ſort.)

SCÈNE VIII.

AVOGARE, EUPHÉMIE.

EUPHÉMIE, *s'approchant tout près de ſon père.*

(D'un air ſombre, avec ſaiſiſſement, & les larmes aux yeux.)

BARBARE, qu'ai-je appris? j'en friſſonne d'horreur.
Quoi! vous m'avez trompée avec tant de noirceur!
Quoi! vous m'avez réduite au malheur néceſſaire,
De ne compter jamais ſur la foi de mon père! —
Quelle vertu brillait dans ſon faux repentir!
Peut-on ſi bien la peindre, & ne pas la ſentir?

AVOGARE.

Quels tranſports inſenſés!

EUPHÉMIE.

O jour de ma ruine!
Mon père, au même inſtant, m'embraſſe & m'aſ-
ſaſſine!

AVOGARE.

Téméraire, oſes-tu?....

EUPHÉMIE.

Ces mains, teintes de ſang,
Du généreux Bayard n'ont pas percé le flanc?

AVOGARE.

Moi ?

EUPHÉMIE.

Vous. Urbin a vu la rage qui vous guide
Enfoncer & briſer votre lance perfide.
Son eſtime pour moi m'a ſu tout découvrir.

AVOGARE.

Ah ! de mon changement Urbin veut me punir ;
Il te donne un ſoupçon....

EUPHÉMIE.

Soupçonne-t-on ſon père ?
(Lui montrant un papier.)
Voilà ce que vous-même écrivez à Peſcaire :
Du meurtre de Bayard vous oſez vous vanter ;
Du meurtre de Gaſton vous oſez le flatter.

AVOGARE, *confondu.*

Peſcaire a pu trahir des ſecrets redoutables !...

EUPHÉMIE, *avec véhémence.*

Non. Peſcaire jamais n'a trahi ſes ſemblables :
Exercé dès l'enfance aux talens de ſon Roi,
Quand on l'aide à tromper, on eſt sûr de ſa foi.
Mais le ſage Breſſan, dont l'adreſſe & le zèle
M'ont dévoilé jadis votre trame infidèle,
Vient de ſurprendre encor ce billet odieux,
Que, par un promt meſſage, il m'envoie en ces lieux :

Et, malgré ſes vieux ans, la vertu qui l'anime
Sait être infatigable autant que votre crime.

AVOGARE, *à part.*

Précipitons l'inſtant, tous mes reſſorts ſont prêts.
(Il veut ſortir.)

EUPHÉMIE, *le ſuivant.*

Si vous ſortez, je cours publier vos projets.

AVOGARE, *la prenant par la main.*

Sais-tu que tu me dois.... que tu riſques ta vie?

EUPHÉMIE.
(*Avec le plus grand emportement de la rage & de la douleur.*)

Frappez, reprenez-la quand vous l'avez flétrie :
Ma naiſſance eſt ma honte, & fait mon déſeſpoir;
Le malheur de ma vie eſt de vous la devoir. —
Que dis-je? Ah! pardonnez.
(*Elle l'embraſſe.*)
Cher ennemi que j'aime;
Vous me devrez auſſi vos jours, — malgré vous-même :
J'obtiendrai votre grace, ou mourrai près de vous.
Oui, cruel! — Oui, mon père! Ah! ſi, dans mon courroux,
Ma bouche audacieuſe a pu vous faire injure,
Mes yeux donnent encor des pleurs à la Nature.
Les ſentez-vous couler? Pouvez-vous, ſans douleur,
Les voir tremper la main qui m'arrache le cœur?

AVOGARE, *avec dissimulation.*

Cache donc mes secrets, par devoir, par tendresse (1):
Je crains tout, & demain je prétends quitter Bresse.

EUPHÉMIE.

Demain! Eh! vous avez quelque piége ignoré
Dont, cette nuit encor, l'effet est assûré:
Ce billet me l'annonce. — Allons, le Ciel m'inspire;
C'est Nemours, en secret, que je vais seul instruire.

AVOGARE.

Quoi!...

EUPHÉMIE.

Le crime & l'aveu sont pour moi deux malheurs;
Mais, en sauvant Nemours, j'enchaîne ses rigueurs;
Il me doit votre grace, elle est ma récompense.

(*Elle veut sortir.*)

AVOGARE, *se mettant au devant d'elle.*

Comment! tu veux livrer ma vie à sa vengeance?

EUPHÉMIE, *très-rapidement.*

Votre cœur n'est pas fait pour connaître le sien;
Vous le jugez par vous; j'en juge par le mien.
Vous alliez m'immoler dans ce Héros aimable,

---

(1) Cache donc mon secret dans ton ame attendrie.
Demain tu diras tout, mais attends que je fuie.
Edition de 1770.

Il me respectera dans mon père coupable (1) :
Je dois, à sa vertu confiant vos destins,
Vous sauver des forfaits & des dangers certains.
(Elle veut encore sortir.)

AVOGARE, *furieux.*

Les dangers sont pour toi, fille impie & barbare :
Redoute les transports où mon ame s'égare :
Je n'ai plus qu'un parti, celui du désespoir.
Les jours de ton Amant vont être en mon pouvoir :
C'est l'auteur de mes maux, de la mort de ta mère,
Le Chef des meurtriers qui m'ont ravi ton frère ;
Lui, qui peut-être même a déchiré son flanc ;
Et je saurai mourir tout couvert de son sang.
Telle est cette vengeance aveugle dans sa rage,
Vertu de nos climats, passion de mon âge.
Par-tout je vais te suivre, & m'attacher à toi ;
Et si tu vois Nemours, ce sera devant moi.

---

(1) L'Auteur a retranché ici quatre vers.

Je réponds de vos jours.

AVOGARE.

Mais de ma liberté ?
Du moins, avant la nuit, n'étant point arrêté.....

EUPHÉMIE.

La liberté pour vous est l'usage du crime :
De vos noires fureurs vous seriez la victime.

Euphémie parloit peut-être un peu trop durement à son père ; d'ailleurs ces vers faisoient longueur.

Note de l'Editeur.

Tremble :

Tremble : par un regard, un geste, un mot perfide,
Tu hâtes son trépas & deviens parricide :
Dussé-je être à l'instant puni par ses Soldats,
Je le perce à tes yeux, ou t'immole en ses bras.

EUPHÉMIE.

Où suis-je ? Que résoudre ? Ah ! quel état horrible !

AVOGARE.

Nemours vient. Je crains peu cette garde terrible...
(*Voyant qu'elle veut s'éloigner de lui.*)
Arrête, malheureuse, & reste à mes côtés ;
Tu n'échapperas point à mes yeux irrités ;
Renferme ta douleur, frémis qu'on ne la voie.

SCÈNE IX.

GASTON, AVOGARE, EUPHÉMIE, SUITE DE FRANÇAIS, *dont plusieurs portent des drapeaux.*

GASTON, *à Euphémie.*

(*Avogare se tient entre elle & Gaston.*)

RASSUREZ-VOUS, Madame, & partagez ma joie.
(*A Avogare.*)
Que le traître à présent doit être confondu !
Du salut de Bayard on nous a répondu ;

On a tiré le fer & calmé ſa ſouffrance ;
Sa plaie, aux yeux de l'Art, n'offre que l'eſpérance.
Quel bonheur pour l'Etat, pour nous, jeunes Guerriers !
Notre Empire perdait l'honneur des Chevaliers,
Le cœur dont la vertu nous inſpire & nous guide :
Dans ton ame, ô Bayard, la Nation réſide.
Lautrec, allez au Roi préſenter ces drapeaux,
Préſages de la paix où tendent ſes travaux :

(*A Euphémie.*)

Qu'au peuple de Paris mon triomphe va plaire !
Vous verrez à quel point la gloire leur eſt chère,
Quel prix leur tendre amour ajoute à nos lauriers :
Les cœurs des Citoyens ſont bien dûs aux Guerriers.

(*Lautrec ſort avec les drapeaux ; les autres Français reſtent.*)

Et vous, ſages Héros, à qui je rends hommage,
Vainqueurs des ennemis & de votre courage,
Commandez-vous toujours en ſachant obéir.
Grace à ce feu prudent qui ſait ſe contenir,
Jamais ſi peu de ſang n'a payé tant de gloire ;
C'eſt par-là que Nemours eſtime ſa victoire,
Que du cœur de Louis il accomplit les loix.
Français, qui prodiguez votre ſang pour vos Rois ;
Vous méritez un Roi qui ſache en être avare.
Allez, je vais vous ſuivre au palais d'Avogare.....

AVOGARE, *à part.*

Quel bonheur !

GASTON.

Cette nuit, nous y veillerons tous :
Que le Soldat repose, il souffre plus que nous.
Epargnez l'Habitant ; faible instrument du crime,
On l'en rend trop souvent la première victime.

(Toute la suite se retire.)

SCÈNE X.

GASTON, EUPHÉMIE, AVOGARE.

AVOGARE, *à part.*

Il reste !

GASTON, *approchant d'Avogare.*

La fortune est promte en ses retours ;
Quand on veut toujours vaincre, il faut veiller toujours.
Seigneur, votre palais, au milieu de la ville,
Pour l'œil du Général devient un centre utile ;
Excusez, comme un fils si j'en ose ordonner.

AVOGARE, *avec malignité.*

Ah ! mon cœur se plaisait à vous le destiner.
Mais partons.

GASTON, *le retenant.*

Profitez du moment qui me reste ;

Pour m'inſtruire tous deux d'un complot trop funeſte.

AVOGARE.

Nous !

GASTON.

Au nom d'un vieillard dans Breſſe retenu,
A l'inſtant un Soldat à mes pieds eſt venu,
» L'aſſaſſin de Bayard menace votre vie «,
M'a-t-il dit ; » ce ſecret eſt connu d'Euphémie «.
(*A Euphémie.*)
Vous allez m'éclairer ſur ces lâches forfaits ;
Quel bonheur que mes jours ſoient un de vos bienfaits ! —
(*A Avogare, en lui prenant la main qu'il portait à ſon poignard.*)
(*A Euphémie.*)
Elle ne répond point !—Nommez donc le coupable.
Peut-être de ma mort vous ſeriez reſponſable.

EUPHÉMIE, *à part, en regardant de côté ſon père & Gaſton.*

Si je me place entre eux, je n'expoſe que moi.
(*A Gaſton, en voulant aller à lui.*)
Seigneur....
(*Avogare la retient par le bras.*)

GASTON.

Vous l'arrêtez ! ſes yeux ſont pleins d'effroi !

EUPHÉMIE, *à qui Gaston tend la main.*

J'ose à vos pieds...

AVOGARE, *levant le poignard sur Gaston.*

Frappons.

EUPHÉMIE, *s'en appercevant.*

Mon père!

(Elle l'arrête, en l'embrassant avec violence.)

GASTON, *mettant la main sur son épée.*

O perfidie!

AVOGARE.

L'ingrate me retient, elle en sera punie.

(Il veut la tuer.)

GASTON, *lui arrachant le poignard.*

Non barbare; & toi-même à l'instant...

(Il veut aussi le frapper.)

EUPHÉMIE, *s'élançant, & couvrant son père de son corps.*

Ah! Nemours;

Tu me rends parricide, — & j'ai sauvé tes jours.

GASTON.

Pardonne, je m'égare en voulant te défendre.

Holà, Gardes, à moi.

SCÈNE XI.

Les Acteurs précédens. ALTÉMORE. SOLDATS FRANÇAIS.

ALTÉMORE.

Ciel! que viens-je d'entendre?

GASTON.

Il immolait sa fille.

ALTÉMORE, *surpris.*

Avogare!

GASTON.

Son bras
Comblait aussi sur moi tous ses assassinats.

(*Il jette le poignard.*)

ALTÉMORE, *à Avogare.*

Qui, vous? quel changement! quelle aveugle furie!..

AVOGARE, *avec une colère feinte.*

Je ne t'imite point en vendant ma Patrie:

(*D'un œil d'intelligence.*)

Je frappais son Tyran: — & voulais prévenir
L'enfant dénaturé qui vient de me trahir.

GASTON.

Va, tu lui dois la vie : & tu n'as pour défenſe,
Que ſes pleurs, ſes vertus, — hélas ! & ſa naiſſance.
(*A Altémore.*)
Non. Je ne reviens point de cet excès d'horreur ;
J'en ſuis honteux pour lui. — Ciel ! avant que mon cœur
Soupçonne un tel forfait, ou le puiſſe comprendre,
Accorde-moi cent fois de m'y laiſſer ſurprendre.
(*A Altémore & aux Soldats.*)
Vous, que dans ſon palais on conduiſe ſes pas.

EUPHÉMIE.

Ah ! qu'il vive, ou je meurs.

GASTON, *bas à Euphémie.*

Il ne périra pas.
(*Haut.*)
Devant tout le Conſeil je veux qu'il me réponde ;
Et de ſes attentats percer la nuit profonde.

AVOGARE, *à Altémore qui l'emmène.*

Puiſqu'il vient au palais, allons hâter ſa mort.

EUPHÉMIE, *à Altémore, pendant qu'on emmène ſon père.*

Seigneur, vous qui l'aimiez, prenez ſoin de ſon ſort.

ALTÉMORE.

Au delà de vos vœux — vous ſerez obéie.
(*Il ſort.*)

EUPHÉMIE, *à Gaston avec vivacité.*

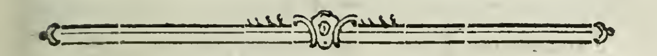
L'Amour te l'a livré, l'Amour te le confie.

GASTON.

Je le suis au palais. Va, compte sur mon cœur;
L'attrait de tes vertus s'accroît par ton malheur;
Je leur dois plus d'amour & de respect peut-être,
Lorsqu'au sein des forfaits le destin les fit naître.

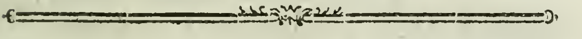
Fin du quatrième Acte.





ACTE V.

Le Théâtre repréſente une chambre attenant la galerie où ſe ſont paſſés les quatre premiers Actes. C'eſt dans cette chambre que l'on a mis Bayard. Il eſt à demi couché ſur un lit militaire. Les armes de Bayard ſont auprès de ſon lit.



SCÈNE PREMIÈRE.

URBIN, BAYARD.

URBIN, *debout, appuyé ſur un fauteuil.*

EN nous voyant ainſi, qui penſerait, Seigneur,
Qu'Urbin fût le captif & Bayard le vainqueur? —
Grace au Ciel, pour vos jours me voilà ſans alarmes:

BAYARD.

Que vos tendres bontés ont eu pour moi de charmes,
Généreux ennemi! Tels ſont les vrais Guerriers,
Rivaux au champ de Mars, amis dans leurs foyers.

URBIN.

J'attends ma liberté que vous m'avez promiſe.

BAYARD.

Mais doublez la rançon qui dut m'être remiſe. —
(*Urbin paraît très-étonné.*)
A vos Soldats bleſſés je deſirais l'offrir ;
Chargez-vous de ce ſoin que je ne puis remplir ;
Jule a cauſé leurs maux, je veux qu'il les ſoulage,
Et de ſon or ſacré j'ennoblirai l'uſage.
Mais parlons d'Avogare & de ſes noirs projets.

URBIN.

J'ai toujours dédaigné d'en ſavoir les ſecrets :
Quand il oſa ſur vous combler ſon infamie,
Je confiai ce monſtre aux vertus d'Euphémie :
J'ai cru ſervir enſemble & vous & mon pays,
D'arrêter ſes projets, ſans les avoir trahis.
Je voudrais, & ne puis vous nommer ſes Complices :
Vous ne les craignez plus, qu'importent leurs ſupplices ?



SCÈNE II.

GASTON, BAYARD, URBIN.

GASTON, *à Bayard.*

J'ALLAIS quitter ce fort : mais un objet preſſant
M'oblige à vous voir ſeul, ſi le Duc y conſent.

URBIN.

Prince, je me retire.

(Il ſort.)

GASTON, *vivement.*

On trompe encor la France ;
De traîtres entouré, Bayard eſt ſans défenſe ;
Il faut bien que Nemours connaiſſe la terreur.

BAYARD, *ſe relevant un peu.*

Je ne puis rien pour vous, c'eſt-là tout mon malheur.
Quels ſont donc nos périls ?

GASTON.

Vous allez les entendre ;
Un fidèle Breſſan vient pour me les apprendre,
Et d'un ſage conſeil je cherche les ſecours.

(Il va vers la porte.)

BAYARD.

Qui ſait mieux en donner en recherche toujours.

GASTON.

Viens, approche.

SCÈNE III.

GASTON, BAYARD, UN VIEILLARD.

GASTON, *à Bayard.*

Euphémie, aux malheureux propice,
Tendit à ce vieillard une main protectrice,
Et de ſes longs revers adoucit les regrets:
Il a, d'un noble prix, ſu payer ſes bienfaits;
Et sûr de ſes vertus, par un aveu ſincère,
Il vint lui révéler les crimes de ſon père.
C'eſt lui qui m'a tantôt envoyé par ſes fils,
D'un double aſſaſſinat les généreux avis.
(*Gaſton s'aſſied.*)

BAYARD, *au Vieillard.*

La probité ſe peint ſur ton front vénérable,
Et ce dehors heureux...

LE VIEILLARD.

Cache un cœur bien coupable.
(*Se jetant aux pieds de Gaſton.*)
Ah! j'ai beſoin de grace en venant vous ſauver.

GASTON.

De grace!

LE VIEILLARD.

Mes ſanglots m'empêchent d'achever.

GASTON.

Tu ſerais criminel ? & ſur quelle aſſûrance
Pourrai je à tes diſcours donner ma confiance ?
Quel es-tu ?

LE VIEILLARD.

Pardonnez ma honte & mes regrets ;
Je ne ſuis qu'un Breſſan, je fus jadis Français. —
Citoyen de Paris, mais d'obſcure naiſſance,
J'allai chercher la gloire au ſortir de l'enfance ;
Mon bras s'eſt ſignalé, lorſqu'aux murs de Beauvais
Une femme a vaincu le Flamand & l'Anglais :
Mais un ſervice ingrat ſous un Roi trop auſtère,
Tourna vers l'Etranger ma jeuneſſe légère.
De climats en climats j'errai pendant dix ans :
Et depuis trente hivers fixé chez les Breſſans,
Ainſi que tout Français privé de ſa Patrie,
Je l'appelle, en pleurant, chaque jour de ma vie.

BAYARD.

Eh ! que n'y rentrais-tu, ramené par l'honneur ?

LE VIEILLARD, *un peu rapidement.*

J'ai combattu contre elle & je lui fais horreur.
Fier de mon origine, il faut que je la cache ;
La peur du châtiment & l'hymen qui m'attache,
Ont retenu mes pas revolant vers les Lis :

J'ai du moins à mon Roi pu rendre mes deux fils;
Combattans ſous vos loix, & dignes de vous plaire,
Ils conſolent ſouvent la honte de leur père.
Quand on entend vos noms, quand on voit vos
ſuccès,
Seigneurs, qu'on eſt honteux de n'être plus Français!
(*Avec plus de chaleur.*)
Mais.... je viens vous ſauver; eh! quel Guerrier
fidèle,
Honoré dans la France, aura plus fait pour elle?
Ah! ce ſervice heureux, ce retour de ma foi,
Va bientôt retentir juſqu'au cœur de mon Roi.

GASTON.

Qu'as-tu donc découvert?

LE VIEILLARD.

La trame la plus noire;
Qui vous cache la foudre au ſein de la victoire.
Dans tout le ſang Français brûlant de ſe plonger,
De meurtres, cette nuit, Breſſe va regorger:
Oui, près du mont ſacré, des routes ſouterraines
Vont ramener Peſcaire & les lances Romaines;
Tandis que, vers le fleuve, un gros de Citoyens
Ouvre un canal antique aux fiers Vénitiens:
Dans leurs Temples déjà, ſans bruit & ſans alarmes,
Les Breſſans déſarmés ont repris d'autres armes.
On parle d'un rempart qui doit être abîmé,
Par ce volcan nouveau ſous la terre enfermé.
L'Eſpagnol s'en promet l'effet le plus terrible.

J'ignore où doit frapper ce tonnerre invisible :
Mais je sais que bientôt un lâche meurtrier
(*A Nemours.*)
Vous y doit avec art exposer le premier ;
Et, vous ouvrant soudain cette tombe enflammée,
Enlever aux Français l'ame de leur armée.
(C'est ainsi qu'en ces lieux on vous nomme, Seigneur.)
J'ai frissonné d'effroi, de rage & de douleur ;
J'ai voulu vous soustraire à ces piéges du crime,
Vous voyez à mes pleurs, au zèle qui m'anime,
Qu'un transfuge, accablé par les ans & les maux,
Toujours Guerrier dans l'ame, adore les Héros.

GASTON.

D'où sais-tu ces secrets ? par quelle intelligence ?

LE VIEILLARD.

Une seule ressource était en ma puissance.
J'ai vendu l'humble toît par ma femme habité,
Réduit de sa vieillesse & de ma pauvreté,
Seul fruit d'un long travail & des dons d'Euphémie,
Pour gagner un Soldat de la garde ennemie.

GASTON, *attendri.*

Ah Dieu !

BAYARD.

Que de grandeur !

GASTON.

Et nous, mortels heureux,

Nous croyons quelquefois être seuls généreux! —
Achève. Saurais-tu quel autre qu'Avogare
Dirige sourdement les horreurs qu'on prépare?

LE VIEILLARD.

Non, Prince. L'Espagnol qui m'a tout révélé,
N'a pu percer plus loin ce secret si voilé;
Il craint, en le sondant, de s'en voir la victime:
Mais moi, Seigneur, mais moi, pour vous montrer l'abîme,
Du peu que je savais j'ai dû vous avertir;
Je cours mieux observer ce qu'il faut prévenir.
Mon sang se rajeunit encor pour ma Patrie.
Je vois tous mes dangers & compte peu ma vie:
Quand un Soldat Français au péril va s'offrir,
Daigne-t-il s'informer s'il peut en revenir?

BAYARD, *avec transport.*

Français, reprends ton nom.

GASTON, *embrassant le Vieillard.*

Oui, tu l'es... Le tems presse.
[*A Bayard.*]
Daignez, si je m'emporte, arrêter ma jeunesse;
Je vais donner mon ordre.—Entrez tous.

[*Plusieurs Officiers & Soldats entrent.*]

Vous, Evreux,
Vous, d'Alègre, suivez ce vieillard courageux;
Il va vous indiquer deux secrètes issues,
Dont il faut à l'instant saisir les avenues:

Cent

Cent Guerriers bien choiſis pourront y retenir
Les nombreux bataillons qui voudraient en ſortir :
Vers l'autre extrémité, Cruſſol & Vendeneſſe,
Guidez nos eſcadrons qui campent hors de Breſſe ;
Et que les ennemis par vous ne ſoient chargés
Que lorſque ſous la voûte ils ſeront engagés :
Eux-même auront rendu leur perte plus rapide.

(*A deux autres Chevaliers.*)

Et vous, pour contenir le Citoyen perfide ;
Que, par mille flambeaux diſpoſés prudemment ;
On menace leurs toîts d'un vaſte embrâſement.
Le palais d'Avogare eſt encore l'aſyle
D'où mes ordres auront le cours le plus facile ;
J'y vole, pour donner des ſecours prompts & sûrs,
Si de quelque rempart la mine ouvrait les murs.

[*A Bayard.*]

Approuvez-vous ce plan ?

BAYARD, *montrant les Chevaliers.*

Tous leurs cœurs l'applaudiſſent :
Moi ſeul j'en dois gémir, d'autres bras l'accompliſſent.

LE VIEILLARD, *vivement.*

J'inſtruirai ſeulement vos Guerriers valeureux ;
Prince, & je vais veiller ſur ce gouffre de feux.

[*Comme une idée nouvelle qui lui vient ſur le champ.*]

J'eſpère.... en découvrir le foyer redoutable.
Si le Ciel y plaçait ma peine inévitable,

Puissé-je, pour mourir avec moins de remord,
Ayant perdu mes jours, ne point perdre ma mort!

GASTON, *pendant qu'il s'en va.*

Va, compte sur le prix de ce service insigne:
La faveur de Nemours....

LE VIEILLARD, *se retournant.*

Prince, j'en suis indigne.
Réservez pour mes fils un si généreux soin;
Demain, de vos bontés je n'aurai plus besoin.
(Il sort avec les six Chevaliers & quelques Soldats.)

GASTON.

Adieu, Bayard.

BAYARD.

Soldats, qu'on me porte à sa suite.

GASTON.

Non; restez. C'est la loi que je leur ai prescrite:
Qu'Euphémie avec vous soit gardée en ce fort.
Ah! de deux cœurs si chers quand j'assûre le sort,
Je ne hazarde plus la moitié de moi-même;
Périt-on tout entier en sauvant ce qu'on aime?
(Il sort, laissant un Chevalier & quelques Gardes.)

SCÈNE IV.

BAYARD, UN CHEVALIER, GARDES.

BAYARD.

IL eſt donc un triomphe, il eſt donc un danger,
Que même, en le voyant, je ne puis partager !
[*Au Chevalier.*]
Ecoute, ô mon élève, eſpoir de la Patrie,
D'Eſtaing, cœur tout de flâme, à qui le ſang me lie,
Toi, né pour être un jour, par tes hardis exploits,
Ainſi que ton aïeul, le bouclier des Rois ;
Ne quitte point Gaſton, ſois par-tout ſon égide :
Je réponds des Français, tant qu'il ſera leur guide.
[*Le Chevalier ſort.*]
O Dieu ! par quelles mains préviens-tu tant d'hor-
reurs !
[*A ſes Gardes.*]
Vous l'avez vu ſortir ce vieillard tout en pleurs ;
Soldats, c'eſt un transfuge, accablé de ſon crime.
Mettez tous à profit ſon retour magnanime,
Et les remords cruels dont il eſt dévoré.
Tel eſt le châtiment du cœur dénaturé,
Qui, ne connaiſſant plus famille ni Patrie,
Oſe leur dérober le tribut de ſa vie.
Infidèle aux Humains, dont les tendres ſecours
Dans ſa débile enfance ont protégé ſes jours,

Il trouve, en tous climats, l'horreur qu'inſpire un traître;
Il voit l'homme chérir l'homme qu'il a vu naître:
Dans un long abandon traînant ſon triſte ſort,
L'affreuſe ſolitude environne ſa mort (1).

---

(1) Au lieu de cette belle tirade ſur les Déſerteurs, il y avoit dans l'édition de 1770, les vers ſuivans, qui ſont fort beaux auſſi; mais la moralité qu'ils renferment, avoit déjà été préſentée d'une manière frappante dans *le Siége de Calais* & dans *Zelmire.*

Ciel! quel tiſſu d'horreurs! Par qui le détruis-tu?
Ce transfuge me rend jaloux de ſa vertu.
Que devenait ſans lui la France triomphante?
Ainſi, grand Dieu! ta loi terrible & conſolante
Par-tout montre aux premiers, aux derniers des humains,
L'immuable rapport de leurs communs deſtins:
Telle eſt leur mutuelle & juſte dépendance.
Le plus obſcur Soldat s'exile de la France,
Il vit ailleurs obſcur; & tu mets tout l'Etat,
Cinq Rois, l'Europe entière aux mains de ce Soldat.

Note de l'Editeur.



SCÈNE V.

BAYARD, ALTÉMORE, SOLDATS ITALIENS.

ALTÉMORE, *aux Gardes de Bayard.*

Nemours vous mande, amis; Bayard est sous ma garde,
La défense du fort désormais me regarde.
(*Il leur fait signe de sortir. Ils s'en vont.*)

BAYARD.

Quoi! vous quittez Nemours!

ALTÉMORE, *à Bayard.*

C'est lui qui l'a voulu.—
(*A sa suite.*)
Attendons le signal, ou tout serait perdu.
(*A Bayard.*)
Nemours tremble pour vous; l'orage se déclare.
Lorsque dans son palais j'ai conduit Avogare,—
A ma garde enlevé par ce peuple séduit;
Il a saisi, pour fuir, la faveur de la nuit:
Et peut-être, en ces lieux, du fond de sa retraite,
Il tend, par ses amis, quelque embûche secrète.

BAYARD.

Ses amis, comme lui, se pourront découvrir;

Le crime, à force d'art, parvient à ſe trahir.

ALTÉMORE, *avec malignité.*

J'en doute. Mais du moins par cette expérience,
Tous vos Chefs connaîtront enfin la défiance :
L'impétueux Français ignore les détours ;
Son ame eſt dans ſes yeux & paſſe en ſes diſcours ;
Soit fierté, ſoit faibleſſe, il ne peut ſe contraindre ;
L'éclat de ſes tranſports avertit de les craindre.
Ici, l'homme plus calme en concentre l'ardeur,
Dans des replis profonds enveloppe ſon cœur ;
De ſes traits, à ſon ame, il fait un maſque utile :
Et la haine en cet art eſt toujours plus habile ;
Elle offre, en ſouriant, le front de l'amitié ;
Et d'un glaive couvert vous perce ſans pitié.
(*A part.*)
Le ſignal tarde bien !

BAYARD.

Si je meurs par un crime,
L'aſſaſſin tremblera, mais non pas la victime :
Au moment de frapper, peut-être l'inhumain
Sentira que ſon cœur veut retenir ſa main (1).

---

(1) Au lieu de ces quatre vers, il y avoit dans la première édition :

Que j'aime à contempler ma dernière victime !
(*A part.*)
Le ſignal tarde bien !

BAYARD.

Si je meurs par un crime,

ALTÉMORE, *à part.*

Il dit vrai. — Mais n'importe. — Ah ! que vient-on m'apprendre ?

(*Il se retire un peu en arrière.*)

SCÈNE VI.

Les Acteurs précédens, EUPHÉMIE.

EUPHÉMIE, *à Bayard.*

NEMOURS n'est point ici ?

BAYARD.

Nemours vient de se rendre
Dans votre palais même.

EUPHÉMIE.

Ah Ciel ! il est perdu ;
C'est là, Seigneur, c'est là que le piége est tendu,
Que la foudre... Ah ! courons.

ALTÉMORE, *l'arrêtant.*

Demeurez.

Je suis sûr que du moins, d'assassins entouré,
Dans le fond de leur cœur je serai révéré.

Note de l'Editeur.

EUPHÉMIE.

Monstre horrible !
C'est toi dont la fureur....
[*On entend le bruit affreux que produit l'explosion du palais d'Avogare.*]
Dieu ! quel fracas terrible !
[*Elle s'appuie sur une colonne.*]
La terre s'est émue, & ces murs ont tremblé.

BAYARD.

Tout mon corps tressaillit sur mon lit ébranlé.

ALTÉMORE, *avec éclat.*

Enfin du joug Français j'ai sauvé l'Italie.
[*A Bayard.*]
Vois l'ami d'Avogare & l'Amant d'Euphémie.

EUPHÉMIE.

Grand Dieu !

BAYARD.

Quoi ! perfide....

ALTÉMORE.

Oui, par ce foudre infernal,
J'ai, de mes deux rivaux, détruit le plus fatal....

EUPHÉMIE, *tombant évanouie.*

Je me meurs.

ALTÉMORE, *à Bayard.*

Et ton ſang va combler ma vengeance [1].
[Il va pour lui porter un coup de lance.]

BAYARD.

[Qui a pris ſa lance près de ſon lit, la tient en arrêt ſur Altémore.]

Viens, traître, je t'attends.

ALTEMORE, *étonné.*

Quelle eſt ton eſpérance?
Crois-tu combattre ſeul & mes Soldats & moi [2]?
[Les Soldats s'avancent ſur Bayard.]

---

(1) Au lieu de ces cinq vers, il y avoit dans la première édition :

EUPHÉMIE.

Nemours eſt mort, je meurs.

ALTÉMORE.

L'Italie eſt vengée :
Enfin du joug Français la voilà dégagée.
Vois l'ami d'Avogare.

BAYARD.

Ah! lâche, oſes-tu bien?....

ALTÉMORE.

Il eſt temps d'achever ſon triomphe & le mien :
Meurs, ſuperbe Bayard, ſans gloire & ſans défenſe.

Note de l'Editeur.

(2) Au lieu de ce vers, il y avoit dans la première édition :

Crois-tu ſeul contre tous.... Amis, ſecondez-moi.

BAYARD.

Tremblez, voilà Nemours.

[*Altémore & ses Soldats tournent la tête, & apperçoivent Nemours. Altémore, comme anéanti, reste immobile, & laisse tomber sa lance.*]

L'Auteur a bien fait de changer ce vers. Cette interruption : *Amis, secondez-moi !* démentoit l'épithète d'*intrépide* que Bayard lui-même donne ailleurs au traître Altémore. Il est vrai que dans *la Mort de César*, lorsque Cassius revient un poignard à la main, après avoir assassiné César, Dolabella, partisan de César, dit aux Romains :

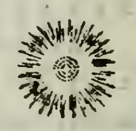
Peuples, secondez moi, frappons, perçons ce traître.

Mais Cassius n'est pas seul ; il a derrière lui tous les Conjurés ; d'ailleurs le vers suivant que dit Cassius :

Peuples, imitez-moi ; vous n'avez plus de Maître,

prouve que de part & d'autre il s'agit d'obtenir le suffrage du peuple, & non de demander main-forte contre un ennemi dont on a peur.

Note de l'Editeur.





Tremblez, voil'a Nemours.
c'est la foudre pour toi. *T. III. P. 218.*

A. Borel, inv. et del. 1787 *C. F. Viguet, Sculp.*

SCÈNE VII.

Les Acteurs précédens, GASTON, CHEVALIERS FRANÇAIS, URBIN.

GASTON, *écartant les Italiens à coups d'épée, dit à Altémore.*

C'EST la foudre pour toi.
(*Il embrasse Bayard.*)
O mon ami!

BAYARD.

Cher Prince, eh! qui l'aurait pu croire?

GASTON, *montrant Altémore & Urbin.*

Voilà de l'Italie & l'opprobre, & la gloire.
Urbin vient te défendre.

BAYARD, *tendant la main au Duc d'Urbin.*

Il ne m'étonne pas.

GASTON.

Qu'on livre cet infâme au plus affreux trépas.
(*On entraîne Altémore.*)
Mais, ô nouveau malheur! ô ma chère Euphémie!
(*Il court à elle.*)

BAYARD.

L'effroi de votre mort peut lui coûter la vie.

GASTON, *lui prenant la main.*

Euphémie !

EUPHÉMIE, *revenant à elle, & levant les yeux au Ciel.*

Il n'eſt plus.

(*Elle les rebaiſſe & apperçoit Nemours.*)

Ah ! Prince, vous vivez !

GASTON, *la relevant.*

Oui, ce digne vieillard.... Il nous a tous ſauvés.

EUPHÉMIE, *avec transport.*

Qu'il m'eſt cher !

GASTON.

J'arrivais dans ce palais terrible,
Où mon ordre aſſemblait notre élite invincible ;
Quand je le vois entrer, frémiſſant, éperdu,
Suivi de l'Eſpagnol à ſes bienfaits vendu,
Et qui, ſe promettant un plus riche ſalaire,
Avait du nouveau foudre épié le myſtère :
» Fuyez, s'écriaient-ils, fuyez, ne tardez pas ;
» Vous n'avez qu'un moment ; le gouffre eſt ſous
» vos pas.
» Courez ſauver Bayard, il en eſt tems encore ;
» Ce Héros va tomber ſous les coups d'Altémore ».
A leurs cris, vers ces lieux, nous avons volé tous.
Mais des portes du fort à peine approchions-nous,
Qu'avec un bruit affreux, une nue enflammée,
Un noir torrent de feu, de ſoufre & de fumée

Roule au loin dans les airs, à nos regards ſurpris,
D'un vaſte monument les immenſes débris.
Heureux, qu'en échappant à ce piége effroyable;
(*En embraſſant Bayard.*)
J'arrache encor mon père au ſort plus déplorable,
De voir des aſſaſſins, vil rebut des bourreaux,
Souiller la dernière heure & le ſang d'un Héros!

URBIN, *à Bayard.*

Pardonne, j'ai trop tard ſuivi mon digne Maître;
Bayard, pour ſauver Jule, avait livré le traître:
Beaux jours du nom Romain, qu'êtes-vous devenus?
Des Français maintenant ſont nos Fabricius.

GASTON, *à ſa ſuite.*

Allons, marchons, amis; revolons vers Peſcaire:
Voudrais-je qu'à ma chaîne il eût pu ſe ſouſtraire?
Sous ces murs embrâſés me croyant englouti,
De ſon repaire obſcur peut-être il eſt ſorti.

(*Il veut partir.*)

BAYARD.

Arrêtez....



SCÈNE VIII ET DERNIÈRE.

GASTON, URBIN, EUPHÉMIE, BAYARD, D'ALÈGRE, CHEVALIERS ET SOLDATS FRANÇAIS.

D'ALÈGRE, *vivement à Gaſton.*

LA victoire eſt complette & ſoudaine;
Tous vos ordres ſuivis ont mis dans notre chaîne
Les Guerriers de Veniſe & les Soldats Romains,
Enfermés, foudroyés dans les deux ſouterrains.

GASTON.

Mais Peſcaire?....

D'ALÈGRE.

Seigneur, ſon adroite prudence
Pour des lieux plus ouverts réſervait ſa préſence:
De la porte Fauſtine il aſſaillait les tours,
Qu'au bruit de ſon tonnerre il croyait ſans ſecours;
Mais, au lieu de l'effroi, trouvant par-tout l'audace,
Et des Vénitiens apprenant la diſgrace,
Il va cacher au loin ſa honte & ſes débris.

GASTON.

Eh! que fait ce vieillard? qu'il vienne avec ſes fils;
Que mes bienfaits....

D'ALÈGRE.

Plaignez ſon infortune extrême.
Inſtruit qu'en ſon palais Avogare lui-même,
Pour allumer ſa foudre, avait ſu ſe cacher,
Loin de ſuivre vos pas, il l'a couru chercher;
Il voulait, ou punir, ou déſarmer ſa rage:
Mais ſoit que du Breſſan le perfide courage,
De périr avec vous, fît ſon plaiſir affreux;
Soit qu'il ait mal connu, mal meſuré ſes feux;
De tous deux à la fois, loin du palais en poudre,
J'ai vu les corps ſanglans rejetés par la foudre (1).

EUPHÉMIE.

O mon père!

BAYARD.

O Soldat, qu'honore un beau trépas;
J'ai bien vu que ton cœur ne ſe pardonnait pas!
Tes fils ſeront les miens.

EUPHÉMIE.

Le déſeſpoir m'accable;
De la mort de mon père, hélas! je ſuis coupable.

---

(1) L'un & l'autre à la fois, loin du palais en poudre,
Ont vu leurs corps épars emportés par la foudre.

Edition de 1770.

Les mots ſoulignés ſont vraiſemblablement l'objet de cette correction.

Note de l'Editeur.

GASTON, *vivement.*

Lui ſeul fut criminel, lui ſeul il s'eſt perdu.

EUPHÉMIE.

Ah! reſpectez les pleurs qu'il coûte à ma vertu.
La Nature m'imprime un ſacré caractère,
Sans permettre à mon cœur de juger pour quel père.

GASTON.

Je reſpecte à la fois & reſſens vos douleurs;
Mon bonheur ne peut naître au milieu de vos pleurs.
Je veux, pour le former, que Bayard me ramène
Plus digne encor de vous, & vainqueur de Ravenne.
(*A Bayard.*)
Je vais t'attendre, ami, ſous ce fameux rempart;
Gaſton regretterait de vaincre ſans Bayard.

BAYARD, *lui prenant la main.*

Va; mais modère au moins ton ardent caractère:
Tu crois n'avoir rien fait tant qu'il te reſte à faire.
Songe qu'en peu de jours tu ſus vivre long-tems;
Ta carrière d'honneurs eſt remplie à vingt ans:
Toi ſeul peux ſoutenir le fardeau de ta gloire;
Mais crains de t'oublier au ſein de la victoire.

FIN.



NOTES



NOTES HISTORIQUES (1).

J'ai ſouvent fait uſage, dans ces Notes, de l'Hiſtoire de la Ligue de Cambray, par l'Abbé du Bos; Ouvrage autant eſtimé pour l'exactitude impartiale qui y règne dans le récit des faits, que pour la ſaine critique qui dirige les jugemens de l'Auteur. Cet Ouvrage eſt d'ailleurs composé d'après les Hiſtoriens contemporains, tels que le Guichardin, Bembo, Paul Jove, &c. Mais j'ai principalement puiſé dans la vie du Chevalier Bayard, qui eſt un des plus précieux monumens de l'ancienne Littérature Françaiſe. » On y re- » trouve, dit M. Gaillard dans ſon Hiſtoire de François I[er], » le bon ſens & l'énergie » naïve de Philippe de Comines. C'eſt un de » ces livres qui font regretter le vieux lan- » gage & les vieilles mœurs. Le ſtyle de » l'Auteur eſt parfaitement aſſorti aux actions

(1) On a copié ces Notes ſans façon, dans pluſieurs Ecrits donnés depuis la première édition de Gaſton & Bayard. Je ne crois pas que cela m'ôte le droit de reprendre mon bien, & d'avertir le Public que ce n'eſt pas moi qui tranſcris ici ce qu'il a pu lire ailleurs.

» qu'il rapporte, fur-tout aux mœurs qu'il » décrit; on peut dire que c'eft vraiment la » langue de ces mœurs-là, fimple, naïve, » franche, hardie, chevalerefque comme » elles. L'Auteur peint les évènemens avec » tant de vivacité que le Lecteur en eft pref- » que témoin : il varie fes tableaux avec in- » telligence, & les trace avec force..... Le » vieux langage donne à cette bonhommie » antique & vénérable, fille de la Nature, un » agrément & un intérêt que toute l'élégance » de la langue actuelle a bien de la peine à » leur conferver : elle pourrait peindre plus » fièrement l'élévation de l'ame de Bayard, » mais elle en exprimerait moins fidèlement » la fimplicité ».

L'Hiftoire de Bayard fut compofée & publiée, trois ans après fa mort, par fon Secrétaire, qui ne prit d'autre nom fur le titre, que le nom de *Loyal Serviteur.* Ce livre était *comme perdu*, lorfqu'en 1619 Théodore Godefroi *le remit en lumière*, & le dédia à Louis XIII. C'eft cette réimpreffion qui en a fourni des exemplaires à toutes nos Bibliothèques. On en fit encore à Grenoble, en 1651, une édition nouvelle, qui eft rare à Paris, & qui eft plus complette que la précédente. Elle fut dirigée par les foins de M. d'Expilly, Con-

ſeiller d'Etat, Préſident au Parlement de Grenoble, qui, étant au centre de la famille de Bayard, avait fait une *exacte recherche des titres de cette Maiſon. J'ai lu*, dit-il, *ce qu'en a écrit Aimar de Rival, Conſeiller au Parlement de Grenoble, contemporain du Chevalier.* On voit par le caractère des perſonnes, & par le tems où elles ont écrit, combien elles ſont dignes de foi. J'expoſerai, dans la ſuite de ces Notes, ce que l'édition de Grenoble a de particulier; & je diſtinguerai ces articles, en y ajoutant le nom de M. d'Expilly.

Mais ſur-tout je donnerai une lettre très-curieuſe, écrite par Bayard, trois jours après la bataille de Ravenne; & j'y joindrai l'ordre de l'armée de France à cette fameuſe journée. Ces deux pièces, conſervées dans les archives de la Chambre des Comptes de Grenoble, ſont très-précieuſes pour l'Hiſtoire de Louis XII. La lettre eſt bien importante pour ma Tragédie. Elle prouve la tendre amitié qui uniſſait Gaſton & Bayard. Il eſt ſingulier que, malgré la diſproportion d'âge, malgré la diſtance que le rang mettait entre un ſimple Gentilhomme, & un Prince que Louis XII traitait comme ſon fils, Gaſton ſoit, de tous les Généraux ſous leſquels Bayard a ſervi, celui qui a le plus chéri le *bon Chevalier*, &

qui en a été le plus aimé. Voilà le plus bel éloge qu'on puiſſe faire de tous deux.



Dieu, la France, l'Honneur, l'Amitié, l'Amour même,
De Milan, vers ces lieux, ont fait voler Bayard.

Le premier de ces vers contient, dans leur ordre exact, les cinq loix principales de la Chevalerie; la Religion, la Patrie, l'Honneur, l'Amitié & l'Amour. Nous trouvons fort étrange qu'on ait allié ainſi l'Amour avec la Religion; & notre façon d'aimer rendrait cet aſſemblage bien plus bizarre. Obſervez que la Patrie & l'Honneur l'emportaient ſur l'Amitié & ſur l'Amour : car la fraternité d'armes entre deux Chevaliers de différentes Nations était ſuſpendue, lorſque les deux peuples étaient en guerre. A plus forte raiſon, un Français, Amant d'une Etrangère, n'aurait-il pas été diſpenſé de combattre contre le Souverain de ſa Dame, ſi le Roi de France eût déclaré la guerre à ce Souverain. *Voyez les excellens Mémoires ſur la Chevalerie, par M. de Sainte-Palaye.*

Au reſte, je mets la Religion au nombre des motifs qui animent Bayard en ce moment, parce qu'elle était un des grands objets de la

guerre élevée entre Louis XII & Jules II. Le Roi, qui voulait que le Pape fût déposé, avait réussi à former contre lui une ligue de Cardinaux, & à faire assembler le Concile de Pise. Le Pape avait formé contre le Roi une ligue de Princes redoutables & ambitieux : elle s'appelait *la ligue Sainte.*

Bayard était dans l'armée de Gaston. Si je feins qu'il était à Milan, où il y avait une forte garnison de Français, on voit facilement que j'avais besoin, pour l'intrigue de ma Pièce, que mes deux Héros ne se fussent pas vus depuis quelque tems.



Reçoivent du Gardzo les ondes épanchées.

Cette petite rivière passe à Bresse : on l'appelle le *Garzo* ou *la Garza;* mais les Italiens prononçant le *z* comme *dz*, j'ai dû écrire de manière à conserver leur prononciation en Français. J'ai parlé ailleurs de la porte *Faustine*, qui est en effet une porte de Bresse.



Mais le brave Durfort.

On l'appelait communément le cadet de Duras : il est fort souvent cité dans la vie du Chevalier Bayard, comme un des plus braves

Officiers de ſon tems. Ce n'était pas lui qui commandait dans le château de Breſſe, c'était le Capitaine Hérigoye. Du Lude avait été Gouverneur de la ville, lors de la rebellion. Il fut ſurpris, malgré ſa vigilance : tandis qu'il défendait les remparts, les Vénitiens entrèrent par un égoût & par un ancien canal que le Comte Avogare leur fit ouvrir. Du Lude ſe retira dans le château avec la Comteſſe de Gambare, mère du jeune homme qui avait inſulté le fils d'Avogare. Elle était Françaiſe. Celui-ci s'acharna juſques ſur les maiſons de ſes ennemis, & les fit démolir de fond en comble.



De la beauté, dit-il, *va mériter l'hommage.*

Voici les propres mots de Charles VIII à Bayard, lorſque le jeune Chevalier partit la première fois pour l'armée : *Vous allez en un pays où il y a de belles Dames, faites tant que vous acquériez leur grace.* L'amour était toujours le prix de l'honneur : c'était un marché où l'un & l'autre devaient beaucoup gagner. Bayard avait aimé très-tendrement dans ſa jeuneſſe une Demoiſelle de la Cour de Savoie : elle fut obligée d'épouſer un Seigneur du pays, nommé le Seigneur de Fluxas. L'ab-

ſence & le mariage n'éteignirent point cette paſſion honnête, qui ſe changea facilement en une tendre eſtime, & n'empêcha point, par conſéquent, le Chevalier de ſe conſoler par d'autres amours. » Il eut une fille natu-
» relle d'une belle Demoiſelle de la Maiſon
» de Trecque, à Cantu, entre Milan & Côme.
» Il fit ſoigneuſement nourrir & élever cette
» fille, qui s'appelait Jeanne, & l'aima autant
» que ſi elle eût été légitime. Un an après la
» mort du père, elle fut mariée à François
» de Bocſozel, *Sieur de Chaſtelar*, par ſes
» trois oncles, (les trois frères de Bayard,
» dont l'un était Evêque de Glandève,)
» avec auſſi ample & groſſe dot que ſi elle eût
» été légitime. Elle ne fut jamais qualifiée
» naturelle, ains purement fille du Chevalier
» Bayard. Et depuis, dans tous les contrats
» paſſés avec ſes oncles, ils l'appelaient leur
» niéce, & l'ont toujours grandement ho-
» norée. Elle a ſi bien vécu qu'on l'eſtima
» digne fille d'un ſi digne père. De François
» Bocſozel & de Jeanne Terrail ſont ſortis
» de braves Gentilshommes, dont il y a deux
» vivans à préſent (en 1651), tous deux
» ſages & vaillans, qui ſe ſont ſignalés par
» les armes en de belles charges, pleins
» d'honneur & de vertu, qui ne démentent

» point le ſang dont ils ſont «. (M. d'Expilly.)

Un ſieur *de Chaſtelar*, petit-fils de la fille de Bayard, fut célèbre par ſon courage & ſa belle figure. Il oſa aimer Marie Stuard, & eut une fin très-tragique.

L'amour de Bayard pour Euphémie n'eſt point hiſtorique ; le perſonnage de la fille d'Avogare eſt de mon invention.



Chevalier, qu'il m'eſt doux d'offrir à vos vertus
Des honneurs aſſez grands pour être inattendus !

Cette ſcène eſt fondée ſur un fait très-vrai. Le Pape hazarda pluſieurs tentatives pour attirer Bayard à ſon ſervice, & lui offrit le commandement général de ſes troupes. Bayard répondit : *J'ai un Seigneur au ciel & un en terre, & autre ne ſervirai en ce monde.* Le Pape, dit l'Hiſtorien, reconnut à cette réponſe la morale immuable des Français.

J'ai fait parler Bayard dans cette ſcène, comme on parlait alors, & comme on parlerait encore aujourd'hui dans des circonſtances pareilles. On a toujours diſtingué la Religion d'avec ſes Miniſtres. On a toujours vu dans le Pape deux perſonnes très-différentes, le Pontife & le Prince. Un Pape Sol-

dat, comme Jules II, offrait une diſtinction encore plus marquée. Il dégradait trop ſon caractère, pour que ce caractère pût impoſer, même dans un ſiècle d'ignorance. Les Vénitiens le traitèrent avec une liberté bien hardie : Marc Lorédan, fils du Doge, propoſa en plein Sénat de demander du ſecours à l'Empereur Turc, *contre ce bourreau du genre humain, qui s'en diſait le père.* Bayard fut un de ceux qui reſpectèrent le moins la perſonne de Jules II : pendant le ſiége de la Mirandole, il diſpoſa une embuſcade pour l'enlever. Une neige abondante ſauva le Pape : encore s'il eût été un peu plus brave, & qu'il eût fui quelques minutes plus tard, il était pris.

Henri VIII, Roi d'Angleterre, fit auſſi à Bayard les offres les plus ſéduiſantes pour parvenir à ſe l'attacher. Il y avait plus à gagner avec ce Prince qu'avec le Pape : mais Bayard ne ſavait compter que ſes devoirs.



Les armes & mon cœur vous avaient fait mon frère.

Le Duc d'Urbin avait été élevé à la Cour de Louis XII. Il fut toujours porté pour les Français ; il déſapprouva aſſez hautement la conduite du Pape, ſon oncle, quand celui-ci trompa la France avec tant d'indignité. Le

Cardinal de Pavie eut la hardiesse d'accuser faussement le Duc d'Urbin d'une intelligence avec Louis XII. Le Duc en fut si irrité, qu'il tua le Cardinal de sa propre main. En supposant que le Duc d'Urbin était frère d'armes de Bayard, j'ai donné une raison de plus à son inclination pour ce Héros ; & cette fiction n'a rien que de très-conforme aux mœurs du tems.

*

Il sait ce qu'il vous doit, & que votre grand cœur
Daigna sauver ses jours que vous vendait un traître.

Ce fait est un des plus intéressans & des mieux décrits dans la vie du Chevalier Bayard. Le Duc de Ferrare avait demandé une garnison Française dans sa capitale, pour s'y défendre contre le Pape, qui voulait l'assiéger, après la prise de la Mirandole. Bayard commandait cette garnison. Le Pape envoya un émissaire secret, nommé Gerlo, pour tâcher d'amener le Duc à un traité particulier, proposant pour première condition, *qu'on lui livrât les Français, dont il ne voulait pas qu'il échappât un seul.* Le Duc, après avoir longtems conversé avec l'émissaire, & voyant que c'était un de ces scélérats qui appartiennent au plus offrant, lui fit sentir le peu

de confiance qu'inſpiraient les promeſſes du Pape, inſiſta ſur l'extrême ingratitude de Jules II envers tous ceux qui l'avaient ſervi ; ingratitude, dit-il, à laquelle vous, Gerlo, vous êtes expoſé plus que tout autre ; il eſt bien dangereux d'avoir les ſecrets d'un tel Maître. Le Duc ajouta que le Pape était fort vieux, que ſon ſucceſſeur pouvait n'être pas ennemi de la France, qu'ainſi la condition de Gerlo n'était pas sûre, & que ſa petite fortune courait de grands riſques. Inſenſiblement le Duc ſe hazarda de lui offrir un ſort brillant & ſolide, s'il voulait s'attacher à lui. Cette ame vénale fut tentée à la première offre, & rendue à la ſeconde. Le Duc parvint juſqu'à déterminer le traître à empoiſonner le Pape : &, fier de ce ſuccès, il courut tout conter à Bayard. Il commença par lui révéler le projet de Jules II contre les Français, & finit par ces mots : *Mais j'ai gagné ſon homme, qui m'a promis que le Pape ne ſerait pas en vie dans huit jours. Comment*, dit Bayard, en plaiſantant avec une candeur ingénue, qui n'appercevait pas ſeulement l'idée du crime qu'on lui déclarait ; *comment ſait-on que le Pape ne vivra pas dans huit jours ? cet homme qui le dit, a donc parlé à Dieu ?* Le Duc, mépriſant peut-être intérieurement cette ſublime

naïveté, n'héſita point à avouer le projet du poiſon. *Ah ! Monſeigneur*, s'écria Bayard, *je ne croirai jamais qu'un ſi gentil Prince, comme vous êtes, conſente à cette infâme trahiſon : & ſi je le croyais, je vous jure ſur mon ame que, devant qu'il fût nuit, j'avertirais le Pape. Lui ?* reprit le Duc ; *il en a bien voulu faire autant de vous & de moi : vous ſavez que nous avons fait pendre ſept ou huit de ſes eſpions envoyés dans Ferrare, pour me faire tuer par mes ſujets.* Bayard répond fermement qu'il n'eſt pas fait pour ſuivre l'exemple des trahiſons. Alors *le Duc, hauſſant les épaules & crachant contre terre, dit ces paroles : Bayard, je voudrais que cela ſeul pût tuer tous mes ennemis. Mais puiſque vous ne le trouvez pas bon, la choſe n'ira pas plus loin. Croyez que vous & moi nous nous en repentirons.* Non, je ne me repentirai jamais d'avoir empêché un crime, lui dit Bayard : *mais, Monſeigneur, baillez-moi le galant qui veut faire ce beau chef-d'œuvre ; & s'il n'eſt pendu dans une heure, que je le ſois à ſa place.* Le Duc répondit qu'il avait promis à Gerlo ſûreté de ſa perſonne, & qu'il l'allait renvoyer ; ce qui fut fait malgré Bayard. Gerlo fut pendu quelque tems après à Breſſe, pour une autre perfidie.

Ai-je tort de reprocher à nos Ecrivains

leur indifférence pour les beaux traits de notre Hiſtoire ? Quel Poëte, quel Orateur a fait valoir l'action que je viens de rapporter ? Et tous les Auteurs Latins ne ceſſent de louer leur Fabricius, dont la vertu fut moins généreuſe que celle de Bayard. Car enfin le Médecin qui offrait d'empoiſonner Pyrrhus, n'avait pas été envoyé par ce Monarque pour concerter une trahiſon contre le Dictateur Romain. Fabricius n'avait donc pas à ſe défendre, comme Bayard, de ce deſir de vengeance ſi naturel, ſi ſéducteur, qui nous paraît la juſtice même, quand il ne s'agit que d'uſer de repréſailles, & de tourner ſur notre ennemi le propre trait qu'il nous avait préparé. On ſent aſſez les raiſons qui ne m'ont pas permis de mettre cet événement en action. Des crimes projettés par un Pape, & contre un Pape, ſe racontent dans une Hiſtoire, mais ne ſe montrent pas ſur le Théâtre Français.



Etale dans un camp le mélange bizarre
De l'airain des Guerriers au lin de la Tiare.

On trouva ſcandaleux & ridicule que Jules II aſſiſtât *le pot en tête & la pique à la main* au ſiége de la Mirandole. Quelques perſonnes ne

ſeront pas fâchées de ſavoir les particularités ſuivantes, relativement à la Tiare.

La Tiare eſt un bonnet aſſez élevé, couvert d'une toile d'argent, ſur laquelle il y a trois couronnes brodées en or. Boniface VIII, ce Pape qui fit tant d'entrepriſes ſur la puiſſance royale, eſt le premier qui ait porté les trois couronnes. Avant lui, il n'y en avait que deux ſur la Tiare, & c'était bien aſſez. Jules II fit faire une Tiare d'or maſſif, du poids de dix livres, & il la couvrit encore de pierres précieuſes : il la portait, dit-on, dans les grandes cérémonies. Paul III, Clément V (1) & Urbain VIII voulurent chacun enrichir l'Egliſe Romaine d'une ſuperbe Tiare; & l'on juge bien qu'ils ſe diſputèrent en magnificence, & pour le poids de l'or, & pour le grand nombre de pierreries. Les Souverains Pontifes ne portent jamais aucune de ces quatre Tiares; elles ſont gardées au château Saint-Ange, dans une chambre fermée de trois ſerrures différentes, dont les clefs ſont remiſes

(1) Si l'on a voulu nommer ces trois Papes dans l'ordre chronologique, il faut lire Clément VIII, au lieu de Clément V; car entre Paul III & Urbain VIII, il n'y a pas eu d'autre Clément Pape, que Clément VIII. La même faute ſe trouvoit dans la première édition.

Note de l'Editeur.

à trois Prélats. On expose ces Tiares sur le grand autel de Saint Pierre, pour les quatre principales fêtes de l'année, & il faut alors que les trois Prélats s'assemblent pour l'ouverture de la chambre, & qu'on en dresse un acte devant Notaires.

❧

Quant à Maximilien, que pourrais-je en attendre ?
Il ne séduirait pas un cœur fait pour se vendre.

Ce Prince était avare, & manquait toujours d'argent. On disait de lui par dérision, *Maximilien petite-chevance.* Il avait pourtant un moyen de finance assez singulier : quand le besoin d'argent le pressait trop, il signait un traité d'alliance, & se faisait payer fort cher sa signature.

❧

Ferdinand s'applaudit alors qu'il trompe un Roi.

Ferdinand, Roi d'Arragon, de son chef ; Roi de Castille, du chef de sa femme ; Conquérant du Royaume de Grenade, fut le premier Roi d'Espagne. Sa mauvaise foi l'a rendu plus célèbre que sa puissance. Un jour quelqu'un lui disait : Louis XII prétend que vous l'avez trompé trois fois. Trois fois, reprit Ferdinand ! je l'ai bien trompé dix.

Pour Venise ; il est vrai, j'estime son courage.

La République de Venise soutint, avec une fermeté digne des anciens Romains, les premiers efforts des quatre Puissances formidables conjurées contre elle, & ses premières défaites qui étaient inévitables. Louis XII avait commis la plus grande faute en s'alliant avec le Pape, l'Empereur & le Roi d'Espagne, ses ennemis de tous les tems, contre les Vénitiens ses amis nécessaires. La Ligue de Cambrai est regardée comme un monstre en politique. Elle prouva, disent M. le Président Hénaut & l'Abbé du Bos, cette vérité plus d'une fois reconnue, que les grandes Puissances s'affaiblissent en s'unissant. Mais ce qui parut bien plus bizarre encore que cette Ligue, ce fut de voir Louis XII seul, sans être aidé de ses alliés, battre les armées de la République, la forcer à abandonner tous ses Etats de terre-ferme ; & ensuite Venise reprendre toutes ces Provinces, par le secours de ce même Pape, de ce même Empereur & de ce même Roi d'Espagne, qui venaient de se liguer contre elle avec Louis XII. Le Pape, après avoir excommunié les Vénitiens, & appelé l'armée Française, excommunia cette armée & bénit les Vénitiens. Cet abus indécent

décent de la Puiſſance ſpirituelle coûta cher à la Cour de Rome dans ce malheureux ſiècle. Quand on la vit jouer ainſi avec ſes armes ſacrées, on ceſſa de les craindre. Ses forces réſidaient dans le reſpect des peuples : & lorſqu'elle leur faiſait perdre elle-même ce reſpect, pouvait-elle ne pas voir qu'elle travaillait à ſa propre ruine ?



Un Monarque, un Français refuſer la victoire !
Je pardonne aux mortels d'être lents à le croire.

Louis XII, dit l'Abbé du Bos, perdit ſes avantages ſur le Pape, pour l'avoir trop ménagé : *Les partis mitoyens ont été ſouvent le terme de la proſpérité des Etats.*



Son jeune Succeſſeur, ce généreux Valois,
Qui ſoupire en ſecret au bruit de nos exploits.

Les Hiſtoriens diſent que François I, alors Duc de Valois, retenu à la Cour de Louis XII, dont il étoit l'héritier préſomptif, enviait noblement la gloire dont Gaſton ſe couvrait en Italie. On ſait que François, devenu Roi, voulut, après la bataille de Marignan, être fait Chevalier de la main de Bayard : il n'eſt

guère poſſible à un Monarque d'accorder un plus grand honneur à un Sujet. Bayard, pendant toute ſa vie, n'ayant jamais demandé de graces, ne reçut jamais que celles qui ne ſe demandent pas ; ces honneurs qu'un grand mérite arrache dans le premier moment d'un juſte enthouſiaſme, & avant que l'Envie ait eu le tems de réfléchir (1). Quand on accorda à ce grand homme des places, des dignités militaires, c'eſt parce que ces places avaient beſoin de lui ; & d'ailleurs elles vinrent ſi tard qu'elles ne pouvaient plus le flatter.

Pour des richeſſes, on ne lui en offrit point ; il ſut en acquérir avec ſon épée. Dans ſon ſiécle, le Guerrier n'avait beſoin que d'elle pour faire fortune. Bayard était né pauvre ; il fit beaucoup de priſonniers, & il vécut riche. Le grand nombre de rançons qu'on lui paya, & que ſa généroſité taxa toujours noblement, les priſes conſidérables qu'il fit ſur les ennemis, lui procurèrent une ſorte d'opulence. Son Hiſtoire parle ſouvent des grandes dé-

---

(1) Nous ne ſavons ſi l'Auteur du *Siége de Calais*, comblé d'honneurs plutôt que de graces utiles, & réduit, malgré ſa gloire, à faire imprimer *Gaſton & Bayard*, ſans pouvoir attendre que cette Pièce fût jouée, n'avait pas ſenti l'application qu'on pourroit lui faire de cette phraſe.

Note de l'Editeur.

penſes qu'il faiſait à l'armée, non pas pour des objets de luxe : un tel homme mépriſait tout ce qui énerve l'ame & le corps, mais pour des objets utiles, pour conſumer ſa fortune par cet uſage honorable, qui eſt une manière indirecte de la répandre ſur la pauvreté noble qui ne pourrait recevoir autrement. Tout était pour Bayard une occaſion de libéralité. Des Officiers avaient-ils eſſuyé quelques pertes dans une action ? il ſe croyait redevable envers eux de ce qu'il avait gagné ſur l'ennemi. Dès ſa plus tendre jeuneſſe, *jamais nul de ſes Compagnons n'était démonté, qu'il ne le remontât ; s'il avait un écu, chacun y partageait.*

Un jour, ſon Général lui donne 300 marcs de vaiſſelle d'argent, que les Rebelles de Tortonne offraient pour ſe racheter du pillage. Bayard n'oſe refuſer ; mais il cherche un prétexte pour être généreux, & ſa belle ame l'a bientôt trouvé. *A Dieu ne plaiſe*, dit-il, *que ce qui vient de ſi méchantes gens entre jamais dans ma maiſon ; cela me porterait malheur :* & il n'avait pas achevé ces mots, que la vaiſſelle était diſtribuée aux Soldats. Cependant, dit l'Hiſtorien, Bayard alors âgé de vingt-quatre ans, n'avait pas dix écus dans ſa bourſe.

Une autre fois, en faiſant la petite guerre,

il prend 15000 ducats qui appartenaient à ce fourbe illuſtre, appelé le grand Général. Un jeune Officier, qui s'était trouvé à cette capture ſous les ordres de Bayard, s'écria, en voyant compter tant d'or devant lui : Ah! ſi j'avais la moitié de cela, je ſerais heureux le reſte de ma vie. *Prenez*, lui dit Bayard. Le jeune homme crut que c'était une plaiſanterie, d'autant plus que Bayard avait ſujet de ſe plaindre de lui : mais quelles furent ſa ſurpriſe, ſa joie & ſa confuſion, quand il vit que le Chevalier parlait ſérieuſement ! il prit la moitié des 15000 ducats, & Bayard donna l'autre moitié aux Soldats de ſa compagnie.

Dans un moment qu'il avait conſacré au beſoin des voluptés, il trouve chez lui une jeune fille qu'on lui avait amenée, & par laquelle il s'attendait à être reçu avec l'enjouement du plaiſir. Il la voit en larmes : il la queſtionne : il apprend qu'elle eſt fille d'un pauvre Gentilhomme mort à l'armée, & que ſa mère, réduite à l'indigence, vend pour la première fois l'honneur de cette malheureuſe enfant. Sur le champ, Bayard la prend ſous le bras, la mène chez une de ſes parentes, Dame de la plus grande diſtinction dans Grenoble : il envoie chercher la mère, lui remontre ſon infamie, ſoulage ſon indigence, paye une dot à la fille, & la marie.

Il eſt difficile aux plus zélés partiſans de l'intérêt perſonnel, de n'être pas attendris, je dirai plus, de ne pas ſe mépriſer, en liſant de pareils traits de déſintéreſſement.



Ils ne veulent ſortir de ces foſſés ſanglans,
Que ſur un pont formé d'ennemis expirans.

Ces deux vers contiennent les propres mots que Bayard répondit dans Mézieres, quand on lui propoſa de ſe rendre. (*Voyez les Mémoires de du Bellay-Langey.*) Ce ſiége de Mézieres eſt preſque le ſeul événement important de la vie de Bayard, dont je n'ai pu parler dans ma Tragédie. Comment placer ſous Louis XII un fait ſi célèbre du règne de François Premier? Bayard, avec une poignée de monde, & de mauvais remparts, ſe défendit dans Mézieres contre deux armées formidables, & les força à lever le ſiége. Les Habitans ſe montrèrent dignes de l'avoir pour Gouverneur. Ils l'égalèrent en courage & en patience. Ils ſe firent de nouveaux remparts, auxquels il travailla aſſidument, comme le dernier d'entre eux. Bayard, qui était né gai, ſe ſervit d'une ruſe aſſez plaiſante pour jeter la méſintelligence entre les deux Généraux

ennemis. Mais cette ruſe n'eût pas ſuffi pour ſauver Mézieres, ſi la valeur & la vraie ſcience militaire n'euſſent déconcerté toutes les opérations des aſſiégeans. Cette belle défenſe, & la bataille de la Baſtide, prouvent que Bayard n'avait pas ſeulement l'intrépidité d'un Soldat, mais qu'il poſſédait les talens d'un Général, & qu'il était, comme le dit ſon Hiſtorien, *un vrai regiſtre de batailles*. Il prenait un ſoin particulier pour être bien ſervi en eſpions.

On célèbre encore tous les ans à Mézieres, avec la plus grande pompe, le fameux jour de la délivrance de la ville. La principale cérémonie de la fête eſt l'éloge du Chevalier Bayard, qu'on prononce & qu'on entend toujours avec de nouveaux tranſports, en répandant ces douces larmes d'admiration & de tendreſſe, que la vie du plus vaillant des Guerriers & du meilleur des Citoyens fait couler avec délices du fond de tous les cœurs. Une ville qu'il honora par ſes belles actions, & qui s'honora en les ſecondant, a toujours droit de s'en glorifier. Ce monument de reconnaiſſance, renouvelé ſans ceſſe par les Citoyens de Mézieres, atteſte qu'un Libérateur ſi cher ne vit pas ſeulement dans leur mémoire : on porte dans ſon cœur les vertus qu'on aime avec tant d'ivreſſe.

Il me rend, en ſecret, le Duché d'Altémore.

Altémore eſt une Principauté du Royaume de Naples. Elle avait appartenu à la femme de ce brave de Ligny-Luxembourg, ſous qui Bayard avait fait ſes premières armes. Le perſonnage qui porte dans ma Tragédie le nom d'Altémore, eſt de mon invention, du moins pour ce qui concerne le rang & les titres que je lui donne; car pour ſon infâme ſcélérateſſe, je l'ai puiſée dans l'Hiſtoire du tems.



Du fier Sotomaïore a terminé la vie.

Ce ne fut point l'amour qui arma Bayard contre Sotomaïore, ce fut l'honneur ſeul. L'Eſpagnol avait été pris par le Chevalier Français, & abuſant de la liberté honnête qu'on lui avait laiſſée ſur ſa parole, il avait trouvé moyen de s'échapper, & avait été repris. Quelque tems après, ayant payé ſa rançon, il retourna à l'armée Eſpagnole. On lui reprocha la baſſeſſe de ſa fuite, procédé indigne d'un Chevalier. Sotomaïore oſa, pour ſe juſtifier, accuſer Bayard de l'avoir traité durement, & d'une manière peu convenable pour un Gentilhomme. Bayard, qui était la

courtoiſie même, fut indigné de ce menſonge, dont on eut ſoin de l'informer. Il envoya un démenti net, & par conſéquent un cartel en forme à Sotomaïore. Celui-ci était brave, & ne refuſa point le combat. Le ſort fut juſte, & Bayard vainqueur pleura ſon ennemi. Si j'avais 100000 écus, diſait-il, je les donnerais pour l'avoir vaincu ſans l'avoir tué. Au reſte, ce combat ſe fit à pied & avec l'épée, comme je l'ai dit dans le ſecond Acte.



Frère du Roi d'Eſpagne & neveu de mon Roi,
Nemours n'eſt-il pas né pour commander ſur moi?

Gaſton, fils d'une ſœur de Louis XII, avait lui-même une ſœur nommée Germaine de Foix, mariée à Ferdinand, Roi d'Eſpagne, depuis qu'il était veuf d'Iſabelle de Caſtille. Gaſton était traité en tout comme un Prince du Sang : on ne lui donnait d'autre nom à l'armée que celui de *Monſieur*. Il eſt certain que Louis XII voulait lui céder le Royaume de Naples, & lui faire épouſer Renée de France, ſa ſeconde fille, qui fut depuis Ducheſſe de Ferrare. C'était peut-être le ſeul moyen de conſerver ce Royaume aux Français, que de donner aux Napolitains un Souverain particulier : leur inconſtance envers

des Rois étrangers & éloignés d'eux, rendait presque nécessaire cette politique, qui depuis a été adoptée avec succès.



Comme un jeune Soldat desirant les batailles,
Comme un vieux Général il sait les éviter.

Gaston avait fait ses premières armes à la prise de Gênes & à la bataille d'Agnadel, où il s'était montré en Héros qu'on reconnaît dès l'enfance. Depuis, ayant pris le commandement de l'armée, il venait de faire dans le Milanès, contre les Suisses, une campagne digne de Fabius le Temporiseur : & c'est de-là qu'il part pour conquérir aussi rapidement qu'Alexandre. J'avais tâché de peindre, dans les vers qu'on va lire, cette campagne si singulière pour un Général de vingt-deux ans : mais j'ai craint que ce morceau ne fît longueur & ne multipliât trop les descriptions. Quand on ne sait pas perdre de vers, il faut renoncer à faire des Tragédies. Je ne donne ceux-ci, qu'afin de m'éviter la peine de remettre en prose ce qu'il est essentiel d'apprendre à mes Lecteurs, pour leur faire bien connaître tous les talens de Gaston de Foix. (C'est Bayard qui parle.)

Je me plais à le ſuivre, & même à l'imiter :
Par ſa valeur bouillante il s'eſt fait notre Achille ;
Il eſt notre Neſtor par ſa valeur tranquille.
Vous venez de le voir, quand les Helvétiens,
D'une antique amitié rompant tous les liens,
Sous un Prélat fougueux (1) ſortis de leurs montagnes,
Du Milanès, pour vous, inondaient les campagnes.
Plus faible par le nombre & plus fort par ſon art,
Nemours n'a laiſſé rien au pouvoir du haſard :
Il élève autour d'eux une digue aſsûrée,
Contient de ce torrent la courſe reſſerrée ;
Des bois, des défilés ménage les détours ;
Aux beſoins conſumans interdit les ſecours ;
Réduit ce peuple avide à l'extrême indigence ;
Trompe, enchaîne, fatigue, énerve ſa vaillance ;
Enfin dans ſes rochers le renvoye éperdu
Rougir d'être défait ſans avoir combattu.
Ah ! qui ſait mieux unir la prudence au courage ?
Avec ces deux vertus un Guerrier n'a point d'âge.

Peut-être ce morceau devenait-il néceſſaire pour mieux fonder la ſcène du duel, en faiſant voir que c'était le caractère de Gaſton de ſavoir ſe commander, malgré l'excès de ſa vivacité. Caractère vraiment théâtral, & fait en quelque ſorte pour le charmant Acteur

---

(1) Le Cardinal de Sion.

qui l'a ſi bien rendu ; pour cette ame impétueuſe & tendre, qui peint avec tant d'énergie toutes les paſſions & toutes les vertus de la jeuneſſe.

D'épais & longs frimats la terre détrempée.

J'ai tâché de décrire avec exactitude les difficultés qui s'oppoſaient à la marche de Gaſton : & bien loin de les exagérer, je les ai peut-être affaiblies. Sans la vérité conſtante de cet évènement preſque incroyable, je n'aurais pas oſé haſarder le coup de théâtre frappant que produit la nouvelle de l'arrivée de Gaſton. L'étonnement extrême qu'elle doit cauſer, eſt l'impreſſion même qu'elle fit dans le château de Breſſe, lorſqu'on apperçut, au bout de huit jours de marche, les drapeaux de cette armée, que l'on ſavait être occupée à quarante lieues de-là contre des forces redoutables, & ſur-tout arrêtée par les neiges & les glaces, par trois rivières débordées qu'il fallait paſſer en préſence de deux camps nombreux. Mais de telles difficultés, inſurmontables pour les Généraux vulgaires, irritaient Gaſton & ne l'arrêtaient pas. Malheur à qui voit trop les obſtacles, & à qui ne les voit pas aſſez !

Avant de voir Nemours, j'appris à le chérir.....

Cet amour d'Euphémie, né avant qu'elle eût vu Gaſton, & ſur le ſeul bruit de ſa gloire, reſſemblerait à l'amour de M. de l'Empirée, ſi la renommée n'annonçait pas les graces d'un jeune Prince en même tems qu'elle publie ſes exploits. Il eſt très-naturel qu'une jeune fille s'attache en ſecret, & deſire de plaire à un Héros de vingt ans, qui a la réputation d'être auſſi beau que courageux. Hermione avoue dans *Andromaque*, qu'elle avait déjà du penchant pour Pyrrhus avant de l'avoir vu.

A qui même en ſecret je m'étais deſtinée,
Avant qu'on eût conclu ce fatal hyménée.

Et Corneille a dit ſi agréablement dans une Comédie :

Le Ciel, entre les cœurs, par un ſecret pouvoir,
Sème l'intelligence avant que de ſe voir.

L'Hiſtoire de la Chevalerie nous offre plus d'un exemple de paſſions ſemblables. J'ai tâché, autant qu'il m'a été poſſible, de peindre les mœurs du tems, dans les plus petites circonſtances, même dans celles qui étaient indifférentes à ma Pièce.

Vengeur de deux Cités, vainqueur dans trois combats.

La délivrance de Bologne par Gaſton de Foix était encore une eſpèce de miracle, par la rapidité avec laquelle il avait volé du fond du Milanès au ſecours de cette ville. A ſon arrivée, les Confédérés, quoique plus forts que lui, prirent la fuite, & laiſsèrent battre leur arrière-garde. De là Gaſton revolant à Breſſe, détruiſit preſque entièrement les deux corps d'armée, qui lui diſputèrent le paſſage du Mincio. Tous ſes exploits, & la repriſe de Breſſe, furent l'ouvrage de quinze jours, du 4 Février au 19. Le Lecteur reconnaîtra dans ce vers :

Et c'eſt la même armée, on n'y changea qu'un homme.

un mot de Louis XIV au ſujet du Duc de Vendôme, vainqueur à Villa-Vicioſa (1).

(1) Dans la première édition, il y avoit ici les lignes ſuivantes :

» Et dans ces autres :

Allons ſur Ferdinand recouvrer nos Etats ;
L'honneur qu'il a perdu ne ſe recouvre pas.

» Un mot de Louis XII ſur Ferdinand même.

Les deux vers ayant été ſupprimés, il a fallu ſupprimer la remarque. Mais on doit regretter ces deux vers, qui ſont faciles, naturels, & qui appartiennent parfaitement au ſujet.
Note de l'Editeur.

Aux exploits de Fornoue accoutumons la France.

Bayard, âgé de dix-neuf ans, avait pris un étendard à la bataille de Fornoue, & avait eu deux chevaux tués ſous lui. Charles VIII lui fit préſent de cinq cents écus pour le dédommager & le récompenſer. Les Hiſtoriens ne ſont pas d'accord ſur le nombre des troupes qui compoſaient les armées Françaiſe & Italienne à cette fameuſe journée, ni ſur la perte des deux partis. Les uns donnent à Charles VIII ſept à huit mille hommes, & aux Italiens trente mille : ils font monter la perte de ceux-ci à quatre mille hommes, & celle des Français à deux cents. D'autres, & notamment l'Hiſtorien de Bayard, qui eſt plus croyable, parce qu'il était contemporain, donnent au Roi de France dix mille hommes, dont il perdit ſept cents, & aux Alliés ſoixante mille, dont il reſta dix mille ſur le champ de bataille.

Voyons qui de nous, en ce jour,
Saura, par plus d'honneur, mériter plus d'amour.

Ces expreſſions, vraiment chevalereſques, ſont celles à peu près dont Gaſton même ſe ſervit avant la bataille de Ravenne : *Voyons*

ce que vous ferez aujourd'hui pour l'amour de ma mie.



Qui dépouillez nos champs pour vos climats barbares....
Nous ravissez encor les cœurs qui sont à nous.

Les Italiens appelaient du nom commun de barbares tous les étrangers qui se disputaient l'Italie. Le projet de Jules II, & de quelques autres Papes, fut de détruire ces barbares les uns par les autres. On voit que je n'ai pas dissimulé les défauts du Militaire Français. J'ai avoué son inconstance, son peu de discipline, sa négligence après une victoire, & la hauteur peu politique avec laquelle il se comporta envers les Italiens. Ces peuples jaloux préférèrent les Allemands, qui, dans leur ivresse, accablaient les hommes de mauvais traitemens, aux Français qui, dans leur gaieté, traitaient trop bien les femmes.

Chabannes, Luxembourg, Tonnerre, d'Aubigny;
. . . . & toi, cher Coligny.

Ce ne sont point ici des noms entassés au hasard; tous les Seigneurs que j'ai nommés dans la Pièce, sont choisis parmi ceux qui se signalèrent le plus dans cette guerre, & dont

les Hiſtoriens font les mentions les plus honorables. Chabannes, depuis Maréchal de France, était le fameux La Paliſſe, qui commanda l'armée après la mort de Gaſton, & qui fut lâchement maſſacré après la bataille de Pavie. Vendeneſſe, ſon frère, avait pris lui-même à Agnadel le Général l'Alviane; il était fort aimé de Bayard; il fut tué à ſes côtés, deux minutes avant lui. Philibert de Clermont-Tonnerre avait été un des Compagnons de Bayard au célèbre combat de la Baſtide. Stuart d'Aubigny, auſſi Maréchal de France, avait pluſieurs fois commandé nos armées dans le Royaume de Naples, tantôt contre, tantôt avec le grand Gonſalve. Coligny, Seigneur de Châtillon, & oncle du fameux Amiral, fut bleſſé à mort au ſiége de Ravenne, la veille de la bataille. D'Alègre commandait le corps de réſerve à l'aſſaut de Breſſe, & l'arrière-garde à la bataille de Ravenne : il fut tué à cette dernière journée avec ſon fils. Luxembourg était le fils du Comte de Ligny, premier Maître de Bayard. Cruſſol eſt également nommé parmi les braves d'Agnadel & de Ravenne. Lautrec, couſin-germain de Gaſton, fut couvert de bleſſures à côté de ce Héros expirant : & quand on lit les malheurs qui le pourſuivirent pendant

les

les quinze années qu'il ſurvécut à ſon couſin ; quand on voit les armées qu'il commandait, périr malgré ſes talens & ſon zèle, par l'effet des intrigues de la Cour; quand lui-même meurt de regret de ne pouvoir ſauver ſes Soldats, dont il ſe ſent le père ; qui ne préférerait à cette vie odieuſe la mort prématurée de l'heureux Gaſton de Foix ? Car enfin, un homme qui n'a point éprouvé d'infortune avant ſa mort, peut-il être appelé malheureux ? Ce nom n'eſt dû qu'au mortel qui traîne ſa vie en cherchant ſans ceſſe le bonheur qui le fuit (1).



Briſſac, mon digne émule.

On dira que je fais parler Bayard en 1512, comme il parlerait aujourd'hui : j'en conviens. Mais il y a long-tems que les Briſſacs ſont les dignes émules de Bayard. Le fameux Timoléon de Coſſé, dont le camp fut l'école de tout le Militaire Français, pendant le règne de Henri II, avait cette fermeté héroïque, cette droiture franche, cette bonté affable

(1) Nous craignons encore que l'Auteur n'ait fait ici un retour ſur lui-même.

Note de l'Editeur.

& généreuſe, ſur-tout cet amour ſans bornes pour la Patrie & pour le Souverain, cet enthouſiaſme de l'honneur Français, qui ont caractériſé l'ancien Bayard, & que nous retrouvons dans le Bayard de notre ſiècle.

Je ne puis me refuſer de rappeler ici ce trait admirable dont Rome & Athènes auraient été ſi orgueilleuſes. Pour payer les Officiers de l'armée de Piémont, & les Marchands du pays qui avaient approviſionné cette armée, un Miniſtre, Tyran de la Nation & du Roi, oſa concevoir l'inſolente cruauté de faire planter des potences devant le Palais de Fontainebleau, & de faire afficher qu'elles étaient deſtinées pour ceux qui viendraient préſenter des comptes, ou ſolliciter des graces à la Cour. Le Maréchal de Briſſac, entouré de ſes Officiers ſans pain, & de ſes Marchands ruinés, dit aux premiers : mes amis, venez à Briſſac, tant que j'y aurai du pain pour moi, il y en aura pour vous ; & aux autres : j'allais marier ma fille, ſa dot eſt toute prête ; c'eſt un à-compte que je vais vous donner pour le Roi. Qu'une telle action était une riche dot pour ſes enfans ! S'il y avait eu alors un Prince du Sang, maître de ſa main, & dont l'ame eût été digne de celle de Briſſac, il aurait épouſé à l'inſtant la jeune Coſſé. Et

les grands Ecrivains de la France oublieront de pareilles vertus ! Et l'on ne nous parlera jamais que des Cincinnatus & des Ariſtides !

Au reſte, notre *Chevalier ſans peur & ſans reproche* n'eſt pas négligé aujourd'hui comme Bayard le fut par Louis XII & par le Cardinal d'Amboiſe. Le modèle des Guerriers ſe voit à leur tête ; & le ſceptre de l'honneur a été mis dans les mains qui devaient le porter.

Contemplez de Bayard l'abaiſſement auguſte.

Cette ſcène du duel, & les autres ſcènes qui l'amènent, forment un épiſode que je crois intéreſſant. Je n'en ai rien dit dans ma Préface, ne voulant point ôter à mes Lecteurs le plaiſir d'une ſurpriſe qui pouvait m'être avantageuſe. J'ai réſervé à m'expliquer dans cette note, qui ſera plus dramatique qu'hiſtorique.

Le fond de l'évènement eſt cependant tiré de l'Hiſtoire. Bayard n'eut jamais de différends avec Gaſton : mais il en eut un très-vif avec l'Amiral Bonnivet, qui était auſſi ſon Général, & qui l'avait expoſé dans le mauvais poſte de Rebec, où il ne l'avait pas ſoutenu, malgré les promeſſes les plus poſitives. L'Au-

teur de la Vie de Bayard dit, en propres termes, que le Chevalier, quelques jours avant ſa mort, *eut des paroles fâcheuſes avec l'Amiral; & que s'il eût vécu plus longuement, tous deux auraient peut-être paſſé plus avant.* Pour moi, je crois que Bayard, ce rigide Obſervateur de la diſcipline militaire, n'aurait pas commencé, à l'âge de quarante-huit ans, à la violer au point d'appeler ſon Général en duel, pour une opération imprudente dont il l'avait chargé. Je m'en repoſe ſur la belle ame du Chevalier ſans reproche : elle aurait trouvé mieux que moi un moyen noble d'effacer ce que cette querelle pouvait avoir eu de *fâcheux* pour ſon Général & pour lui.

Le parti que je lui ai fait prendre dans ma Pièce, m'a été ſuggéré par un Roman célèbre, rempli de traits ſublimes, & dont on a déjà eſſayé de mettre quelques ſituations ſur notre Théâtre. Mais Corneille nous ayant enſeigné dans les Horaces, dans Sertorius, &c. que la beauté des ſcènes d'héroïſme conſiſte dans la grandeur égale de deux perſonnages, il m'a fallu créer l'autre moitié de la ſcène du Roman; car l'Auteur, qui n'avait pas les mêmes obligations qu'un Poëte Tragique, n'avait fait briller qu'un de ſes Acteurs. Je crois donc que la magnanimité de Gaſton,

auſſi grande que celle de ſon rival ; la précaution héroïque qu'il prend de faire Bayard ſon héritier, ſi Bayard le tue ; que la préſence des deux traîtres & leur effroyable projet de maſſacrer le vainqueur ſur le corps du vaincu ; que cette foule de Chevaliers, qui accourent ſoudain à la voix de Bayard pour être témoins de la réparation qu'il fait à ſon Général ; enfin que la préſence d'Euphémie à ce ſpectacle ſi ſatisfaiſant pour elle, ajoutent à ce moment un intérêt, un appareil théâtral que mon Modèle ne déſapprouvera point.

La ſcène où la querelle naît & s'échauffe entre les deux Héros était d'un genre tout neuf; mais elle était très-délicate à manier. Je me ſuis cru obligé de conſulter quelques-uns des Juges ſuprêmes du point d'honneur, afin de m'aſſûrer ſi l'inſulte était aſſez marquée pour produire la néceſſité d'une réparation, & ſi elle n'était pas aſſez grave pour exiger le combat à l'inſtant même entre deux Guerriers de cet ordre. Ma ſcène leur a paru remplir ce double objet, & peindre avec quelque vérité, les malheureuſes mœurs de notre Europe moderne, qui nous expoſent à voir tous les jours deux amis entrer dans une aſſemblée en s'embraſſant, prêts à donner leur ſang l'un pour l'autre, & un quart

d'heure après, ſur une parole imprudente, courir s'entr'égorger.

Comme ces deux ſcènes *du défi & du duel* avaient fait quelque bruit dans le monde avant la répréſentation, la critique s'était déjà éveillée; & je crois devoir laiſſer ici les réponſes que j'avais faites à ſes objections, parce qu'elle les répète toujours malgré le cri public. Bayard, a-t-on dit, eſt plus âgé que Gaſton; il devrait donc être moins emporté. Il eſt vrai que, s'ils avaient tous les deux une égale raiſon de s'emporter, le plus jeune devrait être le plus prompt : mais Nemours eſt aimé, il n'a point de motif de colère : au lieu que Bayard, apprenant tout-à-coup qu'il a un rival heureux, ſe croit trompé & a droit d'être jaloux. Bayard n'avait que trente-ſix ans en 1512, & à cet âge la jalouſie peut encore égarer un moment. D'ailleurs, dans une querelle ſubite entre deux Amans rivaux, également fiers & généreux, mais inégaux par le rang, l'inférieur met ſa gloire à braver, & le ſupérieur à ſe contenir.

On a dit encore qu'il eût été plus beau que Gaſton fût l'offenſeur, & qu'il fît à ſon inférieur la même réparation que celui-ci lui fait. Je penſe au contraire que cela eût été choquant. En effet, nous louons le Grand

Condé d'avoir oublié sa naissance jusqu'à accepter un duel avec un simple Officier qu'il avait insulté involontairement. On sait que l'Officier, content de cet honneur insigne, mit son épée aux pieds du Prince. Mais figurez-vous le Prince mettant son épée aux pieds de l'Officier, & vous serez révolté. *Est modus in rebus.* Une satisfaction suffisante honore celui qui la fait; une réparation outrée l'avilit. La position de Gaston de Foix, fils de la sœur du Roi, désigné lui-même pour être Roi de Naples, & actuellement Général de Bayard, est la même, à quelques égards, que celle du Prince de Condé : mais elle est encore plus délicate, par une raison. Bayard était, depuis dix ans, le Chevalier le plus fameux & le plus terrible dans les combats singuliers (1); Gaston, tout jeune encore, & lui faisant réparation, pouvait être soupçonné de le craindre; & Bayard ne pouvait jamais être soupçonné de craindre Gaston. Il y a plus. Comme il fallait nécessairement que Bayard, pour répondre à la générosité de son rival, sur-tout si elle eût

(1) C'est du moins l'idée qu'on s'en fait assez généralement. Cependant lisez la Vie du Chevalier Bayard, & vous serez surpris de voir qu'il ne se battit jamais en duel que contre Sotomaïore.

Note de l'Editeur.

été exceſſive, eût fini par lui céder ſa Maîtreſſe, on n'eût pas manqué de dire que Gaſton, en s'humiliant devant lui, avait eu en vue d'obtenir le prix de cet abaiſſement, & avait lâchement immolé ſa gloire à ſon amour. Ces raiſons me paraiſſent ſans réplique.

Enfin, ſuivant un autre plan qu'on m'a propoſé, ſi j'euſſe répréſenté Bayard offenſé, ayant droit de demander réparation, & cependant mettant ſon épée aux pieds de Nemours, & lui cédant encore Euphémie, Nemours eût été accablé de confuſion, anéanti par la gloire de ſon rival, hors d'état de lui répondre que par un ſot repentir, & dès-lors dégradé aux yeux du Spectateur.

Il me ſemble que j'ai ménagé au contraire l'honneur de mes deux Héros, de façon qu'il eſt difficile de décider lequel eſt le plus généreux. D'un côté, l'action de Nemours eſt au deſſus de celle du Prince de Condé, parce que Nemours eſt l'offenſé, Condé était l'offenſeur. De l'autre, Bayard eſt bien plus grand que l'Officier, parce qu'il répare, parce qu'il met le plus éclatant appareil à ſa réparation, & parce qu'il ſacrifie ſon amour. J'avoue que, depuis le ſuccès éclatant de ces deux ſcènes, je me trouve heureux, & très-heureux, de les

avoir conçues d'abord telles qu'elles ſont, ſans avoir ſeulement eu la moindre idée de toutes ces autres tournures qui auraient pu m'égarer, & dans leſquelles je ne vois que des illuſions enfantées par la fureur de critiquer, mais qui diſparaiſſent après un inſtant d'examen (1). Tant il eſt vrai que la critique eſt aiſée, & l'art eſt difficile !



Cet encens noble & pur.....
Il eut droit d'être offert aux plus illuſtres Reines.

La Reine de Caſtille, femme de Henri de Tranſtamare, appelait du Gueſclin ſon Chevalier.



Court à ce pont fatal, le voit ſans défenſeurs ;
S'élance, arrête ſeul les Eſpagnols vainqueurs.

Bayard renouvela deux fois en ſa vie cette action preſque incroyable d'Horatius Coclès. Au pont du Garillan, dans le Royaume de Naples, il arrêta ſeul deux cents Eſpagnols : on le ſecourut à tems, & ils furent chaſſés.

(1) Il nous paroît en effet que de tous ces plans, celui que l'Auteur a ſuivi eſt inconteſtablement le meilleur.
Note de l'Editeur.

Après la funeste journée des Eperons, il sauva les débris de l'armée Française, en se sacrifiant lui-même, & en retenant pendant près d'une heure, avec quinze Gendarmes, à l'entrée d'un pont, la plus grande partie de l'armée victorieuse. Mais un corps d'Anglais, ayant passé la rivière sur des bateaux, vint l'envelopper parderrière; & Bayard, par un tour assez plaisant, fut pris sans être prisonnier. En effet, il perce tout ce qui l'entoure, & remarquant au delà du pont un Officier Anglais qui, croyant l'action finie, & excédé de fatigue, était assis au pied d'un arbre, il court à lui la lance en arrêt, & lui crie : Rends-toi, homme d'armes, ou tu es mort. L'Anglais effrayé se rend : & moi, lui dit Bayard, je me rends aussi à vous. Depuis, l'Officier Anglais osa demander la rançon de Bayard, à qui il devait la vie. L'Empereur & le Roi d'Angleterre rejetèrent cette prétention ignoble.

Tout le fer d'une lance encor dans sa blessure.

Bayard, à l'assaut de Bresse, voulut se charger de la pointe de l'attaque. Au moment qu'il venait d'emporter le retranchement, » il reçut, dans le haut de la cuisse, un coup

» de pique qui entra ſi avant, que le bout ſe » rompit ; le fer & un tronçon du bois reſ- » tèrent dans la plaie. Il dit au Seigneur du » Molard, ſon parent, qui combattait auprès » de lui : *Compagnon, faites marcher vos gens,* » *je ſuis mort.* Nemours apprend ce malheur, » & s'écrie en verſant quelques larmes : *Eh!* » *mes amis, vengeons le plus accompli Che-* » *valier qui fut au monde.* La ville fut bientôt » forcée, & quelques Archers y portèrent » Bayard *ſur une porte qu'ils dépendirent* ». On n'avait pas alors dans nos armées ces ſoins prévoyans & inconcevables, que l'humanité fait prodiguer aujourd'hui, au milieu des champs de carnage où elle eſt ſi horriblement outragée. Bayard fut long-tems ſans être ſecouru dans la maiſon où on le porta. La Dame à qui cette maiſon appartenait, ſe jeta à genoux, le ſuppliant de ſauver ſa vie, ſes biens, & l'honneur de ſes filles. Le Chevalier lui jura que ſa préſence ſerait une ſauve-garde aſſûrée. Cette femme alla elle-même, avec deux Soldats, chercher le Chirurgien qui ôta le fer de la plaie, & décida que la bleſſure n'était pas mortelle. Cet évènement était théâtral, & tout-à-fait dans le genre de la Tragédie Grecque. Je prie cependant d'obſerver que Bayard ne reſte ſur la ſcène que

ſix minutes au plus, & que, ſelon l'Hiſtoire, il garda le fer dans ſa plaie pendant plus d'une heure; ce qui ſe voit tous les jours à la guerre.

*

Mes cinq derniers aïeux, morts au lit des Héros,
Reconnaiſſent leur fils mourant ſur des drapeaux.

Bayard ſortait de la famille des Terrails, ancienne Maiſon du Dauphiné, établie à Grignan, & qu'on croit originaire d'Allemagne. Les ancêtres de Bayard étaient déjà illuſtres ſous les Princes particuliers qui gouvernaient le Dauphiné, avant que cette Province fût donnée à la France. Aubert Terrail, cinquième aïeul du Chevalier, fut tué dans une bataille à côté du Dauphin Humbert. Philippe, quatrième aïeul, étant paſſé ſous la domination Françaiſe avec la Province, fut tué à la bataille de Poitiers. Jean, ſon fils, à celle de Verneuil; Pierre I, ſon petit-fils, à celle d'Azincourt; Pierre II, aïeul de Bayard, à Montlhéry. Enfin Aimond, ſon père, reçut quatre bleſſures à la bataille de Guinegaſte, & reſta tellement eſtropié qu'il fut obligé de quitter le ſervice.

Le Chevalier Bayard eut trois frères; George, qui lui ſuccéda; & deux autres qui

étaient dans l'Eglise. George n'eut que des filles : & il ne resta plus de mâles de la famille, que ceux d'une branche sortie de Pierre I, mort à Azincourt. Cette branche s'est perpétuée jusqu'en 1622, sous le nom de Terrail, Seigneurs de Bernin. (M. d'Expilly.) C'est de cette branche que descendent, par les femmes, M. le Comte d'Estaing, Lieutenant-Général des armées du Roi, & M. le Duc de Cossé, qui est petit-fils d'une d'Estaing. J'ai eu cette alliance en vue, quand j'ai dit au cinquième acte : *D'Estaing, cœur tout de flâme, à qui le sang me lie :* & les vers qui suivent sont relatifs à l'évènement glorieux qui a mérité aux d'Estaing l'honneur de porter les armes du Roi. On sait qu'un de leurs ancêtres sauva la vie à Philippe-Auguste, renversé de son cheval au fort de la mêlée, sur le champ de bataille de Bovines. *Voyez Daniel* (1).

---

(1) On voit par cette foule de traits historiques rappelés dans cette Pièce, combien l'Auteur étoit profondément instruit de notre Histoire, combien il possédoit parfaitement son sujet; combien il avoit l'art de s'en rendre le maître, & de le traiter d'une manière grande & savante; comme il savoit fondre dans un sujet, tous les entours, toutes les dépendances de ce sujet; comme toute l'Histoire, nationale, étrangère, ancienne, moderne se reproduit dans cette Pièce,

Un traître m'a frappé : ne pleure pas ſur moi ;
Pleure ce malheureux qui viole ſa foi.

C'eſt le fameux mot de Bayard mourant, au Connétable de Bourbon. » Monſeigneur, » il ne faut pas avoir pitié de moi, qui meurs » en homme de bien : mais j'ai pitié de vous, » qui êtes armé contre votre Prince, votre » Patrie & votre ſerment «. M. de Voltaire a fait uſage de ce mot dans ſa belle Tragédie d'Adélaïde du Gueſclin.

Je te plains plus que moi, de trahir ſans remords,
Et le Roi qui t'aimait, & le ſang dont tu ſors.
. . . . . . Plaignez-le plus que moi ;
Plaignez-le, il vous offenſe, il a trahi ſon Roi.

---

tantôt ſous une forme, tantôt ſous une autre, tantôt pour le beſoin, tantôt pour l'ornement, quelquefois ſur une ſimple analogie, ſur un rapport éloigné, mais habilement adapté au ſujet ; comme tous les détails de la Pièce en ſont nourris & embellis. Telle eſt la manière des Grands Maîtres, toujours vaſte & profonde. C'eſt l'ignorance, c'eſt le défaut de réfléxion & d'étude qui donne à tant d'Auteurs, même nés avec du talent, une manière maigre, sèche, étroite & meſquine. Si le mérite des connoiſſances n'eſt pas le premier dans un Auteur dramatique, dont l'objet eſt plus de toucher que d'inſtruire, il n'en eſt pas moins indiſpenſable, parce qu'il fournit & qu'il varie les moyens de toucher & de plaire.

Note de l Editeur.

Je n'ai pas cru que cela dût m'empêcher de rendre à Bayard des paroles qui lui appartiennent. Elles produiſent dans ma Pièce une ſituation moins vive, mais qui a une délicateſſe particulière, en ce que Bayard, parlant au coupable même, croit lui parler d'un autre. C'eſt gagner un peu, en perdant beaucoup.

Trente mille Guerriers, ardens à ſe défendre.....
Par dix mille Français forcés dans un rempart.

Quoique j'aie mis des Eſpagnols & des Romains dans Breſſe, je n'ai pas augmenté le nombre des combattans qui défendaient la ville : il ſe montait à plus de vingt-deux mille hommes, ſans compter les habitans qui étaient tous armés. Les femmes mêmes jetaient par les fenêtres des pierres, de l'eau bouillante, &c. Nemours n'avait pas douze mille hommes en tout, & il en avait laiſſé douze cents ſous les ordres de d'Alègre, vers la porte de Saint-Jean, la ſeule que les ennemis n'euſſent pas murée, & par laquelle ils pouvaient faire une ſortie. Ces douze cents hommes ne montèrent point à l'aſſaut ; ils écraſèrent les fuyards. La diſproportion était ſi grande pour le nombre, entre les aſſaillans & les défenſeurs

de Breſſe, que ceux-ci, ſe croyant sûrs de leur triomphe, délibérèrent s'ils inhumeraient les Français en Terre-Sainte : (car on regardait comme excommuniés des gens qui faiſaient la guerre au Pape.) C'était bien là l'hiſtoire de l'ours & des chaſſeurs.



Et notre armée en ordre au fort de la tempête,
Comme un camp deſſiné pour les jeux d'une fête.

Les Hiſtoriens parlent tous avec enthouſiaſme de la préciſion & de la facilité avec laquelle Gaſton faiſait faire à ſon armée les plus grandes évolutions, & tous ces mouvemens rapides qui gouvernent la fortune. Après avoir forcé les retranchemens & les remparts de Breſſe, il arrêta ſes troupes au delà d'un pont, & les remit ſi promptement & ſi bien en ordre qu'on aurait cru qu'elles n'avaient pas encore vu l'ennemi. Il recueillit à l'inſtant le fruit de ſa sageſſe : car il trouva, ſur la grande place de la ville, la Gendarmerie Vénitienne toute fraiche & dans la plus belle ordonnance. Que feraient devenus les vainqueurs, ſi leur Général leur eût permis l'abus de la victoire, & s'il ne les eût pas accoutumés à être toujours prêts à combattre, même en ſortant du combat? Qu'il eſt ſurprenant

prenant que le ſeul Général de ce ſiècle, qui ait porté la diſcipline & la manœuvre militaire à ce point de perfection, ait été un jeune homme de vingt à vingt-deux ans ! Quelle tête & quel génie ! Auſſi diſait-on de lui, qu'il était l'âme de ſon armée, & » qu'il la faiſait » mouvoir auſſi aiſément qu'il remuait ſon » propre corps. Au milieu de la mêlée, il pre» nait ſon parti auſſi tranquillement que dans » ſa tente. Le Soldat montrait, dès qu'il le » voyait, une confiance qu'il n'avait pas ſous » les autres Chefs «. On haſardait tout avec lui, parce qu'on l'adorait, & parce qu'on croyait preſque ne rien haſarder. En effet, à cet aſſaut de Breſſe, qui coûta une armée entière aux aſſiégés, il ne perdit pas deux cents hommes.



On peut m'ôter ce fer, dût-il trancher mes jours;
Je vois la France heureuſe, & lui laiſſe Nemours.

Ce mot eſt d'Epaminondas; & j'ai pu le prêter à Bayard: on a aſſez prêté aux Anciens les belles paroles de nos Grands Hommes (1).

(1) Ceci auroit peut-être beſoin d'être appuyé de quelques exemples; car il nous ſemble au contraire qu'on a ſouvent attribué à des Modernes des mots connus chez les Anciens.
Note de l'Éditeur.

Je cours lui présenter les palmes de la gloire ;
C'est aux mains de l'Amour à parer la victoire.

C'était l'emploi des femmes de couronner les Chevaliers vainqueurs dans les tournois. Après des combats réels, & sur-tout après la délivrance d'une ville assiégée, elles jouissaient souvent du même honneur. J'observerai, en passant, qu'une vingtaine de vers de galanterie Française, semés dans cette Tragédie, m'y paraissent à leur place : & si le reproche qu'on fait à Racine, d'avoir habillé les Grecs & les Romains à la Française, était fondé, (ce que je n'ai jamais cru) on aurait mauvaise grace à le tourner contre moi. Ai-je dû peindre Bayard en Caton, & Nemours en Thémistocle ?

Je sais ce nouvel art ignoré des Français.

Le premier essai de la mine fut fait en 1487, par les Génois, au siége de Sérézanella. L'essai n'ayant pas réussi, on regarda cet art comme une chimère. Navarre, Soldat de fortune, & par conséquent homme de génie, vit que ce n'était pas la faute de l'art, mais celle de l'Ouvrier. Il perfectionna la nouvelle invention ; & en 1503 il renversa les remparts des châteaux de Naples. Mais il n'était pas encore

bien sûr de ſes principes : car en 1512, peu de jours avant l'aſſaut de Breſſe, il fit ſauter une muraille de Bologne ſi perpendiculairement, qu'elle retomba à la même place. Les Bolonais regardèrent cet évènement comme un miracle fait en leur faveur & contre le Pape : ce qui fournit d'aſſez bonnes plaiſanteries à nos Hiſtoriens. J'ai donné la connaiſſance de cette ſcience récente, à Altémore plutôt qu'à Avogare, parce que les jeunes gens ſont toujours plus amoureux des nouvelles inventions que les vieillards. Mais j'ai cru que l'incertitude d'un art naiſſant, & le défaut d'expérience qui rendait encore les mépriſes fréquentes, pouvaient me ſervir un peu pour le dénoûment de ma Pièce.



Non, Peſcaire jamais n'a trahi ſes ſemblables.

Ce Général Eſpagnol, très-habile dans l'art militaire, fut toute ſa vie intrigant & factieux : élevé à la Cour de Ferdinand, il lui était difficile d'avoir l'ame honnête. Il fut pris par Gaſton de Foix à la bataille de Ravenne : dans la ſuite, il contribua, preſque autant que le Connétable de Bourbon, à la victoire de Pavie : mais il voulut ſe rendre

maître de la perſonne de François I, pour compoſer avec Charles-Quint, & lui faire la loi. Il finit par tromper ſes ſemblables : il livra indignement Moron, Chancelier du Milanès, & tous les autres Conjurés avec leſquels il avait formé le plan de chaſſer Charles-Quint de l'Italie, & de s'aſsûrer le Royaume de Naples pour prix de ſa trahiſon. Le complot ayant été découvert, Peſcaire ſeignit de ne s'y être prêté que pour mieux en connaître les reſſorts, & les dévoiler enſuite à l'Empereur. Cette tournure ne perſuada pas Charles-Quint, & Peſcaire mourut peu de tems après d'une façon aſſez ſuſpecte.



Epargnez l'habitant ; faible inſtrument du crime ;
On l'en rend trop ſouvent la première victime.

Gaſton était auſſi clément, auſſi humain, que brave. Il voulut épargner aux Breſſans la ruine de leur ville ; il leur propoſa de ſe rendre à des conditions honnêtes, quelque criminelle que fût leur rébellion : ils lui répondirent par des plaiſanteries Italiennes ſur ſa jeuneſſe & ſur ſa belle figure. Nemours fut forcé de donner l'aſſaut ; & après avoir emporté les remparts, il fallut combattre encore de rue en rue : alors il n'y

eut plus de moyen capable d'arrêter la fureur des troupes ; & Gaſton aurait été déſobéi pour la première fois, s'il avait voulu empêcher le pillage. L'Hiſtorien de Bayard atteſte que *Nemours ne voulut ni boire, ni manger qu'il n'eût rappelé tous les Capitaines & rétabli l'ordre.* Malgré tous ſes ſoins, ce fut une boucherie : il y eut huit mille Soldats Vénitiens & plus de douze mille habitans de tués. La rage des Français était légitime ; car les Breſſans, lors de leur rébellion, avaient impitoyablement égorgé tous les Français établis dans leur ville, ſans vouloir faire grace à un ſeul.

Le Comte Avogare prit la fuite, & fut arrêté par la cavalerie de d'Alègre. Je ne ſais pour quelle raiſon l'Auteur des Vies des Hommes illuſtres a voulu rendre intéreſſans ce traître Avogare & ſon fils, en les répréſentant tous deux ſur le même échafaud s'embraſſant à l'heure de la mort. Cette image ſemble jeter ſur le caractère de Gaſton une teinte de cruauté qui lui eſt abſolument étrangère, & que mon devoir m'oblige d'effacer entièrement. Diſcutons le fait avec exactitude.

L'Hiſtorien de Bayard ne dit point que le fils d'Avogare ſoit mort dans les ſupplices : il ne parle que du père & de deux autres

Breſſans qu'il nomme. L'Abbé du Bos dit que » Gaſton, qui ſavait punir & récompenſer, » fit trancher la tête ſur le champ au Comte » Avogare, & que, quelques jours après, ſes » deux fils furent éxécutés avec les autres » Chefs de la révolte «. J'ignore d'où il emprunte ce récit (1), qui eſt fort différent du premier : car immoler le fils aux yeux du père, eût été une barbarie digne de Louis XI, & non pas de Gaſton de Foix. Mais les punir tous deux ſéparément, quand ils étaient tous deux ſi coupables, c'était un acte de juſtice devenu néceſſaire ; & je le prouve.

Si Avogare fût né Vénitien, il aurait eu une ſorte d'excuſe dans le deſir d'être utile à ſes premiers Maîtres, quoique ce ne ſoit jamais par des trahiſons que l'on doive ſervir ſa Patrie, ou au moins, quand on les haſarde, on s'expoſe au ſalaire qu'elles reçoivent dans tout pays. Mais Avogare était né Breſſan, & par conſéquent Sujet de Louis XII, puiſque Breſſe avait toujours fait partie du Milanès. Si Louis XII avait, pendant quelque tems, cédé cette ville aux Vénitiens, certainement, quand il était rentré dans ſes droits, ſes an-

(1) C'eſt de Guichardin qui rapporte ainſi ce fait dans le dixième livre de ſon Hiſtoire d'Italie.

Note de l'Editeur.

ciens Sujets étaient inexcuſables de le trahir pour des Maîtres qu'ils n'avaient ſervis que dix ans, & ſous la domination deſquels ils n'étaient pas nés. Il faut obſerver encore que ce n'était pas la première trahiſon qu'on eût tramée dans Breſſe. Bayard, qui n'était pas cruel, avait été obligé, quelques mois auparavant, d'y faire couper la tête à un Comte Martiningue, Chef d'une autre conſpiration. Les Français étaient las de toujours pardonner, & d'être toujours les victimes de leur clémence. Il y a de la barbarie à épargner ces bourreaux de l'humanité, qui, par leurs intrigues, prolongent des guerres, excitent des ſoulèvemens, des maſſacres, & font périr une multitude d'hommes vertueux. Avogare & ſes complices venaient, par leur conjuration, de cauſer la perte de vingt-deux mille Italiens leurs compatriotes; ils avaient fait aſſaſſiner, en pleine paix, un grand nombre de Français; ils avaient voulu perdre notre armée entière; Bayard était expirant par une ſuite de leur révolte; & Nemours leur aurait fait grace! Et on regretterait trois têtes perfides qui s'embarraſſaient ſi peu d'en faire tomber des milliers; ces lâches qui n'avaient pas ſu mourir noblement au milieu de leurs innombrables victimes!

Mais doublez la rançon qui dut m'être remise ;
A vos Soldats blessés je la voulais offrir.

C'est ici une imitation assez faible de la générosité que Bayard exerça envers la Dame chez laquelle il avait été porté après sa blessure. Cette heureuse mère, pensant lui devoir un témoignage de sa reconnaissance, & même une sorte de rançon pour le salut de ses filles & la conservation de ses biens, lui apporta, lorsqu'il allait partir, un petit coffre rempli de 2500 ducats. Bayard sourit : elle crut qu'il s'indignait de la modicité de la somme : mais bientôt détrompée, & voyant ses refus qu'elle ne pouvait vaincre, elle s'en offensa. Le bon Chevalier, ne voulant pas l'affliger tout-à-fait, la pria de faire venir ses filles ; & après s'être excusé devant elles de ce qu'il n'avait pas à leur offrir des présens assez honorables, il leur dit : » mais en voilà un que votre mère » vient de me faire accepter ; daignez par- » tager entre vous deux ces deux mille du- » cats, afin qu'il soit dit que Bayard a aidé » à vous marier «. A l'égard des cinq cents ducats restans, il pria la mère de les distribuer pour lui aux plus malheureux des habitans qui avaient été pillés.

J'ai beaucoup regretté que cette situation

intéressante ne fût point tragique : il a fallu en changer l'objet pour l'adapter à mon plan : encore ne pouvait-elle convenir qu'à un moment tranquille, tel qu'est ordinairement l'ouverture d'un acte. Heureusement celle du cinquième acte de ma Pièce exigeait un petit établissement de scène, auquel ce hors-d'œuvre pouvait convenir : mais dès-lors il m'était indispensable d'être très-court (1).

---

(1) Il y avoit ici la note suivante dans l'édition de 1770.

Et tu mets tout l'Etat,
Cinq Rois, l'Europe entière aux mains de ce Soldat.

» Le personnage de ce Déserteur offre un nouvel exemple » de l'influence que les Petits ont sur la destinée des Grands. » Quoique son aventure ne soit pas exactement vraie, elle » peut être regardée comme historique dans un sens ; car » on sait que presque toutes les conjurations ont été dé- » couvertes par des subalternes. Dans les tems de révolu- » tions, dans les guerres ordinaires, & même dans le cours » de la vie commune, c'est souvent des derniers des hommes » que dépend le sort des Princes & des Rois. Le Soldat » Thrace dans *Zelmire*, & le Maire de Calais, ont déjà » rappelé deux fois cette utile vérité. Je crois qu'on ne peut » trop la répéter aux Grands. Hélas ! ils ont autour d'eux » tant de gens intéressés à la leur faire oublier, qu'ils » doivent savoir quelque gré à ceux qui se chargent du » soin nécessaire & courageux de les en entretenir quel- » quefois. L'art du Poëte Tragique consiste alors à ne pas » répéter son sermon de la même manière, mais à changer » de texte, de moyens & d'images.

Note de l'Editeur.

Voilà de l'Italie & l'opprobre, & la gloire.

J'ai eu ſoin de rendre aux Italiens la juſtice qui leur eſt due, en ne rejetant pas ſur leur Nation la honte de quelques ſcélérats. Euphémie & le Duc d'Urbin ſont des perſonnages vertueux qui honorent leur pays. Si le Duc d'Urbin n'a pas d'abord toute la franchiſe de nos Chevaliers, il les égale enfin en magnanimité, & il eſt le premier à ſe reprocher de les avoir égalés trop tard. Je n'ai parlé qu'avec les plus grands & les plus juſtes éloges, des Vénitiens, & en particulier du célèbre l'Alviane. Il n'était point à Breſſe : il était encore priſonnier depuis la bataille d'Agnadel. Le Provéditeur Gritti commandait l'armée qui ſurprit & défendit Breſſe. Il fut pris dans une maiſon, où il eſſaya vainement de rendre un reſte de combat. Quant aux Vénitiens en général, nos Hiſtoriens Français, & notamment celui de Bayard, rendent à leur courage & à la nobleſſe de leurs procédés, pendant toute cette guerre, un hommage que je me ſuis fait un devoir & un plaiſir de renouveler. Il eſt triſte que la gloire de cette République ſerve à augmenter le déshonneur de Jules II & de Ferdinand.

Tu crois n'avoir rien fait tant qu'il te reste à faire.

C'est la traduction littérale de ce fameux vers:

Nil actum reputans, si quid superesset agendum.

On varie assez sur les circonstances de la mort de Gaston de Foix. Voici les détails les plus vraisemblables : l'Historien de Bayard, qui me les fournit, devait les avoir entendu raconter plus d'une fois à son Maître.

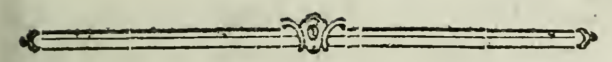
La victoire de Ravenne étant décidée, Bayard pria Gaston de le charger de la poursuite, & de rester sur le champ de bataille. Gaston y resta quelque tems. Mais un corps de Piquiers Espagnols avait percé, au commencement de l'action, un corps d'Archers Français, & n'osant plus retourner en arrière où tout était couvert de nos troupes victorieuses, il prit le chemin de la ville pour s'y réfugier. Gaston, n'étant pas fort loin de la chaussée, voit ce mouvement, s'avance pour reconnaître, & crie à quelques Archers qui venaient le rejoindre : *Qu'est-ce que c'est ?* Ils répondent : *Ce sont les Espagnols qui nous ont défaits.* Nemours, croyant le mal beaucoup plus grand qu'il n'était, part comme l'éclair, ne pense pas qu'il s'est éloigné du gros de sa cavalerie, & qu'il n'a autour de lui que quinze hommes d'armes, il fond sur les deux

bataillons Efpagnols, y pénètre malgré la forêt de piques qu'on lui oppofe : mais bientôt fon cheval eft tué ; Nemours tombe ; il fe relève, & fe défend long-tems en défefpéré, n'ayant d'autre arme que fon épée. En vain Lautrec s'écrie : Ne le tuez pas ; c'eft notre Vice-Roi, le frère de votre Reine : les Efpagnols furieux le percent de mille coups ; il reçut, au vifage feul, quatorze bleffures.

Bayard, revenant de la pourfuite, rencontra les mêmes bataillons ; il leur fit rendre leurs Enfeignes, & les laiffa aller, parce qu'il n'avait alors avec lui que quarante hommes d'armes. Il ignorait le malheur de Gafton : peut-être s'il l'eût fu, la douleur & la colère l'auraient-elles égaré, & fe ferait-il perdu à fon tour en voulant venger fon Général & fon ami.

Bayard, dans la Lettre qu'on va lire, ne dit point qu'il eût prié Gafton, au moment de la victoire, de ne plus s'expofer. Mais dans l'excès de l'affliction, Bayard peut n'avoir pas tout dit : fon amitié & fa modeftie fe refufaient peut-être d'accufer Gafton, & d'écrire ces mots douloureux & vains : S'il m'avait cru, je ne le pleurerais pas.

❀



LETTRE
DU
CHEVALIER BAYARD,

A Laurent Aleman ſon oncle, ſur la bataille de Ravenne.

MONSIEUR, ſi très-humblement que faire puis à votre bonne grace me recommande.

Depuis que dernièrement vous ai écrit, avons eu, comme jà avez pu ſavoir, la bataille contre nos ennemis. Mais pour vous en avertir bien au long, la choſe fut telle. C'eſt que notre armée vint loger auprès de cette ville de Ravenne : nos ennemis y furent auſſitôt que nous, afin de donner cœur à ladite ville; & au moyen, tant d'aucunes nouvelles qui couraient chaque jour de la deſcente des Suiſſes, qu'auſſi la faute de vivres qu'avions en notre camp, M. de Nemours ſe délibéra de donner bataille; & Dimanche dernier paſſa une petite rivière, qui était entre noſdits ennemis & nous. Si les vinſmes rencontrer; ils marchaient en très-bel ordre, & étaient plus de 1700 hommes d'armes les plus gor-

gias (les plus fiers) & triomphans qu'on vit jamais, & bien 14000 hommes de pied, auſſi gentils galans qu'on ſaurait dire. Si vinrent environ mille hommes d'armes des leurs, comme gens déſeſpérés de ce que notre artillerie les affolait, ruër ſur notre bataille, en laquelle était M. de Nemours en perſonne, ſa compagnie, celle de M. de Lorraine, de M. d'Ars, & autres, juſqu'au nombre de 400 hommes d'armes, ou environ, qui reçurent leſdits ennemis de ſi grand cœur qu'on ne vit jamais mieux combattre. Entre notre avant-garde, qui était de mille hommes d'armes, & nous, il y avait de grands foſſés, & auſſi elle avait affaire ailleurs que nous pouvoir ſecourir. Si convint à ladite bataille de porter le faix deſdits 1000 hommes d'armes des ennemis, ou environ. *En cet endroit, M. de Nemours rompit ſa lance, & perça un homme d'armes des leurs, tout au travers, & demie braſſée d'avantage.* Si furent leſdits 1000 hommes d'armes défaits & mis en fuite, & ainſi que leur donnions la chaſſe, vinſmes rencontrer leurs gens de pied auprès de leur artillerie, avec cinq ou ſix cents hommes d'armes qui s'y étaient parqués, & au devant d'eux avaient mis des charettes à deux roues, ſur leſquelles il y avait un grand fer à deux

ailes, de la longueur de deux ou trois brasſées (1), & étaient nos gens de pied combattus main à main. Leurſdits gens de pied avaient tant d'arquebutes que, quand ce vint à l'aborder, ils tuèrent quaſi tous nos Capitaines de gens de pied, en voie d'ébranler & tourner le dos. Mais ils furent ſi bien ſecourus des gens d'armes, qu'après bien combattre, noſdits ennemis furent défaits, perdirent leur artillerie, & ſept ou huit cents hommes d'armes, qui leur furent tués, & la plupart de leurs Capitaines, avec ſept ou huit mille hommes de pied. Et ne ſait-on point qu'il ſe ſoit ſauvé aucun Capitaine que le Vice-Roi : car nous avons priſonniers le Seigneur Fabrice Colonne, le Cardinal de Médicis, Légat du Pape, Petro Navarre, le Marquis de Peſquierre, le Marquis de Padule, le fils du Prince de Melſe, Dom Jean de Cardonne, le fils du Marquis de Bélonde; & d'autres dont je ne ſais les noms; ceux qui ſe ſauvèrent furent chaſſés huit ou dix mille, & s'en vont par les montagnes écartés, & encore dit-on que les Villains (Payſans) les ont mis en pièces.

(1) Cela reſſemble aſſez aux chariots armés de faulx tranchantes, dont les Anciens faiſaient uſage. La lettre de Bayard juſtifie les Hiſtoriens qui ont rapporté cette circonſtance de la bataille de Ravenne.

Monſieur, ſi le Roi a gagné la bataille, je vous jure que les pauvres Gentilshommes l'ont bien perdue : car ainſi que nous donnions la chaſſe, M. de Nemours vint trouver quelques gens de pied qui ſe ralliaient ; ſi voulut donner dedans : mais le gentil Prince ſe trouva ſi mal accompagné qu'il y fut tué, dont de toutes les déplaiſances *& deuils qui furent jamais faits, ne fut pareil que celui qu'on a démené & qu'on démène encore en notre camp : car il ſemble que nous ayons perdu la bataille. Bien vous promets-je, Monſieur, que c'eſt le plus grand dommage que de Prince qui mourut de cent ans a : & s'il eût vécu âge d'homme, il eût fait des choſes que oncques Prince ne fit. Et peuvent bien dire les Soldats qu'ils ont perdu leur père : Et de moi, Monſieur, je ne ſaurais vivre qu'en mélancholie : car j'ai tant perdu que je ne le vous ſaurais écrire.*

En d'autres lieux furent tués M. d'Alègre & ſon fils, M. du Molard, ſix Capitaines Allemands, & le Capitaine Jacob, leur Colonel, le Capitaine Maugiron, le Baron de Grand-Mont, & plus de deux cents Gentilshommes de nom & tous d'eſtime, ſans plus de deux mille hommes de pied des nôtres : & vous aſsûre que de cent ans le Royaume de France ne recouvrera la perte qu'il a faite.

Hier

Hier matin fut amené le corps de feu Monſieur à Milan, avec deux cents hommes d'armes, au plus grand honneur qu'on a ſu aviſer : car on porte devant lui dix-huit ou vingt enſeignes les plus triomphantes qu'on vit jamais, qui ont été en cette bataille gagnées. Il demeurera à Milan juſqu'à ce que le Roi ait mandé s'il veut qu'il ſoit porté en France, ou non.

Monſieur, notre armée s'en va temporiſant par cette Romagne, prenant toutes les villes pour le Concile (de Piſe.) Ils ne ſe font point prier d'eux rendre, au moyen de ce qu'ils ont peur d'être pillés, comme a été cette ville de Ravenne, en laquelle n'eſt rien demeuré. Et ne bougerons de ce quartier, que le Roi n'ait mandé ce qu'il veut que ſon armée faſſe.

Monſieur, touchant le frère du Poſte, dont vous m'avez écrit ; incontinent que l'enverrez, il n'y aura point de faute que je ne le pourvoye. Puiſque ceci eſt dépêché, je crois qu'aurons abſtinence de guerres : toutefois les Suiſſes font quelque bruit toujours, mais quand ils ſauront cette défaite, peut-être ils mettront quelque peu d'eau en leur vin. Incontinent que les choſes ſeront

un peu appaiſées, je vous irai voir. Priant Dieu, Monſieur, qu'il vous donne très-bonne vie & longue. Ecrit au camp de Ravenne, ce quatorzième jour d'Avril. Votre humble ſerviteur.

BAYARD.



L'ORDRE DE L'ARMÉE DU ROI,

le 11 Avril, jour de Pâques, l'an 1512.

Rolle de l'avant-garde.

PREMIÈREMENT, le Duc de Ferrare, qui ménera ladite avant-garde.	100 lances.
M. de Lautrec.	50 lances.
M. le Grand-Maître.	50 lances.
M. de Bourbon.	50 lances.
M. d'Imbercourt.	40 lances.
M. de Boisy.	50 lances.
M. le Sénéchal de Rouergue.	60 lances.
M. le Grand-Ecuyer.	50 lances.
Le Comte de Musol.	40 lances.
M. de Fontanilles.	40 lances.
M. du Plessis.	100 lances.
M. de Bedan.	100 lances.
M. de Mazières, bâtard de Rieux.	20 lances.
Somme	750 lances.

Plus, Jean-Bernardin Carach.	500 Allemands.
Le bâtard de la Balme.	100 Allemands.
Plus, les 300 Chevaux-Légers du Duc de Ferrare.	300 Chevaux-Légers.
Somme	900 Chevaux.

Gens de pied.

M. du Moular.	2000 hommes.
Le Capitaine Jacob.	2000 hommes.
Le bâtard de Clèves.	1000 hommes.
Le Capitaine Philippe.	1000 hommes.
Le frère du Capitaine Jacob.	1000 hommes.
Le Baron de Gaveral.	1000 hommes.
Somme	8000 hommes.

Bataille.

Toute la bande de l'artillerie que M. le Grand-Sénéchal conduira avec les Gentils-hommes de l'Hôtel du Roi.	200 lances.
M. de Cruſſol.	200 Archers.
La compagnie de Monſieur (de Gaſton de Foix.)	100 lances.
M. de Lorraine, Bayard conduiſant la compagnie.	80 lances.
M. d'Aubigny.	50 lances.
M. de Duras.	50 lances.
M. l'Amiral.	50 lances.
M. de Tende.	50 lances.
Somme	580 lances.

Gens de pied.

Le cadet de Duras.	1000 hommes.
Le Capitaine Odet (de Foix, parent de Gaſton.)	1000 hommes.
M. de Mont-miral.	1000 hommes.

Et s'en iront joindre à l'avant-garde, ſi l'affaire y eſt, ou à l'arrière-garde.

L'arrière-garde.

L'arrière-garde conduira M. d'Alègre avec ſa compagnie.	50 lances.
Le Marquis de Mont-Ferrat.	50 lances.
Le Sénéchal d'Armagnac.	20 lances.
M. de Prix.	50 lances.
M. d'Eſtanſon, ou le Chevalier Blanc.	60 lances.
M. de Buſſy.	20 lances.
Somme	250 lances.

Gens de pied.

Le ſieur Frédéric.	1000 hommes.
Le Comte Maleſtoc.	500 hommes.
Le Comte Pariſot.	500 hommes.
Le Marquis de Maleſpine.	300 hommes.
Le Marquis Bernardo.	500 hommes.
Longueval.	300 hommes.
Antoine Bellot.	300 hommes.
Jean-Jacques de Caſtille.	500 hommes.
Verdançon.	500 hommes.
Somme	4400 hommes.

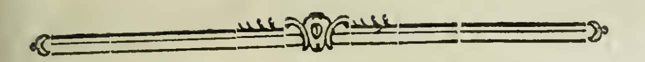
Monſieur ſera avec quarante hommes d'armes, & trois ou quatre Capitaines, tels qu'il lui plaira aviſer, pour l'accompagner, & ira où ſera l'affaire pour y donner ordre.

Somme de lances. 1580.

Albanois & Chevaux-Légers.	900.
Gens de pied.	15400.

Ces deux pièces ſont enregiſtrées en la Chambre des Comptes de Grenoble, au Livre 3 des *Généralia*, fol. 364, en la deuxième cotte.





ANECDOTES

Sur la ſépulture de Bayard, & ſur la ſtatue de Gaſton de Foix.

I.

» BAYARD, (c'eſt M. d'Expilly qui parle)
» fut enterré au devant du grand Autel des
» Minimes de la Plaine, à un quart de lieue
» de Grenoble, où néanmoins ne lui fut
» dreſſé ni tombeau, ni monument, ni marque
» aucune qui pût faire connaître que ce lieu
» renferme un ſi précieux dépôt. Le Roi
» Henri IV, qui avait toujours à la bouche
» & dans le cœur les mérites de Bayard, &
» les propoſait ſouvent pour exemple à ſa
» Nobleſſe, étant à Grenoble l'an 1600, ſe
» réſolut de lui faire ériger un tombeau digne
» du renom d'un tel Chevalier & de Sa Ma-
» jeſté. Mais la guerre ſurvenue en Savoie,
» le mariage du Roi, & tant d'autres évé-
» nemens arrivés depuis, ont empêché l'effet
» de ce royal deſſein..... Les trois Etats de
» Dauphiné, étant aſſemblés à Grenoble en
» 1619, firent un fonds de 1000 livres «,

(qui vaudraient plus de 2000 livres d'aujourd'hui) » pour lui dreſſer un monument ; » mais les deniers ayant été divertis, on n'a » rien fait «.

I I.

On vient de lire dans la lettre de Bayard que Gaſton de Foix, après ſa mort, fut porté à Milan. On l'enterra dans la grande Egliſe, à côté du Maître-Autel : & dans le premier moment, on ſe borna à élever ſur ſa tombe un trophée des drapeaux pris à Ravenne. Quelque tems après, les Confédérés s'emparèrent de Milan. Mathieu Skeiner, Cardinal de Sion, *le Boute-feu de la Sainte Ligue*, lui qui joua dans toutes ces guerres le véritable rôle de l'Alecto de Virgile, ce Prêtre ſanguinaire eut la lâcheté de faire exhumer le Héros de la France, ſous prétexte de l'abſurde excommunication lancée contre les ennemis du Pape. Les Français, & d'autres Italiens, ſouhaitaient alors à Jules II & au Cardinal Skeiner, autant de droiture, de juſtice, d'honneur & de bonté qu'en avait eu le Prince dont ils oſaient ainſi damner l'ame & outrager les cendres. Mais lorſque les Français rentrèrent dans Milan, ils firent ériger à Gaſton un ſuperbe mauſolée en marbre, dans l'Egliſe

des Religieuſes de Sainte-Marthe, où ſon corps avait été tranſporté. On répréſenta ce Prince, ſuivant l'uſage du ſiècle, étendu ſur la tombe, dans la ſituation d'un homme qui dort profondément. En 1685, la vétuſté de l'Egliſe obligea de la reconſtruire : le tombeau étant fort endommagé, on jugea néceſſaire de l'abattre. Mais les Religieuſes conſervèrent la figure du Héros. Elles firent pratiquer dans le mur de la nouvelle Egliſe, mais en dehors, & du côté qui donne dans la cour du Couvent, une niche aſſez ornée, où cette ſtatue fut placée debout, avec une inſcription qui contient le petit détail qu'on vient de lire (1). J'ai actuellement entre les mains le deſſin de la figure & la copie de l'inſcription. La phyſionomie de Gaſton de Foix eſt douce & belle : mais je n'y vois pas l'air terrible & martial que l'Abbé du Bos donne à cette ſtatue, & que ne peut guère avoir un jeune homme dans le calme du ſommeil, & avec les yeux fermés. Ces particularités, & ſur-tout

(1) *Simulacrum Gaſtonis Foxii, Gallicarum Copiarum Ductoris, qui in Ravennæ prælio cecidit, anno* 1512. *Cùm in Æde Marthæ reſtituendâ ejus tumulus dirutus ſit, hujuſce Cœnobii Virgines, ad tanti Ducis immortalitatem, hoc in loco collocandum curavêre : anno* 1685.

l'inſcription, prouvent que les Religieuſes n'ont pas démoli le tombeau par mépris, ou par ignorance, comme l'Abbé du Bos l'annonce. Il aura été mal inſtruit par quelque Voyageur léger dans ſes obſervations : & quand je relève cette erreur d'un Hiſtorien qui en commet ſi peu, je crois plutôt lui rendre hommage que le critiquer.

Il y avait, ſur les quatre faces du tombeau, quatre bas-reliefs, répréſentant la retraite des Suiſſes, la délivrance de Bologne, la priſe de Breſſe, & la bataille de Ravenne. Ils ont été achetés par les Comtes d'Arconati, qui les conſervent avec le plus grand ſoin dans leur château, appelé *Caſtellazo*, à deux lieues de Milan.





A MONSIEUR
DE BELLOY,

Sur la Tragédie de Gaſton & Bayard (1).

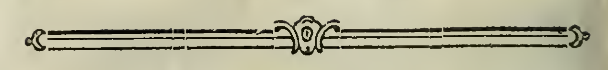
Que j'aime, en tes Héros, un cœur libre d'envie !
De la gloire, comme eux, Amant ſans jalouſie,
Tes ſuccès me ſont chers; j'oſe les confirmer ;
Et j'aſpire à l'eſtime en ſachant t'eſtimer.
Oui, d'un double laurier ta Muſe ſe décore ;
L'objet de tes travaux les ennoblit encore :
Ardent à réveiller, par des accens vainqueurs,
L'amour du nom Français aſſoupi dans les cœurs,
Poëte citoyen, ta ſolide induſtrie
A voué ſes talens au bien de la Patrie.
Au ſein majeſtueux des antiques tombeaux,
Ton crayon va chercher l'ame de nos Héros,
Et nous peint, ſous des traits qu'on aime à reconnaître,
Par ce que nous étions ce que nous pouvons être.
J'ai gémi, comme toi, ſur l'injuſte rigueur,
Qui des Lis de nos jours accuſe la langueur ;

(1) Cette Epître eſt de M. le Fèvre : je ne puis, ce me ſemble, lui témoigner plus convenablement ma reconnaiſſance, qu'en rendant publics de beaux vers qui partent d'une belle ame.

J'ai tremblé que l'effet ne ſuivît le préſage.
On parvient à flétrir l'ame qu'on décourage ;
Qui craint trop de tomber eſt enfin abattu ;
Le poiſon lent du doute agit ſur la vertu.
Mais tu lui rends ſa force ; & ces heureux exemples
De Français, que la Grèce eût placés dans ſes Temples,
Ces Martyrs de Calais, ces illuſtres Bayards,
Sous le jour le plus noble offerts à nos regards,
Déjà de la vaillance ont rallumé les flâmes,
Ont prouvé que l'honneur vit encor dans nos ames :
Nous rentrons dans les biens tranſmis par nos aïeux,
Et l'admiration a deſſillé nos yeux.
Achève, & fais ſentir aux enfans de la gloire
Ce généreux élan, gage de la victoire.
Qu'ils puiſent dans tes vers : plus d'un fameux Guerrier
Dut aux fameux Auteurs l'éclat d'un beau laurier.
La foudre dans les mains, le fier vainqueur d'Arbèle
Payait aux chants d'Homère un hommage fidèle ;
Et plein de ſa lecture il volait aux haſards,
S'appuyant d'Apollon pour mieux ſervir ſous Mars.
Mais quoi ! de tout mérite implacable furie,
La critique déjà contre moi ſe récrie !
Si j'en crois des Cenſeurs les ſourcilleux regards,
L'honneur a dans ſa chûte entraîné les Beaux-Arts.
Quoi ! nos grands Ecrivains, avares de leur gloire,
Nous auraient-ils fermé le temple de mémoire ?
Cenſeurs faſtidieux, n'eſt-il plus de chemins
Que puiſſent s'y percer d'infatigables mains ?
Sur des mers, il eſt vrai, qu'aſſiégent les orages,

Nous tendons vers un port entouré de naufrages;
Le plus fier Argonaute, à ce terrible écueil,
A vu brifer fa nef & céder fon orgueil.
Moi-même, encor frappé des périls de la fcène,
Moi, qu'en mes premiers ans l'altière Melpomène
D'un coup d'œil moins auftère a daigné careffer,
Depuis.... vain fouvenir, quand je dois l'effacer!
Toi, dont l'âge plus ferme a mûri la prudence,
Dans un fentier fi rude afsûre ma conftance.
Non qu'à tes moindres pas foigneux de m'attacher,
Faible, & fans conducteur toujours prêt à broncher,
Je borne mon génie à voler fur tes traces;
Des froids imitateurs on connaît les difgraces;
Rarement l'air d'autrui nous prête des appas;
Si je veux t'imiter, c'eft en n'imitant pas.
Cependant, marche au bruit des clameurs de l'envie;
Importune fes yeux de l'éclat de ta vie;
Irrite fes ferpens par de nouveaux fuccès,
Entends toujours fes cris — & n'y réponds jamais.





JUGEMENT
DU
JOURNAL DES SAVANS,
Sur la Tragédie de GASTON & BAYARD.

Juin 1770. Second volume.

L'AUTEUR *du Siége de Calais* préſente aujourd'hui à la Nation les portraits du Chevalier Bayard & de Gaſton de Foix. C'eſt ſervir la Patrie ; c'eſt appliquer le genre le plus intéreſſant à l'objet le plus utile. Les Grecs traitoient des ſujets nationaux, & le théâtre étoit chez eux un inſtrument de la politique. C'eſt en cela qu'il les falloit imiter, & ce n'étoit pas aſſez de traiter d'après eux les mêmes ſujets, intéreſſans pour eux, indifférens pour nous, du moins quant à l'objet politique. Se borner à ces ſujets, c'étoit faire ce qu'avoient fait les Savans du ſeizième ſiècle, qui, pour imiter les Anciens, empruntoient leur langue, & négligeoient la langue nationale, ſans ſonger que les Anciens avoient juſtement donné la préférence à la

langue de leur pays. M. de Belloy paroît consacrer ses grands talens à nourrir parmi nous l'esprit patriotique ; c'est le Poëte national par excellence ; c'est le Tyrtée des François.

Le moment de la vie de Gaston & de Bayard que choisit M. de Belloy, est celui de la conspiration de Bresse. Le Comte Avogare étoit le Chef de cette conspiration, dont l'objet étoit de perdre l'armée Françoise ; mais presque toute l'Histoire de Bayard, & les rapides exploits de Gaston se trouvent fondus dans cet ouvrage. C'est ce que Racine se glorifie d'avoir fait dans *Mithridate ;* c'est ce qu'il a fait dans toutes ses Pièces, & en général, ce talent de nourrir un sujet de tout ce que ses entours peuvent fournir d'intéressant, a toujours distingué tous les grands Auteurs dramatiques. Suivons la marche de la Pièce.

ACTE PREMIER.

Bayard arrive à Bresse, dont la citadelle, qui est encore au pouvoir des François, se défend contre la ville. Avogare, qui dissimule avec Bayard jusqu'à feindre de lui destiner Euphémie sa fille, dont Bayard est amoureux,

paroît ſe féliciter du ſecours que Bayard lui porte.

Vous êtes avec nous, les dangers ſont pour elle.

Bayard s'annonce, dès les premiers mots, par tous les caractères connus de la Chevalerie.

Tous les objets ſacrés de mon culte ſuprême,
Dieu, la France, l'Honneur, l'Amitié, l'Amour même,
De Milan vers ces lieux ont fait voler Bayard.

Le Duc d'Urbin, neveu du Pape Jules II, veut attirer Bayard au ſervice du Pape. Ce Pontife, uni alors contre Louis XII, avec l'Empereur Maximilien, le Roi d'Eſpagne, Ferdinand le Catholique, & la République de Veniſe, fait offrir au Chevalier le commandement des troupes confédérées. » Le » Pape, dit le Duc d'Urbin à Bayard, ſe » ſouvient qu'il vous doit la vie, & que vous » l'avez ſauvé des attentats d'un traître «.

Eh bien! pour s'acquitter, Jules m'invite à l'être!

Mais quel eſt, dit le Duc d'Urbin, le prix de vos ſervices? Mes ſervices mêmes, répond Bayard.

A mon choix Louis me récompenſe......
Il me met le premier ſous l'aile de la gloire;
Il veut tenir de moi ſa première victoire.

Le

Le Duc d'Urbin étoit généreux ; Bayard le prend lui-même pour juge de ſes propres offres.

Nous nous eſtimons, Seigneur, à plus d'un titre.
Parlez vrai. Si ma foi cédait à vos diſcours,
Serais-je en votre cœur ce que j'y fus toujours ?

URBIN.

Je t'imite, Bayard, & je te parle en homme,
Non plus en Courtiſan du Monarque de Rome :
J'allais, ſi par mes ſoins il t'avait corrompu,
Applaudir ſon bonheur, & pleurer ta vertu.

BAYARD, *l'embraſſant.*

Va, le frère chéri que m'ont donné les armes,
Ne verſera ſur moi que d'honorables larmes.

Urbin s'attendrit ſur Bayard, & s'alarme du danger où ſon ami va s'expoſer. La citadelle de Breſſe eſt abſolument hors de défenſe, les remparts ſont tout ouverts, & les foſſés comblés. Bayard fait venir ſes Soldats.

Voici d'autres remparts dont vous ne parlez pas.
Voyez ces vieux Guerriers.......
Ils ne veulent ſortir de ces foſſés ſanglans,
Que ſur un pont formé d'ennemis expirans.

C'eſt la réponſe connue que fit Bayard dans Mézière, quand on lui propoſa de ſe rendre.

Mais un mérite de cette ſcène, plus précieux encore que les détails qui viennent d'être cités, c'eſt l'art avec lequel l'Auteur a ſu y mettre en action le tableau politique de l'Europe, & faire ſortir des propoſitions & des objections du Duc d'Urbin, & des réponſes du Chevalier, l'expoſition des intérêts des Princes, & la peinture de leurs caractères. Jules II, Maximilien, Ferdinand, Louis XII, Gaſton paroiſſent tour-à-tour ſur la ſcène, toujours amenés naturellement par le cours de la négociation dont le Duc d'Urbin s'eſt chargé. Tout ce morceau eſt de main de Maître, & tous les portraits ſont reſſemblans.

Jules, ſoufflant par-tout la fureur qui l'inſpire,
Du pied des ſaints Autels embrâſe l'Univers;
Lui, dont le front blanchi par quatre-vingts hivers,
Etale, dans un camp, le mélange bizarre
De l'airain des Guerriers au lin de la Tiare;
Qui, dans Mirande enfin, vint lui-même aſſiéger,
Dépouiller l'Orphelin qu'il devait protéger.

Pour Maximilien :

Il ne ſéduirait pas un cœur fait pour ſe vendre.
Ferdinand s'applaudit alors qu'il trompe un Roi;
Eſt-ce avec un Soldat qu'il garderait ſa foi?

Veniſe qui ſut diviſer les Rois armés contre elle, & tourner contre la France cette même

Ligue de Cambrai qui avoit juré la perte de la République ; Venise reçoit ici les éloges dûs à sa sagesse & à sa politique.

Louis XII en reçoit d'aussi justes & de plus flatteurs.

Jamais jusqu'à la crainte on ne sent le respect.....
Il défend les Etats qu'il tient de ses aïeux ;
Mais il est né trop grand pour être ambitieux.
Jule a pu soupçonner ce généreux systême ;
On doute des vertus qu'on n'aurait pas soi-même....
Un Monarque, un Français refuser la victoire !
Je pardonne aux Mortels d'être lents à le croire.
Vous, qui sous d'autres Rois voulez me voir servir,
Vous choisiriez le mien, si vous pouviez choisir.

Mais ne rougissez-vous pas de servir sous un jeune Guerrier tel que Gaston ?

Eh ! que fait sa jeunesse,
Lorsque de l'âge mûr je lui vois la sagesse ?
Profond dans ses desseins, qu'il trace avec froideur,
C'est pour les accomplir qu'il garde son ardeur....
Je me plais à le suivre, & même à l'imiter ;
J'admire sa prudence, & j'aime son courage :
Avec ces deux vertus un Guerrier n'a point d'âge.

Bayard lui-même désespéroit de pouvoir défendre la citadelle de Bresse plus de cinq jours, si Nemours n'arrivoit pour le secourir ; mais on devoit peu s'en flatter, vu l'éloigne-

ment & les obſtacles. Les rivières débordées fermoient les chemins, que la neige & les frimats rendoient d'ailleurs preſque impraticables. Nemours arrive, non pas au bout de cinq jours, mais dans le moment même où le Duc d'Urbin prouvoit à Bayard qu'il étoit impoſſible que Nemours arrivât à tems pour ſecourir la citadelle. A cette nouvelle, Bayard & le Duc ſe regardent avec ſurpriſe.

Que notre étonnement doit honorer Nemours!
s'écrie Bayard.

Guerriers, depuis vingt ans, admirés ſur la terre,
Allons apprendre encor les ſecrets de la guerre.

Altémore, qui eſt venu annoncer l'arrivée de Nemours, eſt amoureux de la fille d'Avogare, & conſpire contre les François avec le père.

Le principe de la haine d'Avogare pour les François, eſt la mort de ſon fils unique, tué en combattant contr'eux. L'Auteur a voulu tirer Avogare de la foule des Conſpirateurs ordinaires, en le diſtinguant par des caractères réputés nationaux, tels que l'attachement ſingulier à ſon nom, certains raffinemens de perfidie & de cruauté, la vengeance qu'on croit plus ingénieuſe & plus implacable en Italie que dans le reſte de l'Europe.

Altémore eſt intéreſſé à l'action, & ſort auſſi par-là de la claſſe des Confidens ordinaires.

Acte second.

Euphémie inſtruite des ſecrets d'Avogare par un Breſſan inconnu, veut réconcilier ſon père avec les François : Avogare perſiſte dans ſa haine & dans ſa diſſimulation ; Euphémie a tout-à-la-fois à craindre, & pour ſon coupable père qui s'expoſe au ſupplice, & pour le Duc de Nemours qu'elle aime, & contre lequel Avogare conſpire. Nemours, Bayard, & tous les Chevaliers François paroiſſent avec ſécurité devant Euphémie & Avogare ; Euphémie cache ſa crainte ; l'héroïque amitié de Gaſton & de Bayard, la juſte admiration qu'ils s'inſpirent l'un à l'autre, forment ici un tableau qui élève l'ame.

Mais l'amitié eſt bientôt troublée par l'amour & par la jalouſie. Nemours, qui, aimé d'Euphémie, n'a voulu ſe déclarer ſon Amant, qu'après avoir obtenu l'agrément de Louis XII pour ce mariage, annonce qu'il l'a obtenu, & qu'il aime Euphémie ; Bayard, conſterné de cette nouvelle inattendue, ſe déclare le rival de Nemours ; la jalouſie l'égare, il s'oublie un moment.

Je ſais (dit-il) conſerver le prix de mon courage.

NEMOURS.

Mes titres ſont égaux, mon courage & ſon choix.
Nemours, comme Bayard, ſait conſerver ſes droits.

BAYARD.

Eh bien ! Seigneur, il faut...... Mais mon devoir m'impoſe ;
Votre nom, votre rang...

NEMOURS.

Mon rang ? Je le dépoſe ;
Et l'amour & l'honneur vous rendent mon égal.

Ici l'Auteur ſuppoſe que le duel de Bayard contre Sotomaïore, avoit eu la même cauſe, & Bayard, en rappelant cet exemple, paroît menacer Nemours, qui lui répond :

Les exemples, Bayard, ne peuvent m'effrayer ;
Mais j'ai dû vous entendre, & ce mot doit ſuffire.

Au même inſtant où il devient l'ennemi de Bayard, il le conſulte encore ſur les intérêts de l'Etat, & ſur le plan de la guerre. C'eſt la noble confiance d'un grand homme dans un grand homme.

Avogare & Altémore tâchent d'irriter la jalouſie des deux Héros, & eſpèrent de les perdre l'un par l'autre : il faut voir dans la Pièce même, par quels traits de diſſimulation,

par quels détails de perfidie ils parviennent à dérober aux yeux des Français leur trame odieufe.

Nemours difpofe tout pour le duel. Il choifit l'épée, parce que c'eft avec cette arme que Bayard a vaincu Sotomaïore ; il veut cacher le fecret de ce combat à toute l'armée, de peur qu'elle n'y mette obftacle. Il nomme pour feuls témoins & feuls juges du combat Avogare & Altémore, qui, voyant ainfi entre leurs mains le fort des deux Héros, fe propofent d'accabler le vainqueur, lorfqu'ils auront vu fuccomber le vaincu.

ACTE TROISIÈME.

Le moment du combat eft arrivé ; Bayard, qui rougit de fa faute, & qui, tant de fois vainqueur de fes ennemis, afpire à l'être de fes paffions, cache au fond de fon cœur le grand projet qu'il médite, donne encore quelques foupirs à l'amour ; il fera déformais tout entier à l'honneur. Voilà les deux rivaux en préfence ; voilà les deux perfides témoins qui n'attendent que l'occafion de confommer leur crime. Nemours tient à Bayard un difcours modefte, courageux & tendre ; (c'eft

celui qui ouvre la troisième scène de cet acte ;) il commence par ce vers :

Bayard, si la raison suit votre emportement, &c.

& finit par celui-ci :

Embrassez un ami..... Combattez un rival.

BAYARD.

Prince, en vous offensant, je me suis fait outrage ;
J'ai voulu m'en laver dans le champ du courage.....
Je sais comment Bayard doit combattre Nemours.

Il appele aussi-tôt les Chefs de l'armée, qui entrent à sa voix. Vous tous, s'écrie-t-il, témoins de mon offense :

Vous, sur-tout, digne objet de mon fatal amour,
Vous que ma faute honore, ainsi que mon retour,
Contemplez de Bayard l'abaissement auguste.

(En disant ces mots, il pose son épée aux pieds du Duc de Nemours.)

Voyez comme il remplit le devoir noble & juste,
Que l'honneur véritable impose à la valeur,
Et comment un Héros se punit d'une erreur.

NEMOURS.

Attendri, transporté, je sens couler mes larmes.

(Ce vers exprime fidèlement ce qui se passe

dans l'ame du Lecteur.) Nemours prend l'épée de Bayard, lui donne la sienne, & s'écrie :

Tremblez plus que jamais, ennemis de mon Roi,
Du glaive de Bayard ma valeur est armée.

On remet à Bayard le testament de Nemours, qui lui léguoit tous ses biens, s'il mouroit par ses mains dans le combat. Nemours prioit même Euphémie de vivre pour Bayard : on peut croire que Bayard la cède à Nemours. » S'il étoit un prix pour le plus » vertueux, dit Euphémie «,

Quel Mortel oserait choisir entre vous deux ?

Avogare feint d'être désarmé par leur générosité. Euphémie croit ce changement sincère, parce qu'elle le desire. On va combattre les Bressans. Ce troisième acte est un des plus beaux qui soient au théâtre. On y reconnoît la manière de Corneille, & les plus sublimes élans de ce grand Poëte ne vont guère plus haut.

ACTE QUATRIÈME.

Le Duc d'Urbin est pris, mais Bayard est blessé : ce n'est point un Soldat ennemi qui l'a frappé, c'est un traître qui paroissoit combattre à ses côtés ; & ce traître, qu'on n'a pu

connoître dans la chaleur du combat, eſt Avogare lui-même. Altémore s'étoit chargé de faire périr de même le Duc de Nemours. Avogare vient verſer des larmes perfides ſur Bayard, qui lui répond :

Un traître m'a frappé ; ne pleure pas ſur moi ;
Pleure ce malheureux qui viole ſa foi.

C'eſt le mot connu de Bayard mourant au Connétable de Bourbon. M. de Voltaire l'avoit employé dans Adélaïde du Gueſclin.

Je te plains plus que moi, de trahir ſans remords,
Et le Roi qui t'aimait, & le ſang dont tu ſors.
. . . . Plaignez-le plus que moi ;
Plaignez-le ; il vous offenſe, il a trahi ſon Roi.

La ſituation eſt différente chez M. de Belloy ; Bayard parle au coupable même, en croyant lui parler d'un autre. » C'eſt, dit modeſtement M. de Belloy, » gagner un peu, en perdant » beaucoup «.

Avogare dit que l'ennemi eſt vainqueur. Bayard demande ſi Nemours vit ; on le croit, répond Avogare : *& l'on dit l'ennemi triomphant !* s'écrie Bayard. Bientôt on apprend la victoire complette de Nemours. L'Auteur, dans ce récit, n'a rien oublié de ce qui caractériſe particulièrement les exploits du Duc de Nemours ; il a peint ſur-tout cette facilité

ſingulière avec laquelle Nemours preſſoit ou retenoit à ſon gré l'ardeur de ſes Soldats ; preuve éclatante de leur reſpect, de leur amour & de leur confiance, dans un tems où l'eſprit de Chevalerie devoit nuire encore à la diſcipline militaire.

Euphémie apprend, par le Duc d'Urbin, le crime d'Avogare ; & le Breſſan inconnu, qui l'avoit déjà inſtruite des ſecrets de ſon père, ſurprend encore un billet, par lequel Avogare promettoit au Marquis de Peſcaire, Général des Eſpagnols, la mort de Gaſton & de Bayard. Tandis qu'elle ſe plaint à ſon père de ces nouvelles perfidies, Nemours paroît ; Avogare ſe place entre Euphémie & Nemours, prêt à frapper l'un & l'autre, s'il échappe à Euphémie une parole ou un geſte qui l'accuſe.

Nemours, qui ne ſait rien encore, demande à Euphémie l'explication d'un mot que lui a dit un Soldat inconnu, de la-part de ce même Breſſan qui avoit averti Euphémie des crimes d'Avogare. Voici ce mot. » L'aſſaſſin de » Bayard menace la vie de Gaſton : ce ſecret » eſt connu d'Euphémie «. A cette queſtion preſſante, Euphémie veut ſe ranger du côté de Nemours, qui lui tend la main, & Avogare ſe voyant prêt d'être découvert, tire ſon

poignard ; Euphémie craint qu'il ne poignarde Nemours, comme il l'en a menacée ; elle arrête ſon père, en l'embraſſant avec violence ; il veut la tuer ; Nemours qui, en ce moment, connoît enfin Avogare, lui arrache le poignard, & veut l'en percer lui-même ; Euphémie ſe retourne, & couvre ſon père de ſon corps. Avogare eſt arrêté, & confié aux ſoins d'Altémore, ſon complice, qui n'eſt pas encore démaſqué. Il leur reſte une eſpérance bien coupable. Gaſton, par le conſeil d'Altémore, prend à Breſſe le palais d'Avogare, & Altémore ſe flatte de le faire ſauter en l'air par le moyen des mines, ſecret nouvellement connu en Europe, & qui commençoit à produire de terribles effets.

ACTE CINQUIÈME.

Le vieillard Breſſan, qui a inſtruit Euphémie des crimes d'Avogare, & averti Gaſton de ſon danger, vient révéler d'autres détails de la conſpiration : il ſait qu'on prépare le jeu des mines, mais il ignore où en eſt le foyer. Ce vieux Soldat eſt un Déſerteur François, que ſon admiration pour Gaſton & Bayard, & un juſte repentir engagent à ſervir ſa Patrie. » Il a, dit M. de Belloy dans la Préface, des

» remords que j'ai vus dans le pays étranger,
» au fond du cœur de tous nos Soldats ex-
» patriés. Je n'en ai pas rencontré un ſeul qui
» ne pleurât ſon erreur & ſa folie. Tous
» s'étoient imaginés que la fortune les atten-
» doit hors de leur pays ; tous y avoient
» trouvé le malheur «.

Ce vieillard, qui ne paroît qu'au cinquième acte, mais qui n'a ceſſé d'agir pendant toute la Pièce, reſſemble au Berger de l'Œdipe de Sophocle, & il eſt moins épiſodique. Ses ſentimens François le rendent intéreſſant. Il a vendu ſa maiſon pour gagner un Soldat de la garde ennemie, & ſavoir des ſecrets dont ſa Patrie pût profiter. Nemours lui promet le prix de ſes ſervices. » Prince, répond le vieil-
» lard, j'en ſuis indigne «.

Réſervez pour mes fils un ſi généreux ſoin ;
Demain de vos bontés je n'aurai plus beſoin.

Cette ſcène ſe paſſe entre le Chevalier Bayard, le Duc de Nemours, & le Soldat. Pendant tout cet acte, Bayard, mis hors de combat par la bleſſure qu'il a reçue à l'aſſaut de Breſſe, eſt couché ſur un lit militaire, comme celui ſur lequel on apporte Tancrède. Les armes de Bayard ſont auprès de ſon lit. L'idée de ce lit eſt priſe de la Phèdre d'Eu-

ripide. » Je n'aurois pas eu, dit l'Auteur, la » hardieſſe de concevoir ſeulement ce projet, » dans le tems où notre théâtre étoit couvert » de Spectateurs; mais aujourd'hui il nous » eſt permis de donner à la répréſentation » toute la vérité de la Tragédie antique: & » puiſque l'on apporte Tancrède ſur un lit, » pourquoi n'y verroit-on pas Bayard? Au » reſte, ſi des gens difficiles vouloient abſo- » lument le voir ſur un fauteuil, on ſent bien » qu'il ne faudroit pas un effort de génie » pour les contenter «.

Le Soldat va chercher à découvrir la mine. Nemours le ſuit; Bayard, toujours prêt à combattre, s'écrie: *Soldats, qu'on me porte à ſa ſuite.* Nemours exige qu'il reſte, & le laiſſe ſous une sûre garde. Altémore, qui n'eſt toujours point ſoupçonné, vient écarter cette garde, en ſuppoſant un ordre du Duc de Nemours: il va poignarder Bayard dans ce lit où le Héros bleſſé eſt ſans défenſe; Altémore n'attend que le ſignal de la mort de Nemours qui va périr par le jeu des mines. Ce ſignal eſt néceſſaire, Altémore n'oſant attenter à la vie de Bayard, tant qu'il lui reſte un vengeur tel que Nemours. Euphémie arrive, & demande Nemours avec inquiétude; Bayard lui dit que Nemours vient de ſe rendre

au palais d'Avogare : Ah ! s'écrie-t-elle, il eſt donc perdu ; c'eſt-là qu'on a tendu le piége mortel. En effet, la mine éclate ; on entend le bruit que produit le renverſement du palais d'Avogare ; Euphémie s'évanouit de frayeur ; Altémore s'avance contre Bayard, qui ſaiſit ſa lance dans le coin de ſon lit, & ſe défend contre Altémore & ſa troupe. Dans l'inſtant, on voit un Guerrier qui écarte & renverſe les Conjurés ; c'eſt Nemours. Le vieillard Breſſan, ayant découvert le foyer, avoit averti à tems le Duc de Nemours d'aller ſecourir Bayard. Avogare ayant mal pris ſes meſures, eſt écraſé lui-même ſous les ruines de ſon palais, & le vieillard Breſſan, qui vouloit ſe punir de ſa déſertion, y périt auſſi ; tous les François le pleurent ; Euphémie ſeule pleure Avogare. Bayard finit la Pièce par ces vers prophétiques ſur Nemours.

Modère au moins ton ardent caractère ;
Tu crois n'avoir rien fait tant qu'il te reſte à faire :
Songe qu'en peu de jours tu ſus vivre long-tems ;
Ta carrière d'honneurs eſt remplie à vingt ans.
Toi ſeul peux ſoutenir le fardeau de ta gloire ;
Mais crains de t'oublier au ſein de la victoire.

Nous avons fait marcher de front, dans cet extrait, & le plan de la Pièce, & les carac-

tères contraſtans des perſonnages, & quelques-uns des détails les plus curieux. L'intérêt des trois premiers actes tient à l'admiration ; celui des deux derniers à la terreur ; celui du troiſième eſt compoſé de ces deux reſſorts. » Il me » ſemble, dit l'Auteur dans une Préface ſavante & méthodique, » que la terreur eſt le ſeul ſen- » timent théâtral qui ſe ſoutienne à côté de » l'admiration. La pitié eſt trop douce & » trop foible : elle ne pénètre dans l'ame que » par dégrés, & avec quelques préparations : » or ces préparations ſont néceſſairement » froides à côté d'un ſentiment auſſi chaud » que l'admiration qui pleure (1) : au lieu

(1) On peut diſputer beaucoup ſur cette propoſition. Eſt-ce que dans le *Cid* & dans *Polieucte* la pitié n'eſt pas ſouvent à côté de l'admiration ? Eſt-ce que dans *Brutus*, où ce perſonnage excite par-tout l'admiration, le Spectateur ne pleure point de pitié ? Lorſque Titus condamné, dit à ſon père :

A cet infortuné, daignez ouvrir les bras ;
Dites du moins : mon fils ! Brutus ne te hait pas.

Et que Brutus lui répond :

Lève-toi, triſte objet d'horreur & de tendreſſe ;
Lève-toi, cher appui qu'eſpéroit ma vieilleſſe.
Viens embraſſer ton père ; il t'a dû condamner ;
Mais, s'il n'étoit Brutus, il t'alloit pardonner.

que

» que la terreur peut frapper subitement un
» coup imprévu, qui ne manque jamais son
» effet quand il est violent. Voilà pourquoi

Mes pleurs, en te parlant, inondent ton visage.
Va, porte à ton trépas un plus mâle courage;
Va, ne t'attendris pas, sois plus Romain que moi,
Et que Rome t'admire en se vengeant de toi.

Ce seul vers :

Lève-toi, cher appui qu'espéroit ma vieillesse.

ne fait-il pas verser les plus tendres larmes sur cet admirable Brutus, sur ce malheureux père, privé par lui-même de cet appui de sa vieillesse ? Bien loin que la pitié soit incompatible avec une admiration tendre, celle-ci au contraire renferme presque toujours un sentiment confus de pitié, qui naît de l'idée d'un grand sacrifice; mais même sans cette idée, dont nous n'avons pas besoin ici, comment l'Auteur ne s'est-il pas souvenu de son cinquième acte de *Titus*, où la pitié pour Sextus se joint par-tout à la plus tendre admiration pour Titus ? Zelmire, qui excite aussi l'admiration, & qui éprouve si souvent l'effroi, n'inspire-t-elle pas la pitié dans plusieurs situations ? Nous ne reprochons point à l'Auteur d'avoir préféré dans *Gaston & Bayard* la terreur à la pitié; nous verrons même qu'il a mieux fait qu'il n'avoit dit, & que dans cette Pièce, comme dans *Zelmire*, la pitié se joint quelquefois à l'admiration & à la crainte : mais nous croyons que sur cette incompatibilité prétendue de la pitié avec l'admiration, sa théorie n'a pas été assez réfléchie, & qu'il s'est trop pressé de faire un systême.

Note de l'Editeur.

» mon ſujet pouvant ſe prêter également à
» la pitié ou à la terreur, j'ai préféré la der-
» nière après les ſcènes d'héroïſme «.

Le Lecteur peut s'appercevoir même dans cet extrait, que la Pièce eſt du plus grand ſpectacle. Nous ne doutons pas qu'elle ne fît beaucoup d'effet au théâtre ; nous regrettons que des circonſtances particulières, dont l'Auteur ſeul peut rendre compte (1), lui aient fait prendre d'abord la voie de l'impreſſion.

Les notes qu'il a miſes à la ſuite de ſa Pièce, forment un morceau d'Hiſtoire très-curieux, où chaque fait eſt noblement décrit, ou ſolidement diſcuté, & qui ne laiſſe rien à deſirer ſur Gaſton & ſur Bayard. On y trouve réunies la critique, la logique, & l'eſpèce d'éloquence qui convient au ſujet. L'eſprit François préſide à ces Notes, ainſi qu'à la Préface.

Celle-ci contient une lettre écrite à l'Auteur par un Prince étranger, dans le tems du *Siége de Calais.*

» Puiſque je la publie ſi loin de ſa date, dit l'Auteur, » je ne puis plus être ſoupçonné
» d'avoir pour objet la vanité de jouir des
» éloges outrés que cette lettre me prodigue.

(1) On en a rendu compte dans la Vie de M. de Belloy. *Note de l'Editeur.*

» Ceux qui me connoiſſent, ſeront bien sûrs
» que c'eſt malgré ces éloges que je la fais
» imprimer, mais parce qu'elle peut exciter
» des génies plus heureux à obtenir des
» louanges plus juſtes, & ſur-tout parce
» qu'elle rend à la Nation Françoiſe un hom-
» mage qui atteſte la haute opinion que
» l'Europe a encore de nous, en dépit de
» nos Détracteurs «.

Il convient qu'un monument qui peut ſervir à la gloire de la Nation, & à celle du Poëte national, ſoit conſigné dans le Journal Littéraire de la Nation.

» Il n'y a point de Patrie, Monſieur, qui
» m'ait touché en votre faveur. J'ai jugé votre
» *Siége de Calais* en étranger, & en homme
» peu accoutumé à admirer depuis quelque
» tems, parce qu'on ne fait preſque plus rien
» d'admirable. Meſſieurs..... ont été témoins
» de l'effet qu'a produit ſur moi l'effort d'une
» belle ame & de talens bien ſupérieurs. Il
» s'eſt fait ſentir dans les pays même où l'on
» ne ſent rien. Vous êtes le Poëte de votre
» Nation & de l'honneur. Je veux qu'on liſe
» de vos beaux vers avant d'aller au combat.
» Si j'avois l'honneur d'y mener des François,
» je vous demanderois des Hymnes. Vous
» ſouvenez-vous de cette corde qu'on tou-

» choit, en pareille occaſion, chez les Grecs, » & de ce que produiſoient le mode Lydien & » le mode Phrygien ? La Poéſie n'a-t-elle pas » autant de pouvoir ſur l'ame que la Muſique ? » *Continuez, Monſieur, à faire valoir les beaux* » *traits de votre Nation magnanime ; les autres* » *s'en reſſentiront.* Je ſuis las de faire des » Héros à coups de bâton. Vous me parlez » de Bayard ; donnez-nous au plus vîte ce » bon Chevalier : je ſerai le vôtre dans tous » les tems «.





OBSERVATIONS DE L'ÉDITEUR,

Sur la Tragédie de GASTON & BAYARD.

CETTE Tragédie eſt compoſée dans le même eſprit que le *Siége de Calais*, & ce ſeul mot en fait déjà l'éloge.

L'Auteur, porté par inclination, engagé par ſes ſuccès, & préparé par une étude approfondie de l'Hiſtoire, à célébrer au théâtre la gloire de la France, à lui retracer ſes Grands Hommes & ſes grandes actions, pour l'inviter à les reproduire; enfin à lui inſpirer cette eſtime de ſoi-même, qui préſerve du mépris des autres, cet amour de la gloire qui fait entreprendre les grandes choſes, cet eſprit patriotique qui fait les faire exécuter, ne pouvoit propoſer de meilleurs modèles que Gaſton de Foix, Duc de Nemours, neveu de Louis XII, & le Chevalier Bayard. Comme Poëte national, ſes devoirs ſont remplis par ce ſeul choix; mais comme Poëte dramatique, on pourroit demander d'abord ce qu'il peut trouver de tragique *dans le cours triom-*

phant des prospérités de Gaston, & dans cette suite d'exploits héroïques & d'actions vertueuses qui composent la vie du Chevalier Bayard ?

La réponse à cette question ou objection seroit que la Tragédie de *Gaston & Bayard* est dans le genre héroïque, dans le genre de Corneille, qu'on ne gagneroit rien sans doute à proscrire ; que la terreur & la pitié ne sont pas les seuls ressorts tragiques ; que l'admiration passionnée, l'admiration qui fait verser des larmes, qui rend la vertu plus chère & plus sacrée, est un digne objet de la Tragédie ; que cette admiration, qui va jusqu'à l'attendrissement, renferme toujours une sorte de pitié noble qu'excite naturellement l'idée d'un grand sacrifice ; que quand Pauline, par exemple, met son mari sous la garde de son Amant, & s'interdit ainsi à elle-même toute espérance, on la plaint autant qu'on l'aime & qu'on l'admire ; que d'ailleurs M. de Belloy, dans *Gaston & Bayard*, n'a point négligé la terreur & la pitié proprement dites ; que ses deux Héros, entourés de traîtres & d'assassins, sont toujours en danger ; que ce danger est très-pressant, puisque Bayard est réellement assassiné par un traître, & si dangereusement blessé, qu'on désespère quelque tems de sa vie, & que

Gaſton eſt prêt à périr par le jeu d'une mine. Euphémie, placée entre ſon père & ſon Amant, tremblante pour tous les deux, toujours menacée de les voir périr l'un par l'autre, toujours trompée par un père également perfide & dénaturé, doit exciter la pitié.

L'Auteur a choiſi dans la vie de Gaſton de Foix & du Chevalier Bayard, le moment de la conjuration de Breſſe : c'étoit en effet celui où il pouvoit montrer ces deux Héros dans le plus grand danger, puiſque le but de cette conjuration, conduite par le Comte Avogare, étoit de détruire l'armée Françoiſe avec ſes Chefs, & que Bayard fut bleſſé griévement à l'aſſaut de Breſſe. D'ailleurs, le Poëte reſtant le maître des circonſtances & des détails de cette conjuration, pouvoit, à ſon gré, prolonger, varier, augmenter le danger des perſonnages intéreſſans ; & c'eſt ce qu'il a fait.

Les obſervations que nous allons faire, rouleront ſouvent ſur les mêmes objets dont on s'eſt occupé dans le jugement du Journal des Savans ; mais ces objets ſeront ſouvent conſidérés ſous des points de vue différens : d'ailleurs nos obſervations, par les raiſons que nous avons dites, ſeront plus ſévères que ne l'a été le jugement du Journal ; peut-être auſſi croirons-nous quelquefois avoir acquis,

par cette févérité même, le droit de louer, avec plus d'enthoufiafme, les grandes & fublimes beautés dont cette Pièce eft remplie.

Acte premier.

Scène première.

On ne prend plus un fort où commande Bayard.

Ce vers, quoiqu'il foit dit par le traître Avogare, qui veut flatter pour perdre, remplit fi bien l'idée que l'Hiftoire donne de Bayard ; il rappelle fi vivement la conduite de ce Héros dans la défenfe de Mézières, qu'il ne peut manquer de plaire. Il en eft de même de ces deux autres vers que dit le même Avogare.

Bayard a-t-il jamais compté fes ennemis ?
Bayard a-t-il jamais négligé fes amis ?

Bayard.

Tous les objets facrés de mon culte fuprême,
Dieu, la France, l'Honneur, l'Amitié, l'Amour même,
De Milan, vers ces lieux, ont fait voler Bayard.

L'Auteur s'applaudit, avec raifon, d'avoir renfermé dans le fecond de ces vers, & d'y avoir préfenté, dans leur ordre exact, les cinq loix principales de la Chevalerie, la Religion

la Patrie, l'Honneur, l'Amitié, l'Amour. On voit par-tout dans cet Ouvrage, combien il étoit nourri des excellens Mémoires de M. de Sainte-Palaye ſur cette partie importante de l'Hiſtoire moderne; jamais le talent n'a fait un plus bel uſage de l'érudition.

Le Duc d'Urbin a fait demander à Bayard un entretien; il a des propoſitions à lui faire de la part du Pape Jules II, oncle du Duc: Bayard l'attend, & ſa réponſe eſt prête.

Il vient m'offrir la honte, & doute d'un refus!

Vers qui a ſouvent reçu ou pu recevoir ſon application.

Scène ſeconde. On retrouve bien encore le véritable eſprit de la Chevalerie dans le diſcours de Charles VIII au Chevalier Bayard, diſcours qui n'eſt ici qu'un peu ennobli quant à l'expreſſion, mais dont le fonds eſt rapporté dans l'Hiſtoire du Chevalier Bayard, & que les Rois devoient tenir alors aux jeunes Guerriers qui entroient dans la carrière.

Quand Charles, ce grand Roi, foudre de l'Italie,
Qui de Suze au Sardo vainquit en ſe montrant,
De l'honneur, à mes vœux, daignait ouvrir le champ:
» De la beauté, dit-il, va mériter l'hommage;
» L'Amour, dans un grand cœur, fait doubler le
» courage.
J'ai ſuivi ſes leçons; j'ai ſervi la beauté.

Ici Bayard parle de ſon amour pour Euphémie au Comte Avogare ſon père, qui la lui promettoit pour le tromper, & qui la deſtinoit au traître Altémore ſon complice, tandis qu'elle ſe deſtinoit en ſecret à Gaſton ; mais Bayard tombe trop dans le ton du madrigal, lorſqu'il appelle l'Amour :

Ce déſordre qui plaît, ce plaiſir qui tourmente.

Il ſe relève dans les vers ſuivans.

Ces tranſports qu'on ne ſent dans ſon cœur étonné,
Qu'en rencontrant le cœur qui nous fut deſtiné.

Scène quatrième. C'eſt avec raiſon encore que M. de Belloy s'applaudit de l'heureuſe idée de cette ſcène, où l'expoſition eſt miſe en action, où tous les faits de l'avant-ſcène, toute l'hiſtoire de la Ligue de Cambray, tout le tableau de la guerre qui ſe faiſoit alors en Italie, tout le tableau politique de l'Europe, les intérêts de toutes les Puiſſances, les portraits de Louis XII & de tous les Princes ſes ennemis, ſont tracés avec autant de force que de vérité, ſans qu'on paroiſſe vouloir raconter, diſcuter, ni peindre, & par le ſeul réſultat des propoſitions que le Duc d'Urbin eſt chargé de faire au Chevalier Bayard, & des réponſes que Bayard fait à ces propo-

ſitions. Nous oſons dire que c'eſt un modèle d'expoſition digne d'être cité après la première ſcène de *Pompée*, la première ſcène de *Bajazet*, & les deux premières ſcènes de *Brutus*.

Jules, Maximilien, Ferdinand & Veniſe.

Nous citons ce vers uniquement pour faire obſerver que M. de Belloy fait ici *Maximilien* de quatre ſyllabes, en réduiſant les deux dernières à une ſimple diphtongue; ce qui forme une prononciation d'autant plus dure, qu'on eſt accoutumé à faire ſentir deux ſyllabes bien diſtinctes dans le mot *lien*. Il eſt vrai que ſans cette licence, le nom de Maximilien auroit eu peine à entrer dans un vers.

Le Duc d'Urbin, pour engager Bayard, de la part du Pape, à entrer dans la *Ligue Sainte*, c'eſt-à-dire dans la Ligue que ce Pontiſe a formée contre la France, & dont il offre à Bayard d'être le Général, lui rappelle l'aventure de Gerlo (1), & l'obligation que le Pape eut de la vie à la généroſité de Bayard en cette occaſion.

Il ſait ce qu'il vous doit, & que votre grand cœur
Daigna ſauver ſes jours que vous vendoit un traître.

---

(1) Voir les Notes hiſtoriques ſur cet endroit de la Pièce. *Note de l'Editeur.*

BAYARD.

Eh bien ! pour s'acquitter, Jule m'invite à l'être !....
Un Pontife m'exhorte à violer ma foi !
Des Chrétiens, mieux que lui, je connois donc la loi !
Dieu dit à tout Sujet, quand il lui donne l'être :
» Sers, pour me bien ſervir, ta Patrie & ſon Maître ;
» Sur la terre, à ton Roi, j'ai remis mon pouvoir ;
» Vivre & mourir pour lui, c'eſt ton premier devoir.

Pour Maximilien, qui joignoit ſes offres à celles du Pape, Bayard ſe délivre de ſes ſollicitations par ce ſeul mot, qui peint *Maſſimiliano pocò denari*, comme l'appeloient les Italiens.

Que pourrois-je en attendre ?
Il ne ſéduiroit pas un cœur fait pour ſe vendre.

On peut encore moins compter ſur le fourbe Ferdinand.

Ferdinand s'applaudit alors qu'il trompe un Roi ;
Eſt-ce avec un Soldat qu'il garderait ſa foi ?

Bayard donne de juſtes éloges au courage, à la politique adroite de la République de Veniſe.

Mais l'Europe verra le Monarque Français
Trahi par ſes égaux, & non par ſes Sujets.

Louis XII reçoit ici le tribut de louanges & d'amour dû à ſes vertus. On ne peut pas faire à cette Pièce le même reproche qu'au *Siége de Calais*. On ne ſe plaindra pas du choix d'une allégorie maladroite & malheureuſe. Louis XII, bien différent de Philippe de Valois, eſt au nombre des quatre bons Rois dont la France ſe glorifie; peut-être même fut-il le plus aimé des quatre, & il fut le plus digne de l'être, puiſque c'eſt celui qui a ſu faire à ſon peuple les plus grands ſacrifices. Louis IX eſt diſtingué par le ſurnom vénérable de *Saint*; Charles V par celui de *Sage*; Henri IV par celui de *Grand*; Louis XII eſt le ſeul qui l'ait été par le titre de *Père du peuple*.

» Mais il vous néglige, dit Urbin à Bayard.

Et quel eſt, dites-moi, le prix de vos ſervices?

BAYARD.

Eux-mêmes.

Cette belle réponſe ne peut être cenſurée que par les Grammairiens, qui décideront peut-être que le pronom *il*, *lui*, *eux*, *elle*, *elles*, ne peut être employé pour les choſes inanimées, & qu'il falloit dire : *mes ſervices mêmes*.

Et j'aime mieux, Seigneur, qu'on dise avec justice :
» Louis doit à Bayard le prix d'un long service « ,
Que si la France & vous en secret murmuriez
De voir des biens publics mes exploits trop payés.
Mais que dis-je ? A mon choix Louis me récompense ;
Dès qu'il voit un laurier, il l'offre à ma vaillance ;
Dès que pour la Patrie il craint quelque hasard ,
Le poste du péril est celui de Bayard.......
Où sont les dignités qui valent cet honneur ?

Nous ne craignons point de dire qu'aucun des Héros de Corneille ne parle plus noblement, avec un enthousiasme plus patriotique, & en même tems plus décent, plus mesuré, mieux renfermé dans ses justes bornes, plus éloigné de la déclamation & de l'enflure.

L'objection que le Duc d'Urbin fait à Bayard sur ce qu'il daigne servir sous le jeune Gaston , nous paroît si foible , qu'il nous semble que le Duc d'Urbin n'auroit pas dû la faire : c'est comme si on eût reproché au Maréchal de l'Hôpital & aux Lieutenans Généraux de Gassion & de la Ferté de servir sous le jeune Duc d'Enghien à la bataille de Rocroy. Gaston de Foix , à la vérité, n'étoit pas Prince du Sang , mais il étoit regardé & traité comme tel ; il étoit beau-frère du Roi d'Espagne ; il étoit propre neveu de Louis XII , qui vouloit en faire son gendre ,

& le faire Roi de Naples : comment pouvoit-on faire rougir un ſimple Lieutenant de Gendarmerie de ſervir ſous lui ? Nous aurions deſiré que M. de Belloy eût trouvé une manière plus heureuſe d'amener le juſte éloge & le portrait vrai de ce jeune Héros, modèle à la fois de prudence & d'activité, qui mourut la première fois qu'il fut imprudent.

Comme un jeune Soldat deſirant les batailles ;
Comme un vieux Général il ſait les éviter.
Je me plais à le ſuivre, & même à l'imiter :
J'admire ſa prudence, & j'aime ſon courage.

Voilà comment Bayard devoit parler de Gaſton ; l'éloge augmente de prix dans la bouche des Grands Hommes.

Méritez que Caton vous aime & vous admire,

dit Cicéron à Céſar dans *Rome ſauvée.* C'eſt une partie de l'Art dramatique, de faire peindre les principaux perſonnages par des perſonnages convenables. Dans la Comédie, les Maîtres ſont peints par leurs Valets, auxquels on donne toujours trop d'eſprit ; dans la Tragédie, c'eſt aux Héros à parler des Héros.

Bayard oblige le Duc d'Urbin à quitter ſon rôle de Négociateur, en lui diſant :

Je vais de mon ſort vous faire içi l'arbitre.
Nous nous eſtimons, Seigneur, à plus d'un titre.
Parlez vrai. Si ma foi cédait à vos diſcours,
Serais-je en votre cœur ce que j'y fus toujours ?

URBIN.

Je t'imite, Bayard, & je te parle en homme,
Non plus en Courtiſan du Monarque de Rome ;
J'allais, ſi par mes ſoins il t'avait corrompu,
Applaudir ſon bonheur, & pleurer ta vertu.

Cet aveu ſincère ennoblit le Duc d'Urbin, & le rend plus digne d'être le frère d'armes du Chevalier Bayard. Il y a peut-être ici quelques légères fautes dans l'expreſſion. *Parlez vrai* eſt peut-être un terme trop familier pour la Tragédie. Quand Mathan preſſe Joſabet ſur le ſecret de la naiſſance d'Eliacin, il lui dit :

Parlez, je vous écoute, & ſuis prêt de vous croire :
Au Dieu que vous ſervez, Princeſſe, rendez gloire.

Quand Aggrippine veut s'expliquer avec Burrhus ſur les ſujets de plainte qu'elle croit avoir, elle lui dit :

Cependant voulez-vous qu'avec moins de contrainte
L'un & l'autre une fois nous nous parlions ſans feinte ?

Et

Et Burrhus répond :

Burrhus pour le menſonge eut toujours trop d'horreur.

Ce vers :

Applaudir ſon bonheur, & pleurer ta vertu,

eſt bien ; mais dans le vers précédent :

J'allais, ſi par mes ſoins il t'avait corrompu,

Cette ſuſpenſion, néceſſaire peut-être pour le ſens, fait longueur dans le ſtyle & embarras dans le vers ; il auroit fallu que le mot : *J'allais*, eût pu tenir dans le vers ſuivant.

Urbin, en s'attendriſſant ſur le Chevalier Bayard, lui fait ſa dernière & ſa plus forte objection ; elle conſiſte dans le mauvais état de la citadelle de Breſſe, dans l'impoſſibilité de s'y défendre, dans l'impoſſibilité non moins réelle que Gaſton, ſur lequel Bayard paroît compter, puiſſe parvenir juſqu'à Breſſe à travers tous les obſtacles que lui oppoſent la ſaiſon & de fortes armées. Dans ces deſcriptions, il échappe toujours à M. de Belloy quelques vers pénibles & contournés.

Vois le bronze tombant de ſon appui briſé,
Attendre encore en vain le ſalpêtre épuiſé.

Le grand défaut de M. de Belloy, dans ſes

vers de deſcription, eſt de vouloir y exprimer trop de choſes à la fois ; il y met de l'eſprit, & il n'y faut que de la vérité. Le grand mérite de la Poéſie deſcriptive, eſt de rendre les objets avec la fidélité d'une glace.

Urbin conſeille à Bayard de ſe rendre à lui.

BAYARD.

Comment ! Bayard ſe rendre !

Urbin lui montre ſes tours renverſées, ſes remparts détruits ; Bayard lui montre ſes Soldats.

Voici d'autres remparts dont vous ne parlez pas.

C'eſt le mot d'Eſchyle dans ſa Tragédie des *Perſes*.

» Athènes eſt une ville imprenable ; ſes Ci-
» toyens ſont ſes remparts «.

Mais malheureuſement M. de Belloy ajoute :

Voyez ces vieux Guerriers, fiers de leurs cicatrices,
De vingt aſſauts bravés redoutables indices.

Ce ſecond vers eſt inutile & recherché.

Ils ne veulent ſortir de ces foſſés ſanglans,
Que ſur un pont formé d'ennemis expirans.

Ces derniers vers contiennent un mot connu que Bayard a réellement dit au ſiége de Mézières ; mais ce mot ne fait pas bien

ici, parce que le Poëte avoit mieux dit que le Héros.

Voici d'autres remparts dont vous ne parlez pas,

Eſt un trait admirable, après lequel il falloit ſavoir s'arrêter. Il eſt des mots qu'il ne faut jamais développer, parce qu'on ne peut que les affoiblir.

Recideret omne quod ultrà
Perfectum traheretur. Horace.

On connoît cette réponſe d'un Prince ingrat à des Soldats qui lui montroient leurs bleſſures, & qui en demandoient la récompenſe : » *J'aimerois mieux ceux qui vous ont* » *mis en cet état* «. On connoît auſſi la réponſe des Soldats. » *Il leur en a coûté la vie* «. M. de Belloy, toujours porté à répandre dans ſes Tragédies les richeſſes de l'Hiſtoire, avoit d'abord fait uſage de ce trait. Quand Bayard parloit de ces vieux Guerriers, fiers de leurs cicatrices, le Duc d'Urbin l'interrompoit par cette queſtion :

Ceux qui les ont bleſſés, qu'en dites-vous, Seigneur ?

Et Bayard répondoit : *ils ſont morts.*

Cet exemple fait voir, 1°. que, comme nous l'avons dit ailleurs, les traits d'Hiſtoire qui n'appartiennent pas eſſentiellement à un

ſujet, perdent beaucoup à être, pour ainſi dire, tranſplantés ainſi dans un ſol étranger. Il fait voir, 2°. combien une expreſſion familière peut dénaturer un trait noble, & le rapprocher du comique.

Au reſte, c'eſt dans les papiers de M. de Belloy que nous puiſons ce trait; ſon goût l'avoit rejeté; il ne ſe trouve dans aucune des deux éditions de cette Pièce. Nous avons tort peut-être de publier ainſi des traits :

Que dérobent aux yeux de prudentes ratures.

Mais on aime quelquefois à voir ces premières études d'un Artiſte habile, & à connoître le choix qu'il a ſu faire parmi les idées qui ſe ſont préſentées à ſon eſprit. Revenons à la Pièce.

Ce fut alors que Gaſton, à travers tous les obſtacles dont on a parlé, fit de Bologne à Breſſe cette marche incroyable, qu'on n'a jamais pu comprendre, & qui a fait dire de lui ce qu'on avoit dit de Henri II, Roi d'Angleterre, qu'il avoit l'art de faire voler des armées. On annonce à Bayard & au Duc d'Urbin l'arrivée de Gaſton & de ſon armée; ils ſe regardent un moment en ſilence, puis Bayard s'écrie :

Que notre étonnement doit honorer Nemours!

Guerriers, depuis vingt ans, admirés ſur la terre,
Allons apprendre encor les ſecrets de la guerre.

Voilà encore un de ces mots ſentis, après leſquels il faut peut-être s'arrêter. Bayard continue.

Aurions-nous projeté ce qu'il fait aujourd'hui ?
Eh bien! doit-on rougir de commander ſous lui ?

Bayard a trop raiſon dans ce dernier vers, parce que le Duc d'Urbin a eu tort encore un coup de lui faire une ſi mauvaiſe objection; mais puiſque cette objection a été faite, Bayard doit dire ce vers: il eſt naturel qu'il triomphe d'avoir à faire une pareille réponſe.

Scène ſixième. Avogare & Altémore reſtés avec le Duc d'Urbin, croient pouvoir inſtruire de leur conſpiration contre la France, le neveu & le Général de Jules II; le Duc d'Urbin les interrompt.

Arrêtez. Sans l'aveu de Rome & de Veniſe,
Ferdinand peut payer des traîtres qu'il mépriſe.
Je ne veux point entrer dans vos lâches complots;
Et je vais en Héros combattre des Héros......
Je triomphe ſans honte, ou ſuccombe avec gloire.
Adieu.

Scène ſeptième. Ces deux méchans terminent

l'acte d'une manière peu agréable, en s'entretenant de leurs sombres complots, sombres non-seulement comme sinistres, mais encore comme manquans un peu de clarté dans l'exposition.

ACTE SECOND.

Scène première. Euphémie essaye de fléchir Avogare son père en faveur des François, auxquels il ne peut pardonner la mort de son fils tué dans un assaut livré contre eux, & de sa femme, qui s'est tuée elle-même de douleur de la perte de ce fils. M. de Belloy a jugé à propos de donner un caractère très-vindicatif à cet Italien; il appelle l'ardeur pour la vengeance :

Vertu de nos climats, passion de mon âge.

Euphémie ne lui cache pas son amour pour Gaston.

Eh! peut-il se tromper, quand il croit qu'on l'adore?
Mon ame s'ouvre à vous pour mieux vous attendrir.
Avant de voir Nemours, j'appris à le chérir.
Au récit de sa gloire, en tous lieux répandue,
D'un trouble intéressant je me sentais émue:
Au bruit de ses périls on me voyait pâlir;
Ses exploits, en secret, sembloient m'énorgueillir:

Mon cœur, vers ces climats, appelait ſa vaillance ;
J'oſais lui ſouhaiter, dans mon impatience,
Des triomphes nouveaux, de nouvelles vertus ;
Et mes vœux, chaque jour, ſe voyaient prévenus.

Voilà un amour vraiment digne de ces tems de chevalerie & d'héroïſme. L'Hiſtoire de ces mêmes tems en offre pluſieurs exemples. C'eſt ainſi que Louis XII fut aimé par une Génoiſe, nommée Thomaſſine Spinola. Ce morceau d'ailleurs eſt bien écrit.

L'amour d'Euphémie pour Gaſton, ne fait qu'irriter Avogare, qui compte pour rien une fille, parce qu'elle ne perpétue pas le nom de ſon père.

C'eſt un ſang étranger qui doit naître de toi ;
Sur la terre à jamais mon nom meurt & s'efface ;
Les fils de ton époux ne ſont rien dans ma race.

EUPHÉMIE.

Voilà comme mon ſèxe eſt ici chez les Grands.

L'expreſſion eſt incomplette dans ce vers ; il y a un mot de ſous-entendu. Mais quel eſt ce mot ? Eſt-ce *traité*, *regardé*, *conſidéré*, *mépriſé ?* Il n'eſt jamais permis de ſous-entendre un mot, que quand perſonne ne peut ſe méprendre ſur le mot ſous-entendu.

Un fils flattant leur nom d'une grandeur future,
Eſt aimé par l'orgueil plus que par la nature.

Cette expreſſion nous paroît juſte & belle.

Scène troiſième. Bayard oppoſe les exploits & les ſuccès actuels de l'armée Françoiſe, aux revers qu'elle éprouvoit auparavant.

Et c'eſt la même armée, on n'y changea qu'un homme.

C'eſt un mot connu de Louis XIV, au ſujet du Duc de Vendôme, après la bataille de Villa-Vicioſa. Ce mot eſt très-bien placé : Bayard a dû le dire naturellement ; & voilà la vraie manière d'employer ces ſortes de citations.

Nemours répond :

Cet homme à ſon bonheur doit bien plus qu'à ſon art ;
Avec de tels Guerriers que n'eût point fait Bayard !

BAYARD.

Moi ! vos huit derniers jours valent ma vie entière ;
Votre marche ſavante eſt un coup de lumière,
Qui montre un art nouveau que vous ſeul poſſédiez :
Je meſurais l'obſtacle, & vous le ſurmontiez.

Il y a de belles choſes dans ce dialogue.

Je meſurais l'obſtacle, & vous le ſurmontiez,

eſt un vers remarquable pour la préciſion. Cependant tous ces complimens ſont un peu

froids pour la Tragédie. Ceux que ſe font l'un à l'autre Sertorius & Pompée chez Corneille, ſont accompagnés de bravades nobles & de menaces fines, qui en corrigent l'inſipidité. On aime à voir deux Héros ſe rendre juſtice l'un à l'autre ; mais peut-être aimeroit-on mieux que ce ne fût pas en préſence.

Malheur au Parodiſte ignoble, qui, en conſidérant que cette ſcène de complimens entre Nemours & Bayard ſe termine par une querelle, la compareroit à la ſcène des *Femmes Savantes*, où Triſſotin & Vadius, après s'être réciproquement élevés juſqu'aux Cieux, finiſſent par ſe dire des injures : mais peut-être ſeroit-il heureux que l'Auteur eût ſaiſi ce rapport ; car il lui eût été facile de le faire diſparoître, en retranchant les complimens. Peut-être au reſte a-t-il recherché ce contraſte ; peut-être a-t-il vu ce rapport ſans en être alarmé. Des ſcènes de Tragédie, & des ſcènes de Comédie peuvent ſe rapprocher & ſe reſſembler par de certaines ſituations, par un certain plan général. M. de Voltaire a fort bien prouvé que le plan de Mithridate eſt le même que celui de l'Avare, à beaucoup d'égards, & que, dans ces cas-là, c'eſt le ton ſeul qui fait la différence des deux genres. Le ton de la ſcène de Bayard & de

Nemours la met à l'abri de toute parodie.

Le Duc de Nemours, qui avoit fait myſtère de ſon amour pour Euphémie par délicateſſe, & pour épargner au Comte Avogare, père d'Euphémie, le déſagrément d'un refus, s'il arrivoit que Louis XII n'approuvât pas cette alliance, annonce qu'il a obtenu le conſentement de ce Prince. Bayard apprend par-là que Nemours eſt ſon rival, & ſon rival aimé. Un dépit plus prompt que la réfléxion s'empare de ſon ame; il fait des reproches à Euphémie, & des menaces à Nemours; Nemours les repouſſe avec la modération d'un ami, la dignité d'un Général, & la fermeté d'un Héros.

BAYARD.

Ah! qui veut me l'ôter, me doit ôter la vie.
(A Euphémie.)
La foi de votre père à ma foi vous engage,
Et je ſais conſerver le prix de mon courage.

NEMOURS.

(En montrant Euphémie.)
Mes titres ſont égaux, mon courage, & ſon choix.
Nemours, comme Bayard, ſait conſerver ſes droits.

BAYARD.

Eh bien! Seigneur, il faut.... mais mon devoir m'impoſe;
Votre nom, votre rang....

NEMOURS.

Mon rang? je le dépoſe:
Et l'amour & l'honneur vous rendent mon égal.

BAYARD.

Ah! vous m'êtes plus cher que mon premier rival...

NEMOURS.

Comment? Que dites-vous?

BAYARD.

Ce qu'Euphémie ignore;
J'ai diſputé ſa main contre Sotomaïore.
Armé par l'Amour ſeul, j'immolai ce Guerrier.

NEMOURS.

Les exemples, Bayard, ne peuvent m'effrayer.
Mais j'ai dû vous entendre, & ce mot doit ſuffire.

On a dit que, dans cette ſcène, Bayard & Nemours faiſoient le rôle l'un de l'autre; que Bayard avoit l'impétuoſité de la jeuneſſe, & Nemours la ſageſſe de l'âge mûr. Le contraſte, à ce qu'il nous ſemble, n'en eſt que plus piquant; & tout ce qu'on peut demander, c'eſt qu'il ſoit dans la vérité des caractères. Or, il eſt certain que Bayard joignoit à ſes grands talens & à ſes grandes vertus un peu d'impétuoſité; que Nemours au contraire joignoit à une activité in-

croyable beaucoup de ſang-froid & de prudence. D'ailleurs le rang de Nemours, & ſurtout le bonheur d'être aimé, étoient des avantages dont il falloit conſerver la dignité particulière, & qui portoient naturellement à la modération : de plus, cette modération eſt renfermée dans les bornes convenables, & accompagnée de toute la fermeté néceſſaire. Cette ſcène où les deux rivaux ſe déclarent, & où Bayard défie Nemours, nous paroît très-belle, très-animée, très-noble. Ce mot du Duc de Nemours :

Mon rang ? je le dépoſe,

eſt un trait ſublime. Ce vers :

Et l'amour & l'honneur vous rendent mon égal ;

eſt parfaitement dans les mœurs de la Chevalerie.

Mais, dit-on, un vieux Guerrier, amoureux, qui n'eſt point aimé, qui ne doit point l'être, & qui veut ſe battre pour une Maîtreſſe contre ſon Général, contre le neveu de ſon Roi, commet une faute inexcuſable.

Réponſe. Bayard eſt un vieux Guerrier, parce qu'il eſt entré enfant au ſervice ; mais c'eſt un jeune homme ; il n'a que trente-ſix ans à l'époque dont il s'agit. A cet âge, on

peut être amoureux, on peut être aimé ; & un Soldat amoureux peut, fur-tout dans un moment de furprife, s'oublier à l'égard d'un rival, à l'égard d'un jeune homme qu'il regarde comme fon élève, & qui fe regarde comme tel. L'Hiftoire nous fournit même l'exemple d'un défi à-peu-près femblable, fait à fon Général, par le même Bayard. Ce Général n'étoit point le Duc de Nemours ; c'étoit l'Amiral de Bonnivet ; ce n'étoit point le neveu du Roi, mais fon favori ; l'emportement de Bayard n'étoit point né d'une querelle d'amour, mais d'une caufe peut-être encore plus déraifonnable. Bayard vouloit fe venger de ce que, malgré fes remontrances, Bonnivet l'avoit expofé à l'échec de Rebec qu'il n'avoit pas fu prévoir auffi bien que Bayard ; c'eft-à-dire que Bayard vouloit fe battre contre fon Général, parce que ce Général n'avoit pas fon expérience, fes talens & fes lumières.

Au refte, la manière dont Bayard, dans la Pièce, répare fa faute, eft fi belle, qu'on feroit fâché qu'il n'eût pas failli. Sa faute, après cette réparation, eft un hommage de plus pour Euphémie, & une fource de gloire pour Bayard.

Auſſi-tôt après le défi, Nemours dit à Bayard :

Je vous connais un cœur & trop juſte & trop haut,
Pour oſer ſoupçonner que jamais la Patrie
Souffre de nos débats, & ſoit plus mal ſervie.
Je vous charge, Bayard, d'obſerver de plus près
Mon ordre de bataille, & mes deſſeins ſecrets.
Voyez ſi ma jeuneſſe a trompé ma prudence;
Ouvrez ſur mes projets l'œil de l'expérience.
Quand nous aurons vaincu pour l'honneur de l'État,
Je verrai ſi le mien veut un autre combat.

Cette noble confiance élève à la fois & Nemours & Bayard; & l'émotion que Bayard éprouve à ce diſcours, eſt un commencement de réparation & de repentir qui efface ſa faute, & le rend intéreſſant.

Scène cinquième.

Ah! qui verſa des pleurs, tremble d'en voir couler;
Et, plus on a ſouffert, mieux on ſait conſoler.

Ces vers ſeroient beaux, s'ils n'étoient pas une eſpèce d'amplification de ce vers plus précis :

Qui ne ſait compâtir aux maux qu'on a ſoufferts!

Et de ce vers de Virgile :

Non ignara mali miſeris ſuccurrere diſco.

que M. Duclos nous paroît avoir très-bien tráduit par celui-ci :

Mes malheurs m'ont rendu l'ami des malheureux.

Scène ſixième. Altémore porte à Nemours un billet de Bayard, qui paroît être un cartel, mais dont Bayard, déjà revenu de ſon erreur, s'eſt réſervé le véritable ſens. Avogare, attentif à rendre Bayard & Nemours irréconciliables, s'écrie :

Reconnoît-on Bayard à ce nouvel outrage ?

Nemours fait cette réponſe, qui eſt d'une philoſophie ſi indulgente & ſi humaine.

Je reconnais l'Amour, la ſeule erreur du Sage.

C'eſt peut-être le plus beau vers de la Pièce.

Altémore, plein du même eſprit qu'Avogare, croit flatter Nemours, en lui répréſentant Bayard comme un traître, qui ſe vendoit, dit-il, au Duc d'Urbin. *Bayard un traître!* s'écrie Nemours indigné :

Vous n'êtes point Français, on peut vous pardonner...
. . . . L'oubli de cette injure
Eſt de mon amitié la marque la plus sûre.

Voilà comment un Héros doit juger un Héros ; & ce témoignage, rendu en l'abſence de la perſonne intéreſſée, & rendu par un rival, devient bien plus noble & bien plus flatteur : il relève encore & Nemours & Bayard.

Que Nemours prévoye ſa défaite, ſeulement comme un fait poſſible, non comme

un événement qu'il redoute ; que, dans ſes réfléxions ſur ce combat où Bayard le provoque, l'inquiétude qu'un ennemi tel que Bayard peut donner, ne ſe montre jamais, c'eſt le ſtyle ordinaire de l'héroïſme. Nemours, déjà Général illuſtre, ne doit pas même dire comme Rodrigue au Comte de Gormas :

. . . . Tout autre que moi
Au ſeul bruit de ton nom pourroit trembler d'effroi.
Les palmes, dont je vois ta tête ſi couverte,
Semblent porter écrit le deſtin de ma perte :
J'attaque en téméraire un bras toujours vainqueur ;
Mais j'aurai trop de force, ayant aſſez de cœur.

Nous ne daignons pas louer M. de Belloy d'avoir ſu obſerver des nuances ſi faciles à diſtinguer ; mais ce dont nous le louerons beaucoup, c'eſt d'avoir imaginé pour Nemours un genre de foibleſſe noble, une foibleſſe de Héros, mais une foibleſſe qu'il déſavoue & qu'il condamne : cette foibleſſe, c'eſt l'eſpérance & le deſir de vaincre Bayard, parce que ſon vainqueur ſeroit au premier rang parmi les Guerriers.

Je ſens trop qu'en ſecret l'eſpoir préſomptueux
Me dit, qu'heureux vainqueur d'un mortel invincible,
Nemours ne verrait plus de triomphe impoſſible ;
Que

Que la France, l'Europe, & l'Univers entier,
De leurs Guerriers en moi vanteraient le premier.
Chaſſons d'un tel deſir l'orgueilleuſe infamie.

Voilà une beauté noble & fine; c'eſt rendre Nemours aſſez grand, ſans chercher à le rendre trop grand; c'eſt ſaiſir la juſte meſure, c'eſt donner à l'intrépidité de Nemours une vraiſemblance délicate; & ce mêlange de la Philoſophie humaine du dix-huitième ſiècle, qui vient corriger les idées chevalereſques du ſeizième, fait ici un fort bel effet: Nemours s'attendrit ſur ce Bayard qu'il va combattre, & s'attendrit en citoyen, nuance qu'il importoit ſur-tout de conſerver ici.

O Guerrier Citoyen, qui fis tout pour ton Roi,
Juſqu'à t'abaiſſer même à le ſervir ſous moi!

Dans ce dernier vers, l'Auteur fait, pour ſon propre compte, la même faute qu'il avoit déjà faite, ſous le nom du Duc d'Urbin; la modeſtie du neveu du Roi ne doit certainement pas aller juſqu'à trouver qu'un ſimple Lieutenant de Gendarmerie s'abaiſſe en ſervant ſous lui; ceci paſſe les bornes, c'eſt l'exagération qui rapetiſſe ce qu'elle veut agrandir: mais ce retour de tendreſſe pour Bayard eſt beau & touchant.

Acte Troisième.

Scène première. Avogare & Altémore, nommés pour être les juges du camp, & les ſeuls témoins du combat de Nemours & de Bayard, doivent aſſaſſiner le vainqueur ſur le corps du vaincu ; c'eſt-là leur projet. Cependant Avogare propoſe une difficulté à ſon complice ; Ferdinand veut-il qu'on aſſaſſine le frère de ſa femme ?

T'a-t-il pu commander ? . . .

Altémore.

Il eſt de ces forfaits,
Qu'un Souverain prudent ne commande jamais ;
Sûr du vœu de ſon Maître, un Courtiſan habile,
En lui ſauvant la honte, achève un crime utile.

Si ce Machiavelliſme infernal ne peut être banni du Théatre, il eſt bien placé dans la bouche d'un ſcélérat tel qu'Altémore.

Scène ſeconde. Bayard arrive.

C'eſt donc ici le champ de ma gloire nouvelle ;
Je ne cueillis jamais une palme plus belle :

On ne voit encore là que l'expreſſion d'une eſpérance bien permiſe à Bayard.

Scène troiſième. Nemours vient enſuite. Son

discours eſt ſimple, modeſte, noble, tendre, touchant; ajoutons *bien écrit.*

Bayard, ſi la raiſon ſuit vôtre emportement,
En n'accuſant que vous, plaignez-nous l'un & l'autre:
Nous devons à l'honneur ou ma vie ou la vôtre.
Si c'eſt moi qui péris, ne craignez rien du Roi;
Songez à le ſervir, & pour vous, & pour moi,
A ce prix de mon ſang il a droit de s'attendre.
Mais hélas! s'il vous perd, que pourrai-je lui rendre?
Recevez mes regrets & mon adieu fatal;
Embraſſez un ami, ... combattez un rival.

BAYARD.

Prince, en vous offenſant, je me ſuis fait outrage;
J'ai voulu m'en laver dans le champ du courage. . . . .
Je ſais comment Bayard doit combattre Nemours.
Entrez, braves Guerriers, fiers ſoutiens de la France....
Vous, qu'en ſecret ici j'ai priés de vous rendre.

Pendant que tous les Chefs de l'armée, avertis par Bayard, entrent d'un côté, Euphémie arrive de l'autre; Bayard continue, en s'adreſſant à elle:

Vous, ſur-tout, digne objet de mon fatal amour,
Vous, que ma faute honore, ainſi que mon retour,
Contemplez de Bayard l'abbaiſſement auguſte.

Il poſe ſon épée aux pieds de Nemours.

Voyez comme il remplit le devoir noble & juſte,
Que l'honneur véritable impoſe à la valeur,
Et comment un Guerrier ſe punit d'une erreur.

NEMOURS.

Attendri, tranſporté, je ſens couler mes larmes.
Le plus grand des Guerriers, Bayard, me rend les
armes !
Je garde ton épée, & la mienne eſt à toi :
Tremblez plus que jamais, ennemis de mon Roi,
Du glaive de Bayard, ma valeur eſt armée.

Malheur à qui ne ſent pas de telles beautés, ou s'efforce de ne les pas ſentir ! Cette ſcène éleve & attendrit au même degré que la ſcène du dévoûment dans *le Siége de Calais ;* peut-être même fait-elle un plus grand effet, par la ſurpriſe qu'elle cauſe, par le contraſte entre ce qu'on craignoit & ce qui arrive. On peut appliquer ici ce qu'a dit un homme de beaucoup de goût : » C'eſt dans un petit nombre » de morceaux de cette ſupériorité, que ré» ſide le principe de vie qui conſerve les Ou» vrages des Maîtres pour la dernière Poſté» rité. On apprend à bien faire une Pièce, » mais on n'apprend point à être ſublime. » Les grands traits qui excitent un enthou» ſiaſme durable, ſont toujours le premier » caractère du génie, & les Pièces où il n'y » a point de ces traits, ne peuvent jamais être » que du ſecond ordre «.

On a critiqué ce vers :

Contemplez de Bayard l'abaiſſement auguſte.

comme déplacé dans la bouche de Bayard. Cette critique a du moins un prétexte : nous examinerons dans un autre endroit ſi elle a de même un fondement bien ſolide. En attendant, nous croyons pouvoir louer beaucoup ce même vers, comme majeſtueux, comme pittoreſque, & comme caractériſant très-bien l'action de Bayard.

L'Auteur a pris l'idée de cette belle ſcène dans le Roman de la *Nouvelle Héloïſe ;* M. de Belloy étoit digne d'imiter ainſi M. Rouſſeau ; c'eſt un grand talent qui rend hommage à un rare génie. La conduite de Bayard eſt exactement celle de Milord Edouard ; il n'y a pas, & il ne doit point y avoir entre Bayard & le Duc de Nemours, la même diſproportion qu'entre Milord Edouad & S. Preux. Euphémie fait auprès de Bayard la même démarche que Julie fait auprès de Milord Edouard ; mais elle n'a pas, & ne doit pas avoir le même ſuccès, précisément parce que Bayard eſt amoureux d'Euphémie, & que Milord Edouard ne l'eſt pas encore de Julie. Bayard ne voit dans la démarche d'Euphémie, que l'intérêt qu'elle prend à un Rival, ſa jalouſie s'en irrite ; il voit comment Euphémie ſait aimer, il en ſent mieux tout ce qu'il perd ; & ce ſentiment de regret & de douleur ne pourroit

qu'ébranler ses résolutions vertueuses, si elles étoient moins fermes.

Nemours fait voir un écrit, par lequel il disposoit de ses biens, & même de la main d'Euphémie, en faveur de Bayard, si celui-ci étoit vainqueur; mais ce petit trait de générosité, imaginé pour relever Nemours, & le rendre aussi grand que Bayard dans cette scène, n'est-il pas sujet à de grandes difficultés? Louis XII eût-il souffert que les biens & les dignités de son neveu eussent été la proie du meurtrier de ce même neveu? L'Auteur supppose, à la vérité, un engagement pris par Louis XII, de faire exécuter la volonté dernière de Nemours, s'il mouroit à l'armée; mais le cas dont il s'agit n'eût-il pas été excepté de droit? On peut avoir pour son propre compte la générosité que montre ici Nemours; on ne l'a point pour le compte d'un autre. Et comment d'ailleurs Nemours pouvoit-il croire qu'Euphémie consentît jamais à épouser le meurtrier de son Amant? Elle s'étoit expliquée formellement sur ce point devant lui-même.

Le vainqueur de Nemours .... ou celui de Bayard,
N'emportera pour prix de sa gloire cruelle,
Que la publique horreur, & ma haine éternelle.

Nemours, dans le transport d'admiration

que lui cauſe ce noble retour de Bayard, ſemble vouloir aller juſqu'à céder de ſon vivant même Euphémie.... Il s'arrête, & cette réticence & cette correction peignent très-bien l'Amour.

Non, ma chère Euphémie,
Non, ce triomphe horrible eſt au deſſus de moi!

La réponſe de Bayard eſt ſublime, comme tout ce qu'il dit & tout ce qu'il fait dans cette ſcène.

Il m'appartient, Seigneur : un ſeul mot fait ma loi,
On vous aime........
Oui, Madame, je cède au choix de votre cœur.
De ma foible raiſon j'avais perdu l'uſage;
Il faut bien que vos yeux excuſent leur ouvrage :
Concevez où s'étend l'excès de leur pouvoir;
Ils ont fait à Bayard oublier ſon devoir.

Bayard applique ici à Euphémie ce que l'Hiſtoire raconte de la paſſion vertueuſe du Chévalier, pour la Dame de Fluxas; je renonce à votre cœur, dit-il, mais non à vous aimer.

Je voue à vos appas ce reſpectable hommage,
Que la vertu ſe plaît à permettre au courage....
. . . . Oui, vos loix ſouveraines,
Toujours, après Louis, diſpoſeront de moi :
Et c'eſt à votre Epoux que j'en donne ma foi.

Tout cela eſt parfaitement dans les mœurs, dans le ſtyle de la Chevalerie, & dans le caractère du Chevalier Bayard; plus on examine les Pièces de M. de Belloy, plus on y trouve ce mérite profond d'un Poëte nourri de l'Hiſtoire ; il eſt plein de ces traits que l'inſtruction ſeule peut fournir, & qui doublent de prix aux yeux des Lecteurs inſtruits : on peut dire, principalement dans ce ſens :

C'eſt avoir profité, que de ſavoir s'y plaire.

A travers tant de beautés, on trouve quelques taches dans le ſtyle, ſur-tout quand on eſt dans le cas de comparer l'Auteur avec ſes Modèles. Bayard dit :

Mais à de vrais Guerriers, ſur eux-mêmes abſolus,
Jamais les paſſions ne coûtent des vertus :
De mon pouvoir, ſur moi, je viens de me convaincre;
Quand on ſe combat bien, l'on eſt sûr de ſe vaincre.

Ces quatre vers, malheureuſement en rappellent deux, qui ont bien plus de naturel, de ſimplicité, de mouvement, & qui diſent bien mieux la même choſe :

Mais le cœur d'un Soldat ſait vaincre la molleſſe;
Et l'Amour n'eſt puiſſant que par notre faibleſſe.

BRUTUS, *de M. de Voltaire.*

D'un côté, c'eſt la marche didactique & peſante d'un Auteur qui diſſerte ; de l'autre,

c'eſt le mouvement paſſionné du perſonnage qui dit ce qu'il ſent.

Avogare trompe ſa fille, en paroiſſant vaincu par la généroſité des deux Rivaux, & Euphémie, reſtée ſeule, s'écrie :

Cher Amant! ſes remords ſont nés de ta vertu.

Si ces remords euſſent été réels, ils ſeroient nés plutôt de la vertu de Bayard; mais il eſt naturel qu'Euphémie s'occupe par préférence de ſon Amant.

Dans les vers ſuivans, un ſentiment exquis de délicateſſe rend Euphémie plus aimable & plus intéreſſante encore pour le ſpectateur, qui ſait qu'Avogare trompe ſa fille. Elle s'adreſſe toujours à ſon Amant :

Je veux, à ton amour dérobant ce myſtère,
Jamais devant tes yeux ne voir rougir mon Père,
Et ton ame, ignorant qu'il a pu te trahir,
N'aura pas un moment ceſſé de le chérir. . . . .
Nemours va vaincre, & c'eſt ſa deſtinée.

Cependant Euphémie s'inquiète.

Ah! ſouvent aux vainqueurs le ſort cache un écueil,
Dans leur char de triomphe il place leur cercueil.

Quoiqu'on ne doive pas voir la mort de Gaſton dans cette Pièce, ces vers ſont très-heureux, parce qu'ils ſont prophétiques.

Acte Quatrième.

On éprouve ici le même effet que dans le *Siége de Calais ;* on ne trouve plus, dans les derniers actes, un intérêt aussi vif, que dans ceux qu'on vient de voir. Il s'agissoit dans ceux-ci de savoir quel seroit le sort de deux Héros, qui avoient eu le malheur de devenir ennemis, & si Bayard sauroit réparer dignement l'offense qu'il avoit faite à Nemours ; il s'agit ici, comme au commencement de la Pièce, de savoir si & comment ils échapperont aux assassins dont ils sont entourés ; cet intérêt est moins noble, moins attachant, moins échauffé par l'enthousiasme, que le premier. Ce n'est pas qu'ici, non plus que dans le *Siége de Calais*, l'intérêt ait véritablement changé ; il porte toujours sur les mêmes personnes ; la scène du Duel n'étoit qu'une modification particulière du danger des deux Héros, & qu'une occasion de plus pour les deux traîtres de les immoler ; la réparation sublime de Bayard avoit déconcerté ce projet ; ils vont tendre d'autres pièges, & faire jouer d'autres ressorts.

Scène première. Euphémie, toujours trompée par son Père, s'occupe de lui & de Nemours ; elle a vu, du haut de la tour, l'as-

ſaut que les François viennent de livrer à la ville de Breſſe ; elle a vu Nemours monter en vainqueur ſur la brèche.

Sur des monceaux de morts la Gloire l'attendait;
La Gloire ! & c'eſt donc là que l'homme l'a placée!

Voilà ce qu'on dit enfin depuis quelque temps, & ce qu'on ne dit point encore aſſez :

Scène ſeconde. Le Duc d'Urbin, priſonnier de Bayard, fait le récit du combat. L'Auteur a placé dans cette journée de Breſſe des exploits connus de Bayard, qui appartiennent à d'autres temps & à d'autres lieux, tels que la défenſe du pont de Gariglian, & celle du pont de Guinegaſte, où il renouvella l'aventure d'Horatius Coclès, que le Duc d'Urbin déſigne ainſi :

Fait revoir cet exploit, prodige de l'Hiſtoire,
Qu'on diſait fabuleux, mais qu'il nous force à croire.

Urbin finit par annoncer que Bayard eſt bleſſé, & qu'on dit que le coup part de la main d'un traître :

J'en ai vu près de lui que vous devez connaître :

EUPHÉMIE.

Non, je n'en connais plus.

Cette réponſe échappe naturellement à Euphémie ; mais il eſt peut-être étonnant qu'elle

ne paroiſſe pas en ſentir la conſéquence. Qu'a voulu dire Urbin ? qu'a-t-il voulu déſigner ? Eſt-il inſtruit ? ne l'eſt-il pas ? S'il eſt inſtruit, comme il paroît l'être, elle vient, par ſa réponſe, d'accuſer ſon Père, elle vient d'avouer à la fois la trahiſon & le repentir d'Avogare.

Scène troiſième. On apporte Bayard mourant :

Mes cinq derniers Aïeux, morts au lit des Héros,
Reconnaiſſent leur fils mourant ſur des drapeaux.

Ces deux vers ſont nobles & touchans ; & ici, comme par-tout ailleurs, l'Hiſtoire a bien ſervi le Poëte, & le Poëte a bien mis l'Hiſtoire en œuvre.

Bayard voit Euphémie s'attendrir ſur lui.

C'eſt vous, belle Euphémie !
Eh bien ! ai-je eu raiſon d'expier mon erreur ?
Je ſuis chéri de vous, & quitte envers l'honneur.

Sentiment juſte, conſolant, & parfaitement placé ici.

Scène quatrième. Avogare, qui eſt l'aſſaſſin ſecret de Bayard, vient, pour cacher ſon crime, verſer ſur lui de fauſſes larmes. Bayard lui fait cette réponſe, qui eſt, à quelques égards, celle qu'il fit réellement dans une

toute autre circonſtance, au Connétable de Bourbon.

Un traître m'a frappé ; ne pleure pas ſur moi;
Pleure ce malheureux, qui viole ſa foi.

M. de Belloy a dit, dans ſes Notes hiſtoriques, tout ce qu'il y avoit à dire ſur ces deux vers, tant par rapport à l'Hiſtoire, que par rapport au goût.

Un des artifices des Traîtres, eſt d'annoncer des malheurs pour les attirer. Avogare dit que la nouvelle de la mort de Bayard, ſemée parmi les François, les a diſperſés, & que l'Ennemi eſt vainqueur..... A ce mot, Bayard ſe relève.

Nemours eſt-il vivant?

AVOGARE.

On le croit.

BAYARD.

Et l'on dit l'Ennemi triomphant!
On vous trompe, Avogare. Allons, qu'on me remporte,
Le péril de Nemours rend ma douleur moins forte.
Retournez à l'aſſaut. Près de votre étendard,
Placez au premier rang les reſtes de Bayard.

C'eſt voir & entendre Bayard, que de lire de pareils morceaux. Les citer, c'eſt les louer.

Scène cinquième. D'Alègre vient annoncer la victoire complette de Nemours. Bayard,

au lieu de ſonger à lui-même, & de faire promptement tirer le fer de ſa bleſſure, s'écrie :

Conte-moi ſes exploits.

Cri naturel d'un vieux Soldat & d'un vrai Citoyen !

D'Alègre raconte que la nouvelle de la mort de Bayard a fait reculer d'un pas les François ; mais que l'aſpect de Nemours

Fait, de ce pas honteux, l'aiguillon de l'honneur.

M. de Voltaire nous a trop bien appris, par ſes leçons & par ſes exemples, qu'il faut que les métaphores ſoient ſuivies, & les images exactes. *Un pas*, dont on fait *un aiguillon*, ne forme pas une image exacte.

Scène ſeptième. Altémore qui s'étoit chargé d'aſſaſſiner Gaſton, comme Avogare d'aſſaſſiner Bayard, n'a pu pénétrer juſqu'à lui. Les deux traîtres prennent d'autres meſures, il leur reſte l'art terrible des mines, qu'Altémore décrit ainſi :

La poudre, de la terre entr'ouvrant les entrailles,
Fait voler dans les airs les peſantes murailles ;
Et lance, avec fracas, les éclats diſperſés
Des fondemens unis aux combles renverſés.

Le premier vers eſt dur, mais il doit l'être.

Le ſecond a du contraſte & du goût : ce vers connu :

D'aiſe on entend ſauter les peſantes baleines,

étoit préſent à l'Auteur, quand il fit celui-ci.

Les deux derniers ſont un exemple de ce mauvais goût, qui entaſſe les idées, charge les vers, & rend l'expreſſion pénible & contournée.

Scène huitième. Euphémie a découvert la trahiſon de ſon père, & vient lui faire de juſtes reproches.

Quoi ! vous m'avez réduite au malheur néceſſaire,
De ne compter jamais ſur la foi de mon père !

Trait bien ſenti, ainſi que cet autre, lorſqu'Avogare lui dit, que c'eſt ſans doute le Duc d'Urbin qui lui a donné ce ſoupçon :

Soupçonne-t-on ſon père ? .....

Urbin a vu la rage qui vous guide,
Enfoncer & briſer votre lance perfide.

Voir une rage enfoncer & briſer une lance ; la Poëſie permet-elle ce langage ? Ceci n'eſt qu'un doute ; mais il eſt fort.

Son eſtime pour moi m'a ſu tout découvrir.

Une eſtime qui découvre, & qui même ſait découvrir ! On a remarqué, depuis long-temps, l'abus que quelques Poëtes ont fait de cer-

tains mots, comme *ſavoir*, *oſer*, &c. qui ne ſervent qu'à remplir les vers :

Quelle vertu brillait dans ſon faux repentir!
Peut-on ſi bien la peindre, & ne pas la ſentir?

Ces vers rappellent ſenſiblement ces deux autres de Zaïre :

Qui peut avoir un cœur, aſſez traître, aſſez bas,
Pour montrer tant d'amour, & ne le ſentir pas?

Scène neuvième. Nemours annonce que Bayard ne mourra point de ſa bleſſure.

Scène dixième. C'eſt la ſcène du coup de théâtre : Nemours, reſté ſeul avec Avogare & Euphémie, les conſulte ſur l'avis qu'il vient de recevoir, que l'aſſaſſin de Bayard attentoit auſſi à ſes jours, & qu'il étoit connu d'Euphémie ; il prie Euphémie de le lui faire connoître : la ſituation devenoit preſſante. Euphémie tombe aux pieds de Nemours, & va implorer la grace de ſon père. Tandis que Nemours lui tend la main pour la relever, Avogare tire ſon poignard pour frapper Nemours ; Euphémie arrête Avogare, qui, déſeſpéré d'avoir manqué ſon crime, veut la frapper elle-même ; Nemours lui arrache le poignard, & eſt prêt d'en percer l'aſſaſſin ; Euphémie ſe retourne, & couvrant ſon père de

de ſon corps, arrête Nemours à ſon tour ; ce coup de théâtre, compoſé de pluſieurs coups de théâtre connus, plaît, parce qu'il ſe termine comme on le ſouhaite.

Scène onzième. Nemours confie Avogare à ſon complice Altémore, dont il ignore la perfidie ; Euphémie s'écrie, en parlant de ſon père ;

Ah ! qu'il vive, ou je meurs.

NEMOURS *(bas à Euphémie.)*

Il ne périra pas,

(haut.)

Devant tout le Conſeil, je veux qu'il me réponde.

Il nous ſemble qu'ici Gaſton a trop l'air d'un Juge prévaricateur, qui avoue tout bas à ſa Maîtreſſe qu'il fera une injuſtice en ſa faveur, & qui en public prend le ton, & veut avoir l'air de l'intégrité ; il falloit que Nemours dît tout haut tout ce qu'il dit, qu'il avouât publiquement qu'il faiſoit grace au père de ſon Amante.

Il ne périra pas,
Devant tout le Conſeil, je veux qu'il me réponde.

Obſervons une eſpèce de vice de conſtruction, que nos Ecrivains, tant en Proſe qu'en Vers, devroient éviter.

Devant tout le Conſeil, je veux qu'*il me réponde*,
Et de ſes attentats *percer* la nuit profonde.

C'eſt au moins une négligence, d'avoir donné au mot *Je veux*, deux régimes auſſi différens qu'un ſubjonctif : *qu'il me réponde ;* & un infinitif :

Et de ſes attentats *percer* la nuit profonde.

Il falloit mettre ces deux Verbes au même mode.

Dans cette même ſcène, Gaſton, réfléchiſſant ſur la perfidie d'Avogare, s'écrie :

Ciel, avant que mon cœur
Soupçonne un tel forfait, ou le puiſſe comprendre ;
Accorde-moi cent fois de m'y laiſſer ſurprendre.

Racine a dit dans *Britannicus :*

. . . . Cette défiance
Eſt toujours d'un grand cœur la dernière ſcience.
On le trompe long-temps.

M. de Voltaire a dit dans *la Prude :*

S'il faut opter, ſi, dans ce tourbillon,
Il faut choiſir d'être dupe, ou frippon
Mon choix eſt fait, je bénis mon partage ;
Ciel ! rends-moi dupe, & rends-moi juſte & ſage !

Racine & M. de Voltaire ſont reſtés dans les juſtes bornes ; M. de Belloy ne les paſſe-t-il pas ?

Accorde-moi cent fois de m'y laiſſer ſurprendre,

N'eſt-il pas un peu trop fort ?

Gaſton finit par ces vers tendres & conſolans pour Euphémie :

L'attrait de ta vertu s'accroît par ton malheur ;
Je lui dois plus d'amour & de reſpect peut-être ;
Lorſqu'au ſein des forfaits le Deſtin la fit naître.

ACTE CINQUIÈME.

Scène troiſième. On voit paroître un Vieillard Breſſan, dont Euphémie a ſouvent parlé ; c'eſt un Déſerteur François qui regrette ſa patrie, & qui veut la ſervir. Voici comment il exprime ſes regrets devant Nemours & devant Bayard :

Pardonnez ma honte & mes regrets ;
Je ne ſuis qu'un Breſſan, je fus jadis Français.
Citoyen de Paris, mais d'obſcure naiſſance,
J'allai chercher la gloire, au ſortir de l'enfance ;
Mon bras s'eſt ſignalé, lorſqu'aux murs de Beauvais,
Une femme a vaincu le Flamand & l'Anglais :
Mais un ſervice ingrat, ſous un Roi trop auſtère,
Tourna vers l'Étranger ma jeuneſſe légère ;
De climats en climats, j'errai pendant dix ans,
Et, depuis trente hivers, fixé chez les Breſſans,
Ainſi que tout Français, privé de ſa patrie,
Je l'appelle, en pleurant, chaque jour de ma vie.....
J'ai combattu contre elle, & je lui fais horreur.....
J'ai, du moins à mon Roi, pu rendre mes deux fils....
Ils conſolent ſouvent la honte de leur père.

Quand on entend vos noms, quand on voit vos succès,
Seigneur, qu'on est honteux de n'être plus Français !
Mais..... je viens vous sauver.

C'est ce même Vieillard qui a instruit Euphémie de la conspiration d'Avogare ; il avoit surpris une lettre, par laquelle Avogare instruisoit Pescaire de ses projets ; il avoit découvert que Pescaire devoit rentrer dans Bresse par un souterrain qu'il indique ; il savoit aussi le complot des mines, tramé contre Nemours : on veut, dit-il,

Enlever aux Français l'ame de leur armée,
(C'est ainsi qu'en ces lieux on vous nomme,
Seigneur).

L'Auteur fait allusion ici à ce mot de l'Abbé du Bos, Hist. de la Ligue de Cambray, liv. 3.

» Les Généraux ordinaires sont les Chefs » de leur armée, ... Gaston étoit .... l'ame » de la sienne «.

Mais cette application directe, d'un mot d'ailleurs peu connu, nous paroît sans adresse & sans goût : c'est citer pour citer.

Le Vieillard Bressan ignoroit encore où étoit le foyer de la mine, & il alloit travailler à le découvrir ; il ignoroit aussi que le complice d'Avogare fût ce même Altémore à qui on en avoit confié la garde. On lui de-

mande comment il a pu ſavoir tout le reſte : il répond :

Une ſeule reſſource était en ma puiſſance :
J'ai vendu l'humble toit, par ma femme habité,
Réduit de ſa vieilleſſe & de ma pauvreté,
Seul fruit d'un long travail & des dons d'Euphémie,
Pour gagner un Soldat de la garde ennemie.

Nemours lui offre ſa faveur, le Vieillard la refuſe.

Prince, j'en ſuis indigne,
Réſervez pour mes fils un ſi généreux ſoin ;
Demain, de vos bontés, je n'aurai plus beſoin.

Ce mot eſt tragique ; il y a certainement dans ce Vieillard des traits de grandeur, & ſes remords ſont vraiment dramatiques ; mais nous voyons avec peine, que tant de zèle & de vertu aboutiſſe à corrompre un Soldat, c'eſt-à-dire, à payer le crime, & à n'être en effet qu'un eſpion ; Nemours donne ſes ordres, & part pour livrer à regret ces derniers combats, qu'on rend encore néceſſaires : Bayard ne manque pas de dire :

Qu'on me porte à ſa ſuite.

Mais Nemours a donné des ordres contraires, & Bayard eſt obligé de reſter.

Scène cinquième. Altémore paroît, & change la garde, en prétextant des ordres de Ne-

mours ; il attend le ſignal, pour ſe jetter ſur Bayard, & le maſſacrer ; ce ſignal convenu entre Avogare & Altémore, doit être l'exploſion du palais d'Avogare, où la mine eſt préparée, & où Nemours, qui s'eſt rendu dans ce palais, va périr infailliblement. Bayard un peu étonné qu'Altémore ait quitté Nemours dans le moment d'un combat; plus étonné encore de quelques diſcours équivoques que lui tient Altémore, qui ſe ſent aſsûré du ſuccès, lui dit :

Si je meurs par un crime,
Je ſuis sûr que du moins, d'aſſaſſins entouré,
Dans le fond de leur cœur je ſerai révéré.

ALTÉMORE *(à part.)*

Il dit vrai....... Mais n'importe.

Scène ſixième. Euphémie arrive éperdue ; elle demande où eſt Nemours, on lui répond qu'il eſt au palais d'Avogare ; elle s'écrie : *Il eſt perdu, c'eſt là qu'eſt le dépôt de la foudre ;* à l'inſtant l'exploſion ſe fait, on en entend le bruit, on en ſent le contre-coup ; Euphémie s'évanouit ; Altémore ſe déclare, & veut fondre ſur Bayard, qui, tout bleſſé qu'il eſt, l'attend la lance en arrêt, avec une audace intrépide, qui forme un ſpectacle très-impoſant au théâtre.

Scène ſeptième. Nemours revient ; le Vieillard Breſſan, ayant découvert le piége, avoit averti à temps ce Général ; Nemours écarte les Italiens à coups d'épée, ſe ſaiſit d'Altémore, ſauve Bayard, rappelle Euphémie à la vie. Le Vieillard étoit rentré dans le palais d'Avogare, pour prévenir l'exploſion, ou plutôt pour y périr, comme l'annonçoit ſon dernier mot :

Demain de vos bontés je n'aurai plus beſoin.

Avogare s'y étoit enfermé auſſi pour mettre le feu aux poudres ; mais ſoit, dit l'Auteur, qu'*il eût mal connu, mal meſuré ſes feux*, ſoit qu'il ſe fît un plaiſir de mourir, en ſe vengeant des François, tous deux périrent enſemble dans l'exploſion ; Euphémie donne des larmes à la nature ; Gaſton reſpecte ſa douleur, & donne rendez-vous à Bayard ſous les murs de Ravenne. Bayard termine la Pièce par ces vers prophétiques, qui ſe rapportent à ceux par leſquels Euphémie a terminé le troiſième acte.

Va, mais modère au moins ton ardent caractère :
Tu crois n'avoir rien fait, tant qu'il te reſte à faire ;
Songe qu'en peu de jours tu ſus vivre long-temps ;
Ta carrière d'honneur eſt remplie à vingt ans ;
Toi ſeul peux ſoutenir le fardeau de ta gloire ;
Mais crains de t'oublier au ſein de la victoire.

Ce vers :

Tu crois n'avoir rien fait, tant qu'il te reſte à faire ;

eſt, comme le dit l'Auteur, la traduction littérale de ce vers de Lucain :

Nil actum reputans, ſi quid ſupereſſet agendum.

Mais nous ne ſavons ſi l'expreſſion Françoiſe eſt complette. On ne dit pas ainſi abſolument : *il reſte à faire, il me reſte à faire ;* il faut énoncer la choſe qui reſte à faire ; il falloit dire ici : *tant qu'il te reſte quelque choſe à faire.*

Nous avouerons que ces ſix derniers vers, conſidérés comme prophétiques, nous paroiſſent manquer un peu d'art. Le nom de Ravenne rappelloit trop ſenſiblement la mort prématurée de Gaſton, pour que l'Auteur ne la fît pas entrevoir dans l'avenir : mais Bayard devoit-il dire à Gaſton ?

Va, mais modère au moins ton ardent caractère.... ;
Mais crains de t'oublier au ſein de la victoire.

Ces vers contiennent un reproche, & voilà le langage qu'on tient à un jeune téméraire ; Nemours le fut à Ravenne, il eſt vrai, & il en fut puni ſur le champ : mais pouvoit-on le prévoir à Breſſe, où il s'étoit montré ſi prudent, ſi habile, & ſur-tout obſervateur ſi ri-

gide & ſi heureux de la diſcipline militaire? Il eſt vrai que le premier vers :

Va, mais modère au moins ton ardent caractère,

étant expliqué par l'application du vers de Lucain :

Nil actum reputans, ſi quid ſupereſſet agendum.

Annonce que l'ardeur de Gaſton eſt de l'activité, non de l'imprudence : mais pourquoi Bayard veut-il prévoir que Gaſton s'oubliera dans le ſein de la victoire? Ne devoit-il pas plutôt lui dire : » Sois toujours tel que nous » t'avons toujours vu, auſſi prudent, auſſi » vigilant, auſſi incapable de t'oublier au ſein de la victoire «? Ç'eût été faire la même prophétie, en donnant à Gaſton de juſtes éloges. On aime au théâtre les prédictions, mais il ne faut pas qu'elles paroiſſent avoir été faites d'après l'événement, il faut qu'on puiſſe ſe faire illuſion. Lorſqu'Agrippine dit à Néron :

Je prévois que tes coups viendront juſqu'à ta mère....
Et ton nom paraîtra dans la race future,
Aux plus cruels Tyrans, une cruelle injure.

L'Auteur parle d'après l'événement; mais Agrippine a le ſentiment de ce qu'elle dit, & pourroit faire cette prédiction, quand même l'événement ne l'auroit pas juſtifiée; le crime que Néron vient de commettre, inſpire preſ-

que néceſſairement cette prédiction, au lieu que, ſans un eſprit prophétique, on ne pouvoit prédire à Breſſe ce qui arriva dans la ſuite à Ravenne.

La prédiction d'Euphémie, au troiſième acte, a plus d'art & de délicateſſe.

Ah! ſouvent aux vainqueurs le ſort cache un écueil,
Dans leur char de triomphe il place leur cercueil.

Cette Pièce, en général, ne nous paroît nullement inférieure au *Siége de Calais*, dont elle remplit également l'objet patriotique. La ſcène du Duc d'Urbin avec Bayard, au premier acte; la ſcène du défi, au ſecond, ſurtout celle de la réparation, au troiſième, ſont de ces beautés qui font vivre éternellement les Ouvrages. La ſcène du coup de théâtre, au quatrième acte; celle où Altémore vient poignarder Bayard, & où ſe fait l'exploſion du palais d'Avogare, au cinquième acte, inſpirent beaucoup de terreur.

Les caractères des principaux perſonnages ſont bien deſſinés & bien nuancés; Gaſton eſt un Héros brillant & aimable; Bayard un Soldat ſublime, un Guerrier vertueux; le Duc d'Urbin eſt dans une juſte proportion avec ces deux perſonnages; les deux traîtres contraſtent avec les deux Héros; Euphémie eſt

intéreſſante par ſes malheurs & par ſes vertus ; le vieillard Breſſan intéreſſe auſſi par ſon repentir & par ſon courage.

Le ſtyle de cette Pièce a les défauts ordinaires du ſtyle de M. de Belloy ; mais des ſentimens ſi nobles, des ſituations ſi fortes, & tant de beaux vers, doivent faire oublier quelques négligences, ou plutôt quelques recherches de ſtyle.

Nous croyons devoir remarquer ici quelques changemens conſidérables, que l'Auteur a faits à ſa Pièce. Un de ces changemens, qui concerne le rôle d'Euphémie, ne nous eſt connu que par les papiers de M. de Belloy. Nous y voyons qu'il avoit d'abord placé Euphémie dans une ſituation pareille à celle de Zelmire ; c'eſt-à-dire, qu'accuſée devant Gaſton d'avoir conſpiré contre la France & contre lui, elle étoit long-temps dans l'impoſſibilité de le déſabuſer ; cette ſituation tenoit auſſi de celle d'Arbace dans *Artaxerce*, en ce qu'Euphémie étoit accuſée par ſon propre père, & ne pouvoit ſe défendre qu'en l'accuſant lui-même. Quoique cette ſituation ajoutât certainement à l'intérêt, l'Auteur a ſenti qu'il valoit mieux n'imiter perſonne, & ne pas ſe répéter ſoi-même. Par une ſuite de cette première fiction, il avoit

ſuppoſé Euphémie aimée de Peſcaire, & c'étoit pour Peſcaire, c'eſt-à-dire, pour l'ennemi de la France, & le Général Eſpagnol, qu'Euphémie paroiſſoit trahir Gaſton; ce qui rentroit encore dans la ſituation d'Amenaïde, condamnée par ſon père, & abandonnée par ſon amant, parce qu'on croit qu'elle adreſſoit à Solamir, à l'ennemi de ſon pays, une lettre qu'elle adreſſoit à Tancrède. M. de Belloy a ſacrifié tous ces épiſodes & toutes ces imitations; il a eu beſoin de courage, car il ſacrifioit en même temps de grandes beautés. En voici une dont nous ne voulons pas priver ſes Lecteurs. Dans la ſcène où Gaſton & Euphémie s'expliquoient enfin, Nemours laiſſoit éclater ſa douleur & ſa colère; voici qu'elle étoit la réponſe d'Euphémie :

A ce reproche affreux.... qui doit me plaire encore,
Je ne réponds qu'un mot, Nemours : je vous adore.

NEMOURS.

Vous!

EUPHÉMIE.

Doutes-en, cruel, quand tu m'auras nommé,
Un Mortel ſous les Cieux plus digne d'être aimé!

Nous avouons que ce trait nous paroît également ſublime & tendre; il rappelle cette

réponſe de Viriate à Sertorius, qui lui vantoit beaucoup Perpenna :

J'attendois votre nom après ces qualités.

Le mot d'Euphémie eſt auſſi flatteur, & il eſt bien plus touchant.

Nemours ne ſe rendoit point, il oppoſoit à Euphémie l'autorité d'Avogare, l'accuſation d'un père : *il ſait mon innocence*, s'écrioit Euphémie ; ce mot qui lui échappoit, étoit un trait de lumière qui éclairoit Gaſton ; ce Prince pénétroit tout le myſtère, il découvroit qu'Avogare étoit le vrai coupable, il concevoit l'effort vertueux d'Euphémie & l'héroïſme de ſon ſilence ; il s'écrioit :

Pour lui ſeul, tu ſouffrais l'infamie ?...
Je l'ai plaint, le barbare !

A peu-près comme Ilus dit :

Je l'ai cru.... pardonnez.

C'étoit encore ſe répéter peut-être, mais tous ces mouvemens étoient beaux & naturels.

M. de Belloy avoit donné d'abord un rôle à l'Alviane, ce fameux Général des Vénitiens ; mais il a jugé, avec raiſon, qu'un perſonnage de cette importance ne devoit point paroître au ſecond rang, & il l'a ſupprimé.

Tous ces changemens avoient été faits ſur le manuſcrit, & l'on n'avoit vu aucune trace

de ces premières idées de l'Auteur, ni au théâtre, ni dans aucune des deux éditions de cette Pièce. Voici un autre changement heureux & considérable, mais fait d'une édition à l'autre. Lorsqu'après la scène du Vieillard Bressan, ou plutôt du Déserteur François, au cinquième acte, Bayard blessé est obligé de rester sur le théâtre pendant le combat ; il rend encore son inaction utile par ce discours, qu'il adresse aux Soldats qui le gardent :

Vous l'avez-vu sortir ce vieillard tout en pleurs ;
Soldats, c'est un transfuge accablé de son crime.
Mettez tous à profit son retour magnanime,
Et les remords cruels dont il est dévoré !
Tel est le châtiment du cœur dénaturé,
Qui, ne connoissant plus Famille, ni Patrie,
Ose leur dérober le tribut de sa vie.
Infidèle aux Humains, dont les tendres secours,
Dans sa débile enfance ont protégé ses jours,
Il trouve en tous climats l'horreur qu'inspire un traître ;
Il voit l'homme chérir l'homme qu'il a vu naître :
Dans un long abandon traînant son triste sort,
L'affreuse solitude environne sa mort.

Cette importante leçon ne pouvoit être mieux placée que dans la bouche du Chevalier Bayard, connu pour en avoir fait une semblable en mourant, non pas à de simples

Soldats, mais à un Déserteur du plus haut ráng. La même leçon est donnée aussi, avec des circonstances différentes, par le Comte d'Harcourt, dans le *Siége de Calais.*

Voilà le terme affreux du bonheur passager,
Qu'un rebelle Sujet trouve chez l'Etranger.
Sitôt qu'il peut déplaire. . . . .
La faveur disparaît. . . . .
On tire de sa faute un cruel avantage,
On veut que sans murmure, il dévore l'outrage.
On est juste. . . . .
Ingrat, suis-je surpris de trouver des ingrats?
Tremblez, faibles Sujets, qui trahissez vos Maîtres;
Un Roi punit toujours ceux qu'il a rendu traîtres.

La moralité que le Chevalier Bayard tire de l'exemple du Déserteur, est celle que le sujet offre le plus naturellement; mais il en avoit d'abord tiré une autre, qui paroît être la moralité favorite de M. de Belloy, & qu'il aime à reproduire dans presque tous ses Ouvrages. Cette moralité concerne l'influence que les Petits ont sur la destinée des Grands. Le Soldat Thrace, dans *Zelmire;* le Maire, dans le *Siége de Calais;* le Déserteur, dans *Gaston & Bayard;* concourent à établir cette vérité, qu'on ne peut trop répéter aux Grands, dit M. de Belloy, & que tant de gens s'empressent à leur faire oublier. L'Auteur s'applaudit, avec

raiſon, de la variété qu'il a ſu mettre dans l'expreſſion de cette vérité : pour que le Lecteur ſoit à portée d'en juger, rapprochons ici les trois morceaux principaux, où cette vérité eſt expoſée.

Polidore, dans *Zelmire*, dit, en parlant du Soldat dont il vient d'éprouver le zèle :

Quels ſentimens, ma fille, en cette humble fortune!
O leçon pour les Grands, trop vaine & trop commune!
A ces derniers Humains, quel Roi vient s'abaiſſer?
Quand ils ſont malheureux, daignons-nous y penſer?
Nos yeux remarquent-ils leur obſcure exiſtence?
Leur zèle la prodigue à notre indifférence :
Et loin de ſe venger de nos mépris honteux,
Ils ſont hommes pour nous, quand nous ſouffrons comme eux.

Aliénor, dans le *Siége de Calais*, en parlant du Maire & des autres Bourgeois dévoués, dit :

Valois lui devra tout.... & ſouvent, en effet,
Le ſort des Souverains dépend d'un ſeul Sujet.
Harcourt trahit ſon Prince & d'Artois l'abandonne;
Un Maire de Calais raffermit ſa Couronne!
Quelle leçon pour vous, ſuperbes Potentats!
Veillez ſur vos Sujets dans le rang le plus bas :
Tel qui, ſous l'oppreſſeur, loin de vos yeux expire,
Peut-être quelque jour eût ſauvé votre Empire.

Enfin,

Enfin, dans *Gaſton & Bayard*, le Chevalier Bayard, en conſidérant que l'armée Françoiſe venoit d'être ſauvée par le repentir d'un Déſerteur, qui avoit découvert la conſpiration de Breſſe, s'écrioit :

Ciel ! quel tiſſu d'horreurs ! par qui le détruis-tu ?
Ce Transfuge me rend jaloux de ſa vertu :
Que devenait ſans lui la France triomphante ?
Ainſi, Grand Dieu, ta loi terrible & conſolante
Par-tout montre aux premiers, aux derniers des Humains,
L'immuable rapport de leurs communs deſtins :
Telle eſt leur mutuelle & juſte dépendance.
Le plus obſcur Soldat s'exile de la France,
Il vit ailleurs obſcur ; & tu mets tout l'Etat,
Cinq Rois, l'Europe entière, aux mains de ce Soldat !

L'humanité doit rendre graces à M. de Belloy d'avoir tant appuyé ſur une leçon ſi ſalutaire ; le goût doit l'applaudir, & d'avoir ſu la varier avec tant d'art, & d'avoir pu la ſacrifier, dans *Gaſton & Bayard*, à une moralité plus adaptée au ſujet.



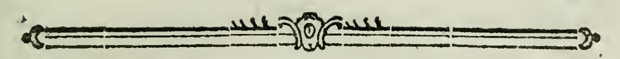
PIÈCES

CONCERNANT

LA TRAGÉDIE

DE

GASTON ET BAYARD.



LETTRE

Des Officiers Municipaux de Calais à M. de Belloy, concernant la Tragédie de Gaston & Bayard.

Monsieur,

Votre nom, gravé dans nos cœurs, par l'eſtime, l'attachement & la reconnoiſſance, acquiert chaque jour une nouvelle célébrité & des droits ſur toute la France : Gaſton & Bayard, ſortis de votre plume, vont convaincre la Nation entière, de ce qu'elle fut & de ce qu'elle ſera toujours, lorſque ſe conduiſantpar les ſentimens qui lui ſont propres, elle unira le véritable héroïſme à l'amour de la Patrie, & à ſon dévouement pour ſes Rois.

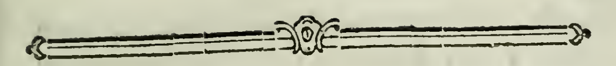
Nous reconnoiſſons, Monſieur, avec bien de la ſatisfaction, dans cette nouvelle Pièce, les traits qui caractériſent votre ame. Elle ſe retrace ſans ceſſe, dans les modèles de vertu

qu'elle nous préſente. Gaſton & Bayard nous ſont chers, & nous les plaçons volontiers à côté d'Euſtache ; la main de qui nous les tenons, nous les rendra encore plus précieux. L'envoi que vous avez bien voulu nous en faire, excite en nous une nouvelle gratitude. Notre gloire eſt de vous avoir adopté pour Citoyen ; acceptant ce titre, vous nous avez, en quelque ſorte, donné des droits à vos ſuccès, celui de vous en féliciter d'une façon plus particulière, & de reconnoître en vous le Poëte de la Nation, du véritable honneur, & de la vertu.

C'eſt dans ces ſentimens que nous avons l'honneur d'être, &c. *Signé*, MOREL, Maire, DISQUE, BÉNARD, THIN, BERNARD MARGOLLÉ, BLANQUART, Procureur du Roi, JOURDAN, PEPINIERE.

Calais, le 6 Janvier, 1770.





LETTRE

Des Officiers Municipaux de Mézières à M. de Belloy, concernant la Tragédie de Gaston & Bayard.

Monsieur,

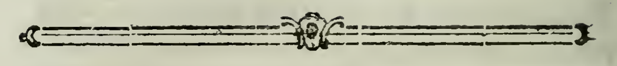
Nous venons d'apprendre, par les Papiers publics, que vous alliez faire paroître ſur la Scène Françoiſe le Chevalier Bayard. Les brillans ſuccès du Siége de Calais aſſûrent les ſiens. Les Grands Hommes ne ſauroient être mieux célébrés, que par ceux qui leur reſſemblent. Vous jouiſſez de cet avantage : vos écrits ont mérité cette gloire. La France y applaudit. Quand, par des talens avoués, on intéreſſe, on éclaire ſa Patrie, on peut marcher d'un pas égal avec ceux qui la défendent par leur valeur. Mézières eſt un monument immortel de celle de Pierre du Terrail. C'eſt dans cette Ville, qu'avec une poignée de

monde, ſoutenue par des Citoyens toujours fidèles à leur Prince, il rendit inutiles les efforts d'une armée de quatre-vingt mille hommes, commandée par Charles-Quint en perſonne, & parvint à faire lever le ſiége. La mémoire de cet événement glorieux, & à jamais mémorable, eſt conſacrée par des cérémonies auguſtes. Tous les ans il ſe fait une proceſſion ſolemnelle du Saint Sacrement, à laquelle ſe font un devoir religieux d'aſſiſter les Chefs des différens Corps Militaires à la tête de leurs troupes. Une fondation reconnoiſſante pour les bienfaits de votre Héros, nous fait entendre tous les ans ſon éloge. Nous applaudiſſons d'avance à celui qu'il va recevoir d'une plume, qui, par les vers heureux, fait égaler la grandeur des plus fameux exploits. Bayard auroit trouvé dans Mézières, des cœurs auſſi généreux que ceux que le Comte de Vienne a trouvés dans Calais. Nos pères nous ont tranſmis cet amour inaltérable de la Patrie ; ils euſſent partagé avec une joie indicible les louanges de leur illuſtre Défenſeur, leur reconnoiſſance eût été éternelle pour ſon Panégyriſte. Nous avons les mêmes ſentimens, nous oſons avec confiance vous faire une prière : ſa réuſſite nous ſera toujours précieuſe. Un exemplaire de votre

Tragédie ferait les délices de la Ville. Si vous pouvez dérober quelques momens aux Muſes, accordez-les lui pour une réponſe. Elle en ſera très-flattée. Vous pouvez l'adreſſer au Directeur des Poſtes. Les Citoyens de Mézières ſont, avec les ſentimens d'admiration & de reconnoiſſance que vous ſavez ſi bien inſpirer, &c. *Signé*, LES OFFICIERS MUNICIPAUX.

Mézières ſur Meuſe, ce 3 Février 1769.





AVIS
DE L'ÉDITEUR.

ON a vu, par quelques endroits de cette Tragédie, & par une Note de l'Auteur (voir les Notes hiſtoriques, *pages* 245 & 246 de ce volume), que le Siége de Mézières eſt preſque le ſeul événement important de la vie du Chevalier Bayard, dont M. de Belloy n'ait pu parler dans ſa Tragédie, parce que cet événement n'eſt que du règne de François I, & que le ſujet de la Pièce appartient au règne de Louis XII; M. de Belloy s'en eſt dédommagé, en appliquant au Siége de Breſſe certaines particularités du Siége de Mézières. Cette défenſe de Mézières, l'un des plus mémorables exploits du Chevalier Bayard, où le zèle des Habitans ſeconda ſi bien la valeur de la Garniſon & les talens du Gouverneur, eſt décrite avec quelque détail dans l'Hiſtoire de François I.



Extrait de l'Histoire de François I, *Livre 2, Chapitre 3.*

» La conquête de Mouſon étoit importante » pour les Impériaux, elle leur ouvroit la » frontière de Champagne ; il falloit pour- » tant encore prendre Mézières. Cette Place » étoit à peine en état de défenſe, ſes fortifi- » cations tomboient en ruine ; armes, vivres, » ſoldats, tout y manquoit, mais Bayard » en étoit Gouverneur. *Je voudrois qu'il y eût* » *dans la place deux mille hommes de guerre* » *davantage, & que ſa perſonne n'y fût point*, » diſoit un Capitaine Eſpagnol au Comte » de Naſſau & à Sickinghen, Généraux » de l'Empereur. La confiance que ce » Grand Homme inſpiroit, attira ſous ſes » drapeaux pluſieurs Capitaines diſtingués, » dignes de vaincre, ou de périr avec lui. Le » jeune Montmorenci, impatient d'égaler la » gloire de tant de Héros de ſon nom, & de » ſervir avec éclat un Maître ſous lequel il » devoit un jour être ſi grand, ſe jetta dans » la Place, Annebaut, Lucé, Villeclair l'y » ſuivirent ; Boucard du Refuge & le Baron » de Montmoreau y firent entrer chacun mille » hommes d'infanterie ; la Compagnie des

» Gendarmes du Duc de Lorraine, dont
» Bayard avoit la modeſtie de n'être que
» Lieutenant, étoit auſſi dans Mézières. Naſ-
» ſau, prêt à l'attaquer avec une armée de
» *trente-cinq mille hommes*, envoya ſommer
» Bayard de ſe rendre ; celui-ci répondit au
» Trompette : *Dites à celui qui vous envoie,*
» *qu'avant que j'abandonne une Place que mon*
» *Maître a bien voulu confier à ma foi, j'aurai*
» *fait, des corps de ſes ennemis entaſſés, le ſeul*
» *pont par où il me ſoit permis d'en ſortir.*

» Cette fière réponſe ne pouvoit être une
» fanfaronnade dans la bouche de Bayard, &
» l'événement le fit bien voir.

» Mézeray, avec ſon ſtyle dur, mais quel-
» quefois pittoreſque, donne une idée forte
» de l'attaque & de la défenſe de cette Place.

» *Ce n'étoient*, dit-il, *de dehors que canon-*
» *nades, que bombes, que boulets enflammés ;*
» *de dedans, il pleuvoit des lances & des cercles*
» *à feu, de l'huile bouillante, des faſcines gou-*
» *dronnées, des fuſées qui mettoient le feu à des*
» *fracaſſées & à des fougades.*

» L'artillerie des Impériaux, ayant renverſé
» une tour & un pan de muraille, le courage
» de la Garniſon fut ébranlé ; les Compa-
» gnies de du Refuge & de Montmoreau ſor-
» tirent de la Place ; leurs Capitaines, qui reſ-

» tèrent, ne purent les retenir ; les uns s'en-
» fuyoient avec effroi par la brèche; les autres
» par les portes ; d'autres, plus effrayés, se
» précipitoient, du haut des murs, dans le
» fossé ; Bayard seul n'étoit point ému, il fit
» fermer les portes & réparer la brèche, il
» rassembla le peu de Soldats qui lui restoient :
» Mes amis, leur dit-il, nous sommes trop
» heureux d'être délivrés de ces lâches, dont
» la timidité ne faisoit que gêner notre va-
» leur ; ils ne partageront plus des lauriers
» qui n'étoient dûs qu'à nous. Ses discours,
» son exemple ranimèrent sa foible Garni-
» son ; les sorties qu'il faisoit toujours à pro-
» pos, & toujours avec avantage, la promp-
» titude avec laquelle il réparoit les brèches
» que faisoit le canon, l'espèce de magie qui
» multiplioit ses Soldats, en les portant,
» pour ainsi dire, par-tout dans un même
» moment, arrêtèrent les efforts des Impé-
» riaux : il donna le spectacle singulier d'une
» Place presque démantelée, défendue pen-
» dant six semaines, avec moins de mille
» hommes, contre une armée de trente-cinq
» mille hommes, secondée par une forte ar-
» tillerie. Tel est le caractère des exploits de
» Bayard ; toujours incroyables, la Fable n'au-

» roit oſé les imaginer, l'Hiſtoire oblige de
» les croire.

» La Nature concouroit un peu à la dé-
» fenſe de Mézières ; cette Ville eſt une eſ-
» pèce de preſqu'Iſle, que la Meuſe embraſſe
» & rend inacceſſible vers le Nord, le Cou-
» chant & le Midi; on ne pouvoit l'entamer
» qu'à l'Orient, du côté des Ardennes. C'é-
» toit de ce côté que l'attaque ſe faiſoit ;
» mais Sickinghen paſſant la Meuſe avec
» quinze mille hommes détachés de l'armée
» de Naſſau, alla poſer des batteries ſur une
» éminence qui commandoit la Ville vers le
» Sud-Oueſt. La Place battue ainſi en deux
» ſens contraires, fut bientôt ouverte de tous
» côtés ; la Nature, ni l'Art ne faiſoient plus
» rien pour elle, mais le devoir chez Bayard
» étoit inébranlable ; il imagina tant de reſ-
» ſources, qu'il donna le temps à l'armée que
» raſſembloient le Duc d'Alençon, le Conné-
» table de Bourbon & le Duc de Vendôme,
» de s'avancer vers les frontières de la Picar-
» die & de la Champagne.

» Le Comte de Kiſoulket, détaché du camp
» Impérial, pour mettre à contribution le
» pays d'en deçà de la Meuſe, pénétra juſ-
» qu'à Attigny, le pilla, & ravagea le Rhéte-

» lois ; chargé d'un butin immenſe, il repre-
» noit la route du camp, & croyoit les
» François fort éloignés, lorſque le Comte
» de Silly, Bailli de Caën, Lieutenant de la
» Compagnie du Duc d'Alençon, arriva aux
» portes de Rhétel. Il trouva les troupes de
» Kiſoulket diſperſées dans la campagne, oc-
» cupées à faire le dégât ; il les attaqua, les
» tailla en pièces, reprit le butin qu'elles
» avoient fait, & fit le Comte de Kiſoulket
» priſonnier.

» Cependant, d'un côté, les vivres com-
» mençoient à manquer dans Mézières ; de
» l'autre, la dyſſenterie faiſoit des ravages
» dans cette Garniſon, déjà ſi foible ; on dou-
» toit encore ſi la Place pourroit tenir juſqu'à
» l'arrivée de l'armée Françoiſe, qui s'avan-
» çoit en rafraîchiſſant ſur ſa route les Places
» de la rivière d'Aine. Bayard employa un
» ſtratagême, pour ſe donner le temps de
» l'attendre. Toujours informé de tout ce qui
» ſe paſſoit chez les ennemis, il ſut qu'il y
» avoit de la méſintelligence entre le Comte
» de Naſſau & Sickinghen, il voulut l'aug-
» menter, en leur inſpirant une défiance mu-
» tuelle ; il écrivit à la Marck une lettre, qui
» ne devoit point être remiſe à ſon adreſſe.
» *Le Comte de Naſſau*, lui diſoit-il, *m'a fait*

» *part du dessein qu'il a pris de quitter le service de l'Empereur pour celui du Roi ; vous êtes l'ami du Comte de Nassau, vous êtes le mien ; avertissez-le de terminer cette affaire avant qu'il ait reçu l'affront qu'on lui prépare. Douze mille Suisses avec huit cents hommes d'armes arrivent ce soir à trois lieues du camp de Sickinghen, demain ils l'attaqueront, & sa perte est infaillible ; en même temps je dois fondre à la tête de ma Garnison sur le camp du Comte de Nassau ; c'est cet affront qu'il faut qu'il prévienne, en consommant son ouvrage.*

» Bayard charge de cette lettre un Paysan, » lui dit de passer à travers le camp de Sickinghen, & de s'y cacher, de manière qu'il » y soit vu & pris. Il le fut, Sickinghen lut » la lettre, & trembla. Cette défection du » Comte de Nassau, dont il crut avoir surpris la preuve, & que sa haine pour Nassau » lui fit d'abord regarder comme indubitable ; » la défaite de Kisoulket, l'arrivée prétendue » des Suisses, l'approche plus réelle de l'armée Françoise, la résistance opiniâtre de la » Place, tout lui persuada que Nassau avoit » juré sa perte, & que, s'il restoit dans son » poste, il alloit se trouver serré entre la place » & deux corps d'armée supérieurs au sien. Il » prit

» prit le parti de repaſſer la Meuſe, & d'aller
» ſe poſter près du camp de Naſſau, pour ob-
» ſerver ſa conduite. Naſſau, ſurpris de ce
» mouvement, envoya demander à Sickinghen
» ce qu'il ſignifioit. *Il ſignifie*, répondit Sickin-
» ghen avec colère, *que le Comte de Naſſau*
» *n'en eſt pas encore où il penſe, qu'il n'aura*
» *pas le plaiſir de me voir périr avec mon armée,*
» *& que peut-être ſa trahiſon lui coûtera cher.*
» En même temps il rangea ſon armée en ba-
» taille, & par cette démarche il obligea le
» Comte de Naſſau d'y ranger auſſi la ſienne,
» en attendant l'explication de cette bizarre
» énigme. A la faveur de ce tumulte, le Pay-
» ſan, porteur de la lettre, ſe ſauva, & cou-
» rut rendre compte à Bayard du ſuccès de
» ſon artifice. Celui-ci voyant ſes deux enne-
» mis prêts d'en venir aux mains, s'écria:
» *Donnons le ſignal de la bataille*, & il fit faire
» une décharge d'artillerie, qui emporta plu-
» ſieurs files de troupes de Naſſau. Celui-ci
» craignit à ſon tour d'être preſſé à la fois &
» par la Garniſon & par Sickinghen, qu'il
» ſoupçonnoit d'intelligence avec Bayard; il
» étoit poſſible que, dans ce chaos de dé-
» fiances & d'incertitudes, les deux Généraux
» de Charles-Quint ſe détruiſiſſent impru-
» demment; mais ils s'expliquèrent; & l'éva-

» ſion du Payſan put les aider à deviner la vé-
» rité. Cependant Bayard tira un avantage
» réel de ſon artifice ; il l'avoit communiqué
» au Roi, qui s'étoit avancé juſqu'à Rheims,
» pour ſe mettre à la tête de ſon armée, &
» pour livrer bataille aux ennemis ; il lui
» avoit fait ſentir la néceſſité & la facilité de
» ravitailler la Place, au moyen du décam-
» pement de Sickinghen, qui laiſſoit libre le
» paſſage de la Meuſe. En effet, de Lorges
» fut chargé de jetter dans la Place un grand
» convoi, & un corps de troupes conſidé-
» rable, ce qui réuſſit ; & le Duc d'Alençon
» s'avança juſqu'à deux lieues de Mézières
» avec le gros de l'armée. Alors le Comte de
» Naſſau déſeſpéra de prendre cette Place,
» que tous les François, excepté Bayard,
» avoient déſeſpéré de pouvoir garder, &
» qu'ils n'avoient eſſayé de défendre, que
» pour arrêter un inſtant l'ennemi ; les Impé-
» riaux confus, voulurent du moins enno-
» blir leur retraite, & diminuer par des avan-
» tages particuliers l'affront général que re-
» cevoit l'armée. Un Trompette vint an-
» noncer aux aſſiégés, que ſi quelqu'un d'en-
» tr'eux vouloit ſe trouver dans une Iſle voi-
» ſine de Mézières, un jour qu'il indiqua,
» il y trouveroit le Comte d'Egmont prêt à

» le recevoir la lance à la main : ces défis
» s'offrent en foule dans l'Hiſtoire des Na-
» tions belliqueuſes & indiſciplinées. Mont-
» morenci s'empreſſa d'accepter celui du
» Comte d'Egmont ; les François diſent que
» l'avantage du combat reſta au premier,
» parce qu'il ne reçut aucun coup, & qu'il
» briſa ſa lance contre la cuiraſſe du Comte
» d'Egmont.

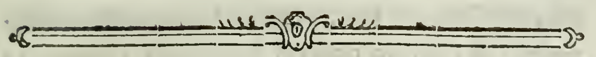
» De Lorges, qui venoit de ravitailler Mé-
» zières, propoſa un autre combat à pied à la
» pique, qui fut accepté pour les Impériaux
» par un Chevalier du nom de Vaudrei, iſſu
» de ces Vaudrei qui avoient autrefois ſi bien
» ſervi Marie de Bourgogne contre Louis XI.
» Aucun des deux n'eut d'avantage marqué.

» Les Impériaux cherchoient encore à dou-
» ter que la Place eût reçu autant de vivres
» qu'on le publioit : pour s'en éclaircir, le
» Capitaine Picart envoya un Tambour de-
» mander de ſa part une bouteille de vin à
» de Lorges, ſon ancien ami. On démêla ai-
» ſément un pareil artifice. De Lorges en-
» voya deux bouteilles, une de vin vieux,
» une de vin nouveau, & mena le Tambour
» dans une cave garnie d'une multitude de
» tonneaux, mais dont la plupart n'étoient
» remplis que d'eau.

» Alors lee Impériaux perdant route eſpé-
» rance d'affamer comme de forcer Mézières,
» levèrent le ſiége, ſans oſer attendre le Roi
» & ſon armée. François annonça cet heu-
» reux événement à la Ducheſſe d'Angoulême,
» par une lettre qu'on ne rapportera pas ici,
» parce qu'elle eſt par-tout ; & dans laquelle
» il dit, qu'en cette occaſion *Dieu avoit bien*
» *marqué qu'il étoit bon François.*

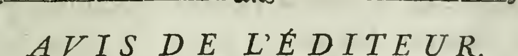
» On ſongea enſuite à Bayard ; on eut
» honte de laiſſer ſimple Lieutenant de Gen-
» darmerie, un homme dont on n'eût pas trop
» dignement payé les ſervices par les plus
» grands honneurs. Le Roi lui donna le Col-
» lier de Saint-Michel, & une Compagnie
» de cent hommes d'armes «.





ANECDOTE

Sur la Tragédie de GASTON *&* BAYARD, *tirée de deux Lettres de J. J.* ROUSSEAU.



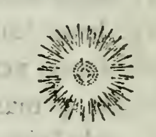
AVIS DE L'ÉDITEUR.

L'ANECDOTE qu'on va lire n'auroit pu être rendue publique, ſi M. Rouſſeau eût vécu. Indépendamment de la ſûreté que ſuppoſe & qu'exige tout commerce de lettres, la ſeule crainte de nuire ou de déplaire à un homme illuſtre, & qui a été malheureux, ſoit par les torts de la fortune, ſoit par ceux de ſon caractère, l'eût emporté ſur la petite ſatisfaction d'offrir au Public quelques traits du caractère de M. Rouſſeau, peint par lui-même. Mais ces ménagemens ne ſont dûs qu'aux vivans; on doit, au contraire, à la mémoire des morts célèbres, de les faire connoître tels qu'ils étoient, avec leurs foibleſſes, comme avec leurs talens & leurs vertus, non pour l'amuſement du Public, mais pour ſon inſtruction. Ce deſir, ce beſoin général de connoître exactement les hommes extraordi-

naires, impose le devoir de les peindre fidèlement, & c'est un nouvel hommage rendu à la célébrité.

On trouvera donc dans ces lettres une forte preuve & une expression énergique de cette défiance qui a paru former le trait principal du caractère de M. Rousseau, & qu'il n'a pas manqué de donner à l'Amant de Julie, dans la *Nouvelle Héloïse*.

Voici à quelle occasion ces deux lettres furent écrites. Le Roman de la *Nouvelle Héloïse*, comme nous l'avons vu, avoit donné à M. de Belloy l'idée de la scène de la réparation dans *Gaston & Bayard.* M. de Belloy avoit pris aussi dans le même Roman l'idée de l'*Inoculation de l'Amour*, & quelques traits du caractère de *Gabrielle de Vergy ;* quoique peu lié avec M. Rousseau, il lui fit hommage, comme il le devoit, des deux Tragédies, où il lui avoit fait l'honneur de le prendre pour modèle. Voici la réponse que lui fit M. Rousseau.



LETTRE.

A Monquin, par Bourgoin. (*) — Pauvres aveugles que nous sommes ! / Ciel ! démasque les Imposteurs, / Et force leurs barbares cœurs / A s'ouvrir aux regards des hommes. — 17 $\frac{19}{1}$ 70.

J'HONOROIS, vos talens, Monsieur, encore plus le digne usage que vous en faites, & j'admirois comment le même esprit patriotique nous avoit conduits par la même route à des destins si contraires : vous à l'acquisition d'une nouvelle patrie & à des honneurs distingués, moi à la perte de la mienne & à des opprobres inouis.

Vous m'avez ressemblé, dites-vous, par le malheur ? Vous me feriez pleurer sur vous, si je pouvois vous en croire. Êtes-vous seul, en terre étrangère, isolé, séquestré, trompé, trahi, diffamé par tout ce qui vous environne, enlacé de trames horribles dont vous sentiez l'effet, sans pouvoir parvenir à les connoître, à les démêler ? Êtes-vous à la merci de la puissance, de la ruse, de l'iniquité, réunies pour vous traîner dans la fange, pour élever

(*) Nous figurons la date & l'Epigraphe comme elles sont dans les deux lettres.

autour de vous une impénétrable oeuvre de ténèbres, pour vous enfermer tout vivant dans un cercueil? Si tel eſt ou fut votre ſort, venez, gémiſſons enſemble; mais en tout autre cas, ne vous vantez point de faire avec moi ſociété de malheurs.

Je liſois votre Bayard, fier que vous euſſiez trouvé mon Edouard digne de lui ſervir de modèle en quelque choſe, & vous me faiſiez vénérer ces antiques François auxquels ceux d'aujourd'hui reſſemblent ſi peu, mais que vous faites trop bien agir & parler pour ne pas leur reſſembler vous-même. A ma ſeconde lecture, je ſuis tombé ſur un vers qui m'avoit échappé dans la première, & qui par réfléxion m'a déchiré. J'y ai reconnu, non, grace au Ciel, le cœur de J. J., mais les gens à qui j'ai à faire, & que pour mon malheur je connois trop bien. J'ai compris, j'ai penſé du moins qu'on vous avoit ſuggéré ce vers-là. Misère humaine, me ſuis-je dit! Que les méchans diffament les bons, ils font leur œuvre; mais comment les trompent-ils les uns à l'égard des autres? Leurs ames n'ont-elles pas pour ſe reconnoître des marques plus ſûres que tous les preſtiges des impoſteurs? J'ai pu douter quelques inſtans, je l'avoue, ſi vous n'étiez point ſéduit, plutôt que trompé par mes ennemis.

Dans ce même temps j'ai reçu votre lettre & votre Gabrielle, que j'ai lue & relue aussi, mais avec un plaisir bien plus doux que celui que m'avoit donné le Guerrier Bayard; car l'héroïsme de la valeur m'a toujours moins touché que le charme du sentiment dans les ames bien nées. L'attachement que cette Pièce m'inspire pour son Auteur, est un de ces mouvemens, peut-être aveugles, mais auxquels mon cœur n'a jamais résisté. Ceci me mène à l'aveu d'une autre folie, à laquelle il ne résiste pas mieux. C'est de faire de mon Héloïse le *criterium* sur lequel je juge du rapport des autres cœurs avec le mien. Je conviens volontiers qu'on peut être plein d'honêteté, de vertu, de sens, de raison, de goût, & trouver ce Roman détestable; quiconque ne l'aimera pas peut bien avoir part à mon estime, mais jamais à mon amitié. Quiconque n'idolâtre pas ma Julie, ne sent pas ce qu'il faut aimer; quiconque n'est pas l'ami de Saint-Preux, ne sauroit être le mien. D'après cet entêtement, jugez du plaisir que j'ai pris en lisant votre Gabrielle, d'y retrouver ma Julie un peu plus héroïquement requinquée, mais gardant son même naturel, animée peut-être d'un peu plus de chaleur, plus énergique dans les situations tragiques, mais

moins enivrante auſſi, ſelon moi, dans le calme. Frappé de voir dans des multitudes de vers, à quel point il faut que vous ayez contemplé cette image ſi tendre dont je ſuis le Pygmalion, j'ai cru, ſur ma règle ou ſur ma manie, que la Nature nous avoit faits amis, & revenant avec plus d'incertitude aux vers de votre Bayard, j'ai réſolu d'en parler avec ma franchiſe ordinaire, ſauf à vous de me répondre ce qu'il vous plaira.

Monſieur de Belloy, je ne penſe pas de l'honneur comme vous de la vertu, qu'il ſoit poſſible d'en bien parler, d'y revenir ſouvent par goût, par choix, & d'en parler toujours d'un ton qui touche & remue ceux qui en ont, ſans l'aimer, & ſans en avoir ſoi-même: ainſi, ſans vous connoître autrement que par vos Pièces, je vous crois dans le cœur l'honneur d'un ancien Chevalier, & je vous demande de vouloir me dire, ſans détour, s'il y a quelque vers dans votre Bayard, dont en l'écrivant vous m'ayez voulu faire l'application. Dites-moi ſimplement oui ou non, & je vous crois.

Quant au projet de réchauffer les cœurs de vos compatriotes, par l'image des antiques vertus de leurs pères, il eſt beau, mais il eſt vain. L'on peut tenter de guérir des malades,

mais non pas de reſſuſciter des morts. Vous venez ſoixante-dix ans trop tard. Contemporain du grand Catinat, du brillant Villars, du vertueux Fénelon, vous auriez pu dire : Voilà encore des François dont je vous parle, leur race n'eſt pas éteinte ; mais aujourd'hui vous n'êtes plus que *vox clamans in deſerto.* Vous ne mettez pas ſeulement ſur la ſcène des gens d'un autre ſiècle, mais d'un autre monde ; ils n'ont plus rien de commun avec celui-ci. Il ne reſte à votre Nation, pour ſe conſoler de n'avoir plus de vertu, que de n'y plus croire, & de la diffamer dans les autres. O ! s'il étoit encore des Bayards en France, avec quelle noble colère, avec quelle vive indignation!..... Croyez-moi, de Belloy, ne faites plus de ces beaux vers à la gloire des anciens François, de peur qu'on ne ſoit tenté par la juſteſſe de la parodie, de l'appliquer à ceux d'aujourd'hui.

Adieu, Monſieur, ſi cette lettre vous parvient, je vous prie de m'en donner avis, afin que je ne ſois pas injuſte. Je vous ſalue de tout mon cœur.

ROUSSEAU.

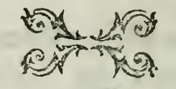


AVIS DE L'ÉDITEUR.

D'APRÈS ces mots de M. Rousseau : » *Je ne* » *pense pas de l'honneur, comme vous de la vertu,* » *qu'il soit possible d'en bien parler, &c.... sans* » *en avoir soi-même* « ; il paroît que le trait qu'il s'étoit appliqué dans la Tragédie de *Gaston & Bayard*, est celui où Euphémie dit, en parlant d'Avogare :

Quelle vertu brillait dans son faux repentir !
Peut-on si bien la peindre & ne pas la sentir ?

M. de Belloy également surpris & blessé d'un soupçon si étrange, récrivit sur-le-champ, moins pour s'en laver, que pour s'en plaindre, ou plutôt il plaignit M. Rousseau : nous n'avons pas la lettre de M. de Belloy, mais nous pouvons en juger par la replique de M. Rousseau, qui ayant sans doute reconnu dans cette lettre le ton de l'innocence & de la vérité, a fini par rendre justice à M. de Belloy.



LETTRE.

Monquin. Pauvres aveugles que nous ſommes !
Ciel démaſque, les impoſteurs
Et force leurs barbares cœurs
A s'ouvrir aux regards des hommes. 17 $\frac{12}{3}$ 70.

IL faut, Monſieur, vous réſoudre à bien de l'ennui, car j'ai grand-peur de vous écrire une longue lettre.

Que vous m'avez rafraîchi le ſang, & que j'aime votre colère ! J'y vois bien le ſceau de la vérité dans une ame fière, que le patelinage des gens qui m'entourent marque encore plus fortement à mes yeux. Vous avez daigné me faire ſentir mon tort ; c'eſt une indulgence dont je ſens le prix, & que je n'aurois peut-être pas eue à votre place ; il ne m'en reſte que le deſir de vous le faire oublier. Je fus quarante ans le plus confiant des hommes, ſans que durant tout ce temps jamais une ſeule fois cette confiance ait été trompée. Si-tôt que j'eus pris la plume, je me trouvai dans un autre Univers, parmi de tout autres êtres, auxquels je continuai de donner la même confiance, & qui m'en ont ſi terriblement corrigé, qu'ils m'ont jetté dans l'autre extrêmité. Rien ne m'épouvanta jamais au

grand jour, mais tout m'effarouche dans les ténèbres qui m'environnent, & je ne vois que du noir dans l'obſcurité. Jamais l'objet le plus hideux ne me fit peur dans mon enfance, mais une figure cachée ſous un drap blanc me donnoit des convulſions ; ſur ce point, comme ſur beaucoup d'autres, je reſterai enfant juſqu'à la mort. Ma défiance eſt d'autant plus déplorable, que, preſque toujours fondée, (& je n'ajoute *preſque* qu'à cauſe de vous) elle eſt toujours ſans bornes, parce que tout ce qui eſt hors de la nature n'en connoît plus. Voilà, Monſieur, non l'excuſe, mais la cauſe de ma faute, que d'autres circonſtances ont amenée, & même aggravée, & qu'il faut bien que je vous déclare pour ne pas vous tromper. Perſuadé qu'un homme puiſſant vous avoit fait entrer dans ſes vues à mon égard, je répondis ſelon cette idée à quelqu'un qui m'avoit parlé de vous, & je répondis avec tant d'imprudence, que je nommai même l'homme en queſtion. Né avec un caractère bouillant dont rien n'a pu calmer l'efferveſcence, mes premiers mouvemens ſont toujours marqués par une étourderie audacieuſe, que je prends alors pour de l'intrépidité, & que j'ai tout le temps de pleurer dans la ſuite, ſur-tout quand elle eſt injuſte, comme dans

cette occaſion. Fiez-vous à mes ennemis du ſoin de m'en punir. Mon repentir anticipa même ſur leurs ſoins à la réception de votre lettre ; un jour plutôt elle m'eût épargné beaucoup de ſottiſes ; mais puiſqu'elles ſont faites, il ne me reſte qu'à les expier, & à tâcher d'en obtenir le pardon que je vous demande par la commiſération due à mon état.

Ce que vous me dites des imputations dont vous m'avez entendu charger, & du peu d'effet qu'elles ont fait ſur vous, ne m'étonne que par l'imbécillité de ceux qui penſoient vous ſurprendre par cette voie. Ce n'eſt pas ſur des hommes tels que vous que des diſcours en l'air ont quelque priſe ; mais les frivoles clameurs de la calomnie qui n'excitent guère d'attention, ſont bien différentes, dans leurs effets, des complots tramés & concertés durant longues années dans un profond ſilence, & dont les développemens ſucceſſifs ſe font lentement, ſourdement, & avec méthode. Vous parlez d'évidence ; quand vous la verrez contre moi, jugez-moi, c'eſt votre droit ; mais n'oubliez pas de juger auſſi mes accuſateurs ; examinez quel motif leur inſpire tant de zèle. J'ai toujours vu que les méchans inſpiroient de l'horreur, mais point d'animoſité. On les punit ou on les fuit ; mais on ne ſe

tourmente pas d'eux ſans ceſſe ; on ne s'occupe pas ſans ceſſe à les circonvenir, à les tromper, à les trahir ; ce n'eſt point à eux que l'on fait ces choſes-là, ce ſont eux qui les font aux autres. Dites donc à ces honnêtes gens, ſi zèlés, ſi vertueux, ſi fiers ſur-tout d'être des traîtres, & qui ſe maſquent avec tant de ſoin pour me démaſquer : » Meſſieurs, » j'admire votre zèle, & vos preuves me pa- » roiſſent ſans replique ; mais pourquoi donc » craindre ſi fort que l'accuſé ne les ſache, & » n'y réponde ? Permettez que je l'en inſtruiſe » & que je vous nomme. Il n'eſt pas géné- » reux, il n'eſt pas même juſte de diffamer » un homme, quel qu'il ſoit, en ſe cachant » de lui. C'eſt, dites-vous, par ménagement » pour lui que vous ne voulez pas le con- » fondre ; mais il ſeroit moins cruel, ce me » ſemble, de le confondre que de le diffamer, » & de lui ôter la vie que de la lui rendre » inſupportable. Tout hypocrite de vertu » doit être publiquement confondu ; c'eſt-là » ſon vrai châtiment, & l'évidence elle-même » eſt ſuſpecte, quand elle élude la conviction » de l'accuſé «. En leur parlant de la ſorte, examinez leur contenance, peſez leur réponſe ; ſuivez, en la jugeant, les mouvemens de votre cœur, & les lumières de votre raiſon ;

ſon ; voilà, Monſieur, tout ce que je vous demande, & je me tiens alors pour bien jugé.

Vous me tancez avec grande raiſon ſur la manière dont je vous parois juger votre Nation ; ce n'eſt pas ainſi que je la juge de ſang froid, & je ſuis bien éloigné, je vous jure, de lui rendre l'injuſtice dont elle uſe envers moi. Ce jugement trop dur étoit l'ouvrage d'un moment de dépit & de colère, qui même ne ſe rapportoit pas à moi, mais au Grand Homme qu'on vient de chaſſer de ſa naiſſante Patrie, qu'il illuſtroit déjà dans ſon berceau, & dont on oſe encore fouiller les vertus avec tant d'artifice & d'injuſtice. S'il reſtoit, me diſois-je, de ces François célébrés par de Belloy, pourquoi leur indignation ne réclame-t-elle point contre ces manœuvres ſi peu dignes d'eux ? C'eſt à cette occaſion que Bayard me revint en mémoire, bien sûr de ce qu'il diroit ou feroit, s'il vivoit aujourd'hui. Je ne ſentois pas aſſez que tous les hommes, même vertueux, ne ſont pas des Bayards, qu'on peut être timide ſans ceſſer d'être juſte, & qu'en penſant à ceux qui machinent & crient, j'avois tort d'oublier ceux qui gémiſſent & ſe taiſent. J'ai toujours aimé votre Nation, elle eſt même celle de l'Europe que j'honore le plus, non que j'y croye apperce-

voir plus de vertus qne dans les autres, mais par un précieux reſte de leur amour qui s'y eſt conſervé, & que vous réveillez, quand il étoit prêt à s'éteindre. Il ne faut jamais déſeſpérer d'un peuple qui aime encore ce qui eſt juſte & honnête, quoiqu'il ne le pratique plus. Les François auront beau applaudir aux traits héroïques que vous leur préſentez, je doute qu'ils les imitent, mais ils s'en tranſporteront dans vos Pièces, & les aimeront dans les autres hommes, quand on ne les empêchera pas de les y voir. On eſt encore forcé de les tromper pour les rendre injuſtes, précaution dont je n'ai pas vu qu'on eût grand beſoin pour d'autres peuples. Voilà, Monſieur, comment je penſe conſtamment à l'égard des François, quoique je n'attende plus de leur part qu'injuſtice, outrages & perſécution; mais ce n'eſt pas à la Nation que je les impute, & tout cela n'empêche pas que pluſieurs de ſes membres n'aient toute mon eſtime, & ne la méritent, même dans l'erreur où on les tient. D'ailleurs mon cœur s'enflamme bien plus aux injuſtices dont je ſuis témoin, qu'à celles dont je ſuis la victime; il lui manque, pour ces dernières, l'énergie & la vigueur d'un généreux déſintéreſſement. Il me ſemble que ce n'eſt pas la peine de

m'échauffer pour une cause qui n'intéresse que moi. Je regarde mes malheurs comme liés à mon état d'homme & d'ami de la vérité. Je vois le méchant qui me persécute & me diffame, comme je verrois un rocher se détacher d'une montagne & venir m'écraser. Je le repousserois si j'en avois la force, mais sans colère, & puis je le laisserois là sans y plus songer. J'avoue pourtant que ces mêmes malheurs m'ont d'abord pris au dépourvu, parce qu'il en est auxquels il n'est pas même permis à un honnête homme d'être préparé; j'en ai été cependant plus abattu qu'irrité, & maintenant que me voilà prêt, j'espère me laisser un peu moins accabler, mais pas plus émouvoir de ceux qui m'attendent. A mon âge, & dans mon état, ce n'est plus la peine de s'en tourmenter, & j'en vois le terme de trop près, pour m'inquiéter beaucoup de l'espace qui reste. Mais je n'entends rien à ce que vous me dites de ceux que vous avez essuyés: assurément je suis fait pour les plaindre; mais que peuvent-ils avoir de commun avec les miens? Ma situation est unique, elle est inouie depuis que le monde existe, & je ne puis présumer qu'il s'en retrouve jamais de pareille. Je ne comprends donc point quel rapport il peut y avoir dans nos destinées, & j'aime à croire

que vous vous abuſez ſur ce point. Adieu, Monſieur, vivez heureux ; jouiſſez en paix de votre gloire, & ſouvenez-vous quelquefois d'un homme qui vous honorera toujours.

ROUSSEAU.

AVIS

DE L'ÉDITEUR.

M. de Belloy, dans ſes Notes hiſtoriques, *pages* 231 & 233 de ce volume, fait connoître, d'après M. d'Expilly, les deſcendans du Chevalier Bayard ; il parle d'un ſieur de Chaſtelar, petit-fils de la fille de Bayard, qui fut célèbre par ſon courage & ſa belle figure. » Il oſa aimer Marie Stuart, & eut une fin » tragique «. C'eſt tout ce que M. de Belloy dit de cet infortuné jeune homme, dont on trouvera l'hiſtoire plus détaillée dans le morceau ſuivant, qui peut être regardé comme le commentaire du texte de M. de Belloy.





EXTRAIT

De l'Hiſtoire de la Rivalité de la France & de l'Angleterre, tome IX de l'Ouvrage entier & ſecond du Supplément, pag. 395, & ſuiv.

» ON a voulu accuſer Marie Stuart de galanterie ; il eſt rare qu'une femme belle, ſenſible, attentive à plaire, ne ſoit pas calomniée ſur ce point. Nous avons à lui reprocher au contraire un acte de ſévérité exceſſive ſur cet article.

» Montmorenci, qui fut dans la ſuite le Connétable Henri, avoit été fort amoureux de Marie Stuart, qui, de ſon côté, ayant pour lui, dit-on, une prédilection marquée, auroit conſenti à l'épouſer, après la mort de François II, ſi Henri eût été libre alors.

» Lorſque Marie retourna en Ecoſſe, Montmorenci fut un des François qui l'accompagnèrent. Il avoit avec lui Chaſtelard, jeune homme d'une très-ancienne Maiſon du Dauphiné, arrière petit-fils de notre illuſtre Chevalier Bayard. Chaſtelard

» avoit des talens aimables, de la galanterie
» dans l'eſprit, du goût pour la Poéſie ; il
» s'exerça beaucoup dans ce voyage à célé-
» brer la Reine, qui prenoit plaiſir à répondre
» à ſes vers. Ardent & préſomptueux, il s'en-
» flamma pour elle, & eſpéra de lui plaire.
» Obligé de revenir en France, il quitta l'E-
» coſſe avec le plus vif regret. Lorſqu'il vit
» les guerres de Religion s'allumer dans ſa pa-
» trie, ne voulant porter les armes ni pour
» la Religion Catholique, parce qu'il étoit
» Proteſtant, ni contre cette Religion, parce
» que c'étoit celle de la Reine qu'il aimoit,
» il prit le parti de retourner en Ecoſſe avec
» des lettres de recommandation de Mont-
» morenci : la Reine d'Ecoſſe le revit avec
» plaiſir. Chaſtelard ſe méprit ſur la nature de
» ſes ſuccès, il pouſſa la témérité de ſes entre-
» priſes juſqu'à ſe cacher ſous le lit de la Reine;
» il y fut découvert au moment où la Reine
» alloit ſe coucher : elle eut la bonté de lui
» pardonner ; mais Chaſtelard eut le malheur
» de ſe perſuader que quand une Reine par-
» donne de telles inſolences, elle les auto-
» riſe ; il oſa récidiver. Marie perdit patience,
» & crut devoir abandonner Chaſtelard à la
» rigueur de la Juſtice. Il étoit difficile qu'il
» y eût des loix poſitives ſur un pareil cas,

„ par conféquent la vie de Chaftelard auroit „ dû être en sûreté ; il fut cependant con- „ damné à être décapité. La Reine auroit dû „ lui faire grace , & fe contenter de le chaffer „ de fes Etats comme un fou incurable ; mais „ elle craignit le pédantifme de fa Nation , „ & l'interprétation odieufe qu'on pourroit „ donner à fon indulgence fur un point fi „ délicat ; elle le laiffa périr. Chaftelard mon- „ ta fur l'échafaud avec la réfignation d'un „ Chevalier qui meurt pour fa Dame ; il fe „ plaignit pourtant de fa cruauté, mais en „ Amant maltraité , plus qu'en coupable „ condamné : il eut les yeux fixés jufqu'à „ la mort fur un lieu , d'où il efpéroit que „ la Reine pourroit être curieufe de voir „ fon fupplice, puifque c'étoit une curiofité „ du temps ; mais nous avons dit quel étoit „ l'éloignement de la Reine pour cet affreux „ ufage , & cette exécution étoit précifément „ celle qu'il lui convenoit le moins de voir. „ Chaftelard lut pour fon éternelle confola- „ lation , dit Brantôme, l'*hymne de la Mort*, „ *par Ronfard, ne s'aidant autrement d'autre* „ *livre fpirituel, ni de Miniftre, ni de Con-* „ *feffeur.*

„ On a dit que la Reine d'Ecoffe, par cette „ rigueur envers Chaftelard, avoit mérité

» celle dont Elisabeth usa envers elle. La ré-
» fléxion est bien févère ; ces deux actes de
» rigueur sont si différens dans toutes leurs
» circonstances, qu'on ne peut les comparer «.

FIN du troisième Volume.

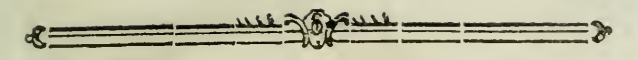


TABLE
DES MATIÈRES
DU TROISIÈME VOLUME.

Fin de la Table.

ERRATA

Du Troisième Volume.

PAGE 53, *lign.* 15 & 16, dans ce jeune Prince de toutes les perfections, *lis.* dans ce jeune Prince, de toutes les perfections.

Pag. 126, *vers* 17, Qu'il a des droits sur nous! *lis.* Qu'il a de droits sur nous !

Pag. 134, *vers* 19. Et, cette nuit encore, *lis.* Et, cette nuit encor.

Pag. 146, *vers* 2, Amoliffait, *lis.* Amolissait.

Pag. 319, *lign.* 23, ta carrière d'honneurs, *lis.* ta carrière d'honneur.

Pag. 336, *lign.* 20, Aggrippine, *lis.* Agrippine.

Pag. 357, *lign.* 17, Edouad, *lis.* Edouard.

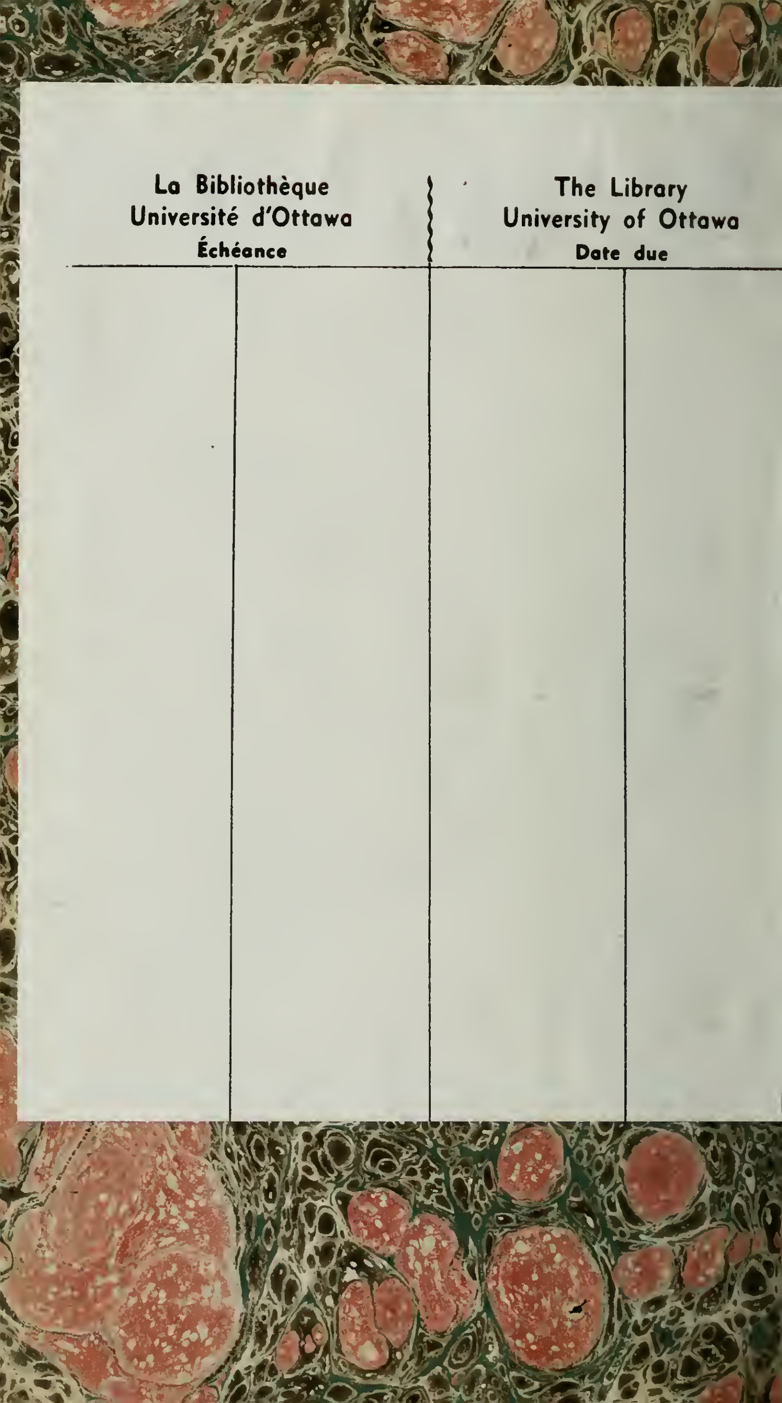
Pag. 360, *lign.* 15. sur eux-mêmes absolus, *lis.* sur eux même absolus.

Pag. 363, *lign.* 13, du pont de Gariglian, *lis.* du pont du Gariglian.

Pag. 401, *lign.* 21, de troupes de Nassau, *lis.* des troupes de Nassau.

Pag. 410, *lign.* 7 & 8, aux vers de votre Bayard, *lis.* au vers de votre Bayard.




La Bibliothèque
Université d'Ottawa
Échéance
The Library
University of Ottawa
Date due

